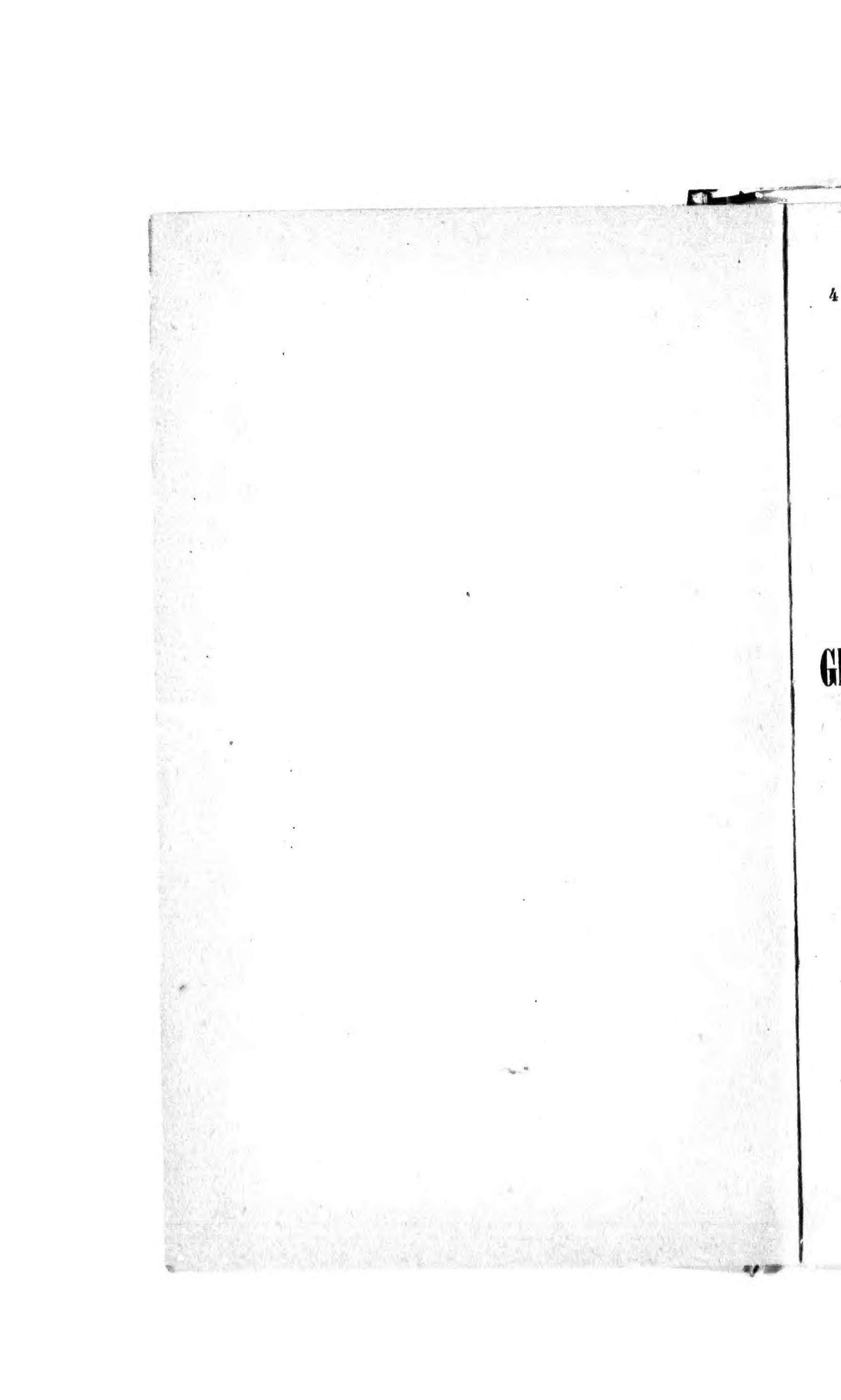






LES

GRANDES DÉCOUVERTES MARITIMES

DU TREIZIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE

IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

LES GRANDES DÉCOUVERTES MARITIMES

DU TREIZIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE

PAR

EDOUARD CAT

Professeur agrégé d'histoire,
Maître de conférences de géographie à l'Ecole supérieure
des Lettres d'Alger.



PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

1882

LES

GRANDES DÉCOUVERTES MARITIMES

DU TREIZIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE

Ce livre est écrit sans aucune prétention scientifique. L'auteur ne prétend pas en faire une œuvre de profonde érudition; il n'a point voulu non plus en faire une étude superficielle et légère. Il a cherché, autant qu'il lui a été possible, à réunir tous les faits curieux qui concernent l'histoire des découvertes géographiques, à ne dire que des choses vraies et hors de contestation, à être toujours exact et précis, mais sans obscurcir son travail de cet amas de notes, de digressions et de citations, auxquelles se complaisent les savants d'Outre-Rhin.

Il a eu recours aux sources, c'est-à-dire aux documents contemporains des faits racontés. En parlant de Colomb, de Cortez et de tant d'autres, il a eu leurs écrits constamment sous les yeux, et dans maint passage il a employé leurs propres expressions. Il a laissé parler ces grands hommes, chaque fois qu'il les a trouvés exprimant avec éloquence ou naïveté leurs actions ou leurs pensées. Il a eu recours aussi aux récits de leurs compagnons d'armes ou d'aventures, aux rapports des

écrivains de leur temps ; et afin que le lecteur puisse se rendre compte par lui-même de la façon dont ce livre a été composé et écrit, nous donnerons ici une courte bibliographie du sujet. Ce sera comme une brève esquisse de la littérature des voyages du XIIIe au XVIe siècle.

Jean de Bethencourt, qui occupa les Canaries, s'était fait accompagner dans ses voyages par un franciscain nommé F. Pierre Bontier et un prêtre, Jehan le Verrier. Ils rédigèrent sous ses yeux, presque sous sa dictée, un récit détaillé de tout ce qui lui était arrivé, ainsi qu'à ses compagnons, depuis le jour où il était parti de son manoir jusqu'à celui de son retour définitif en France. Ce récit resta longtemps inédit. Pierre Bergeron, qui avait décidé d'imprimer une collection des voyages les plus curieux, obtint d'un descendant de Bethencourt la permission de le publier. C'est certainement une des relations les plus curieuses et les plus exactes qui aient été écrites et, en plus d'un passage, on sent comme la note personnelle du hardi gentilhomme qui s'est fait marin et découvreur de terres.

Nous voudrions en avoir une semblable pour les quatre voyages *de Colomb*. Malheureusement il ne nous reste de lui que quelques lettres. Il avait écrit en entier la relation de son premier voyage, et elle était fort étendue. L'évêque Barthélémy de las Casas, qui en eut le manuscrit entre les mains, l'abrégea ; çà et là il a fort heureusement conservé le texte original, l'expression même de l'amiral. Nous avons deux récits du second voyage; le plus curieux et le plus exact est celui de Pierre Martyr, Italien pour le moment en Espagne, et qu'intéressaient beaucoup les choses nouvelles et surtout les découvertes géographiques. Le troisième voyage nous est relaté dans une lettre assez longue que Colomb écrit au roi Ferdinand et à la reine

Isabelle ; le quatrième par une lettre semblable, adressée aux mêmes souverains ; elle est pleine de tristesse et d'éloquence ; Colomb revendique ses droits, réclame la récompense due à ses longs services, et se plaint de ce que ses ennemis lui ont fait souffrir. On l'appelle la *lettera rarissima.*

Le grand voyage de *Vasco de Gama* nous a été raconté avec beaucoup d'art par de nombreux écrivains, parmi lesquels il faut citer surtout Castanheda et Barros. Mais leurs relations diffèrent assez sensiblement, et elles ont le malheur d'avoir été écrites par des hommes qui ne furent point les témoins oculaires des faits. Peut-être y a-t-il plus d'exactitude dans un petit journal de bord, retrouvé dans un manuscrit de la bibliothèque de Porto et intitulé simplement *Roteiro* (Routier).

L'auteur n'a pas de prétentions à la science ; il raconte naïvement les événements auxquels il a pris une humble part, comme marin ou comme soldat. La sincérité se sent dans ces pages écrites sans art, avec la plus grande simplicité. On a supposé que l'auteur était un marin du vaisseau de Coelho, qui accompagnait Gama, et qu'il se nommait *Alvaro Velho.*

Magellan n'a pas plus que Gama raconté lui-même ses actions : mais entre plusieurs relations écrites par ses compagnons de voyage, il en est une qui est des plus remarquables, celle de *Pigafetta* ou *Pigafette*, comme on disait autrefois en français. Originaire de la Lombardie, il avait appris qu'on allait équiper une expédition pour un très long voyage. Il était curieux de voir et obtint d'être admis comme volontaire, comme passager presque, sur le vaisseau de Magellan. Il dessinait bien, il avait tout le savoir qu'un homme du monde avait en ce temps, et il put rendre quelques services à l'expédition. Il était brave aussi et fut blessé dans un combat contre les indigènes. Avec toutes ses

qualités, il devint l'ami de Magellan, pour qui il se montra toujours très dévoué. Il triompha de toutes les épreuves qui assaillirent cette malheureuse expédition et fut un des dix-huit qui rentrèrent en Espagne avec Sebastien del Cano. Son nom figure ainsi dans la liste des survivants : *Antonio Lombardo*, c'est ainsi que l'appelaient les matelots à cause du pays dont il était originaire. Il publie ensuite en français la relation du grand voyage dont il avait été. Il raconte avec assez d'art, exagérant parfois pour produire plus d'effet ; mais il se montre partout bon observateur, et les voyageurs qui ont visité après lui les mêmes régions rendent justice à sa perspicacité et à son exactitude.

Cortez, dans une lettre qu'il écrit à Charles-Quint, raconte une bonne part de ses travaux, avec la franchise d'un gentilhomme et quelque chose de l'art d'un lettré. On s'étonne parfois de trouver chez le rude conquérant des paroles émues pour plaindre les indigènes, des peintures animées des beautés de la nature, et une certaine observation d'un caractère presque scientifique.

Jacques Cartier avait écrit, à ce qu'il semble, la relation de ses trois premiers voyages, dans le nord de l'Amérique; mais les récits du premier et du troisième ne nous sont point parvenus dans leur forme originale. Ramusio a donné une version italienne du premier dans sa collection des *Relations de voyage*, Venise 1595. Hakluyt, dans une collection semblable, a donné une traduction anglaise de l'autre. Nous avons seulement en français la relation du second voyage. On a supposé qu'elle n'avait point été écrite par Cartier lui-même, mais par quelqu'un de ses compagnons; cette supposition était fondée surtout sur ce fait qu'il est question du célèbre navigateur toujours à la troisième personne. Il en est de même dans les *Commentaires* de César, et

pourtant personne ne doute qu'il en soit l'auteur. Aussi cette hypothèse est aujourd'hui généralement abandonnée pour ce qui concerne Jacques Cartier, et l'on croit plutôt que c'est bien lui-même qui nous a laissé le compte rendu de ses exploits. Quelques auteurs jugent que son livre est fort peu intéressant, étant écrit par un homme peu lettré. Nous ne pensons pas de même, et nous avons pris un grand plaisir à la lecture de sa relation. Elle est, en tous cas, d'un observateur fort judicieux et nous donne de curieux détails sur les mœurs des Canadiens, sur leur façon de vivre et notamment sur leur habitude de fumer du tabac. Un vocabulaire des principaux mots de leur langue montre aussi chez Cartier des préoccupations scientifiques et pratiques en même temps. Une bonne édition en a été publiée de nos jours par M. d'Avezac, avec une introduction fort savante et les variantes des manuscrits. (Voir au chapitre sur Jacques Cartier.)

La plupart de ces relations se trouvent réunies dans un ouvrage de M. Charton, intitulé *Voyageurs anciens et modernes*. Ce petit livre est rapidement devenu populaire, grâce au soin avec lequel il a été fait; l'auteur s'est soucié surtout de rendre intéressante l'étude des voyages et de la géographie et y a pleinement réussi. Un choix de gravures, de cartes et de plans forme comme une véritable iconographie des voyages.

Parmi les livres modernes, dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui sont curieux des choses géographiques, il nous faut mentionner l'*Examen critique de l'histoire du nouveau continent*, publié plusieurs fois, par Alexandre de Humboldt. L'auteur avait longtemps parcouru le nouveau monde et il était connu du public savant par sa grande érudition, la profondeur et la justesse de ses vues philosophiques. Mille contradictions, des inexactitudes de tout genre embrouillaient

et obscurcissaient l'histoire de Christophe Colomb, de ses devanciers et de ses premiers successeurs. Avec une infatigable patience, Alexandre de Humboldt consulta tous les écrits originaux, toutes les lettres et les écrits des contemporains, les soumit à une critique sérieuse, examina et contrôla les faits; de ce travail de bénédictin sortit cette œuvre, qui reste, malgré les grands progrès de l'érudition, un monument de profond savoir et de haute critique, toujours utile à consulter.

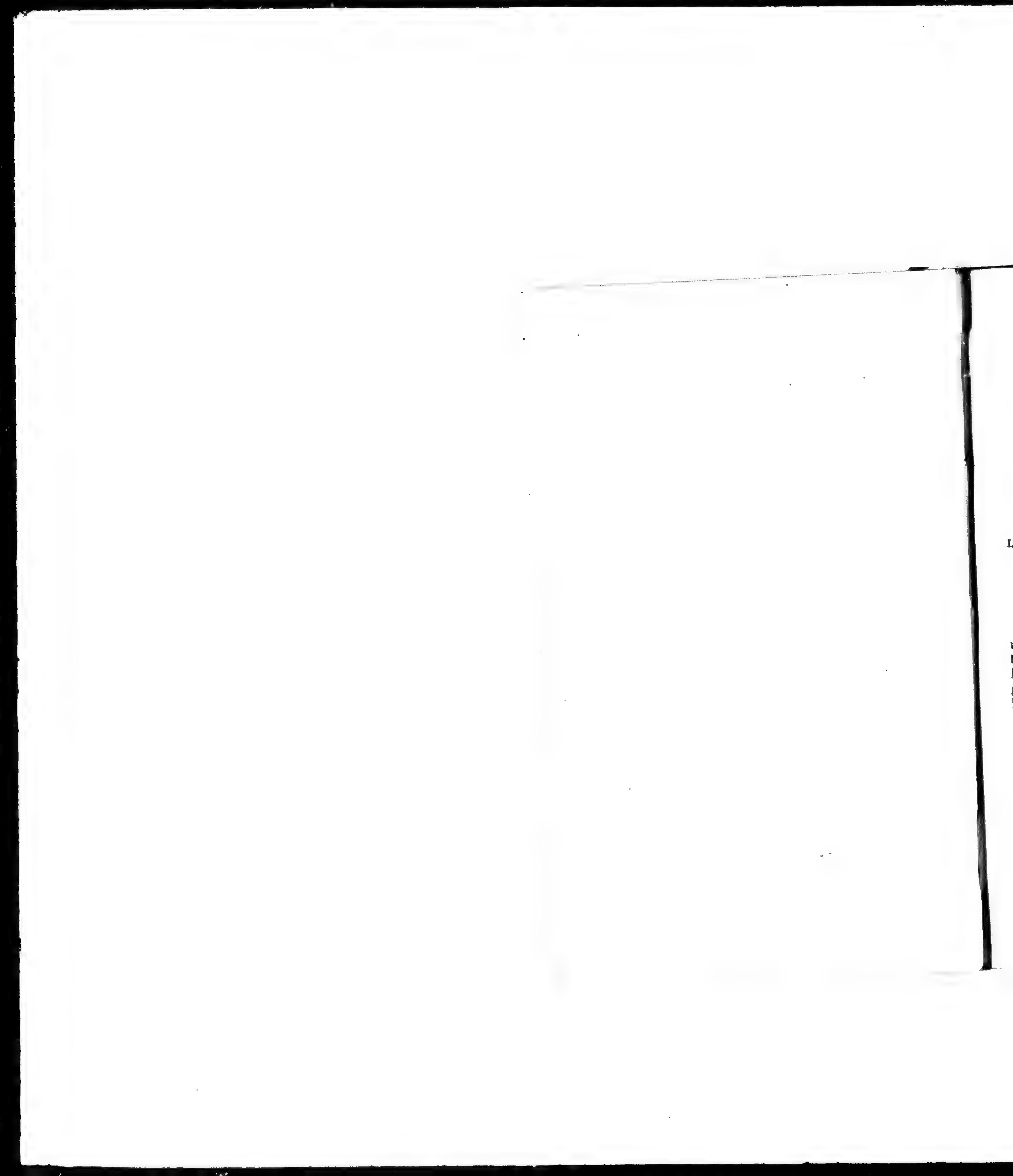
Washington Irving, dans plusieurs ouvrages, a étudié de près l'histoire de Colomb et de sa famille. Il excelle à raconter les persécutions et les intrigues dont le grand homme fut victime et montre assez souvent certain esprit critique. Toutefois il se présente plutôt à nous comme un narrateur habile, sachant donner aux événements une tournure dramatique, que comme un érudit consciencieux et exact. Des erreurs assez nombreuses, signalées çà et là, ont peut-être un peu trop discrédité son livre sur Colomb. Il est encore intéressant et utile de le lire, mais avec quelque précaution.

William Prescott: Histoire de la conquête du Mexique par Fernand Cortez.

L'auteur, pour écrire ce livre, a consulté non seulement les historiens qui l'avaient précédé, mais encore les nombreux chroniqueurs, les archéologues, qui ont étudié l'histoire du Mexique; les lettres du général, de ses soldats, des administrateurs civils, les registres de la grande Chambre de commerce de Séville, tout cela a été examiné et critiqué avec soin. Puis, maître de son sujet, Washington Irving a écrit un livre plein de mouvement et de vie, un livre vraiment dramatique où l'histoire tient du roman, sans cesser d'être exacte et vraie, chef-d'œuvre de conception et de critique. Une introduction fort intéressante nous fait connaître dans ses moindres détails cette civilisation des Aztèques qui

étonna tant les premiers conquérants du Mexique.

O. Peschel : Le Siècle des découvertes (en allemand), 2e édition de Stuttgard, 1872 ; — le livre de beaucoup le plus complet, le plus exact et le mieux composé qui ait été écrit sur ce sujet. Dans une introduction est résumée en quelques pages l'histoire du progrès géographique depuis l'antiquité jusqu'au commencement du xve siècle ; les travaux les plus spéciaux et les plus sérieux sont connus de l'auteur et mis à profit. La partie qui traite de Christophe Colomb surtout est faite avec une ampleur de détails et une exactitude des plus remarquables. Quelques lacunes qu'on pourrait signaler çà et là, un certain abus de l'analyse ne sont que de faibles taches sur une telle œuvre. Ajoutons qu'elle est bien composée et bien écrite, éloge qu'on ne peut que rarement donner aux savants d'Allemagne.



CHAPITRE PREMIER

Les premières découvertes. — Le monde romain et le monde barbare. — Mesurage de l'empire romain. — Carte d'Agrippa. — Itinéraires écrits et itinéraires peints. — La carte de Peutinger. — Les Romains dans le nord de l'Europe. — Expéditions au Maroc et à la recherche des sources du Nil.

Aux premiers jours de sa vie, l'homme était nu, sur une terre qu'il ne connaissait pas, au milieu d'une nature aux formes étranges, monstrueuses, terribles ; son horizon était borné ; mais il avait en lui-même un vague désir de voir et de connaître ; il voulut apercevoir les limites du domaine où il avait été comme jeté, il monta sur les grands sommets pour voir au delà, il descendit le cours des fleuves ; il vit la mer immense et il commença à songer que son domaine était bien grand et qu'on pouvait y errer et s'y perdre ; il s'orienta, il donna des noms aux montagnes et aux fleuves ; il traça des limites et donna des désignations aux pays. Il avait fait œuvre d'explorateur et de géographe. Mais combien lents furent ces premiers débuts ! Que de temps et que d'efforts !

Cette œuvre si lente se continua obscure et inconnue de l'histoire pendant une longue suite de siècles : cha-

que jour marqua quelque progrès dans la connaissance de la terre que nous habitons, et quand l'écriture fut enfin inventée, le savoir des vieillards fut consigné dans des livres. Le commerce et l'appât du gain firent sortir des navigateurs du port ; ils allèrent, sur la foi des étoiles, visiter les contrées lointaines et en dirent des choses merveilleuses ; tous ceux que le désir de gagner ou de voir séduisit cherchèrent des terres et des routes nouvelles ; les échanges et les voyages eurent lieu d'un peuple à l'autre, de l'Occident à l'Orient, du Nord au Sud, et ainsi se fit, par le travail incessant de millions d'hommes, la connaissance et comme la conquête du globe. A tous ces hommes obscurs ou illustres, à tous ceux qui ont bravé les flots ou franchi les déserts, à tous ceux qui ont dit : *en avant !* à tous ceux qui pour nous ont fait la terre plus grande, nous devons un souvenir. Tard venus sur cette terre, grâce à eux nous en connaissons les mille détours et l'infini détail ; et s'il reste encore çà et là sur nos cartes quelques taches blanches avec cette inscription, terre inconnue, *terra incognita*, s'il y a encore des pays à explorer ou à mieux décrire, nous savons du moins que la tâche sera un jour remplie et que les vaillants ne manqueront jamais.

C'est la vie de quelques-uns de ces vaillants, c'est leur histoire, c'est leur martyre que je veux raconter. Mais puisque le nom de la plupart d'entre eux est perdu, puisque nous ne trouvons rien au delà d'une certaine époque très reculée, je prendrai un point de départ bien précis, et je commencerai cette étude aux derniers jours de l'empire romain.

Deux mondes distincts sont alors en présence; l'un, le monde romain, *orbis romanus*, comprend toutes les régions fertiles de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ; il s'étend de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien,

du Rhin et du Danube jusqu'aux sables du Sahara. Au delà de ces limites est le monde habité par les barbares, Germains, Perses, Parthes, etc. ; des plaines immenses et incultes, d'impénétrables forêts, des déserts en forment la plus grande part. Les habitants y errent par tribus, cherchant des pâturages pour leurs bestiaux et des champs pour eux mêmes.

De ces terres pauvres, ils vont sortir maintes fois pour se jeter sur les régions fertiles et riches du monde romain. De là ces longues incursions, ces guerres sans cesse renaissantes au milieu desquelles va s'écrouler la puissance de Rome et vont naître les nations modernes.

Dans le monde romain, les connaissances géographiques étaient assez précises et assez répandues. Sur ces mille grandes routes qui sillonnaient l'empire circulaient constamment les soldats et les marchands, parcourant parfois de très grandes distances. Des soldats venus de la Belgique, de la Germanie ou de la Syrie avaient leurs cantonnements dans la Mauritanie (Algérie actuelle). Des marchands venaient en Bretagne du fond de l'Egypte ou de l'Asie. Les empereurs semblent aussi avoir encouragé la géographie plus que toute autre science. Les nécessités de la guerre et les besoins de la diplomatie leur en faisaient comme une loi.

Sous les règnes de César et d'Auguste eut lieu une opération géodésique des plus importantes. Trois ingégieurs mesurèrent le monde romain, Zenodoxus l'Orient, Theodotus, la partie du Nord, Polyclitus, la partie du midi. « Ainsi, dit le cosmographe Ethicus, qui nous a rapporté tous ces détails, le monde tout entier fut parcouru par les mesureurs dans l'espace de vingt-cinq ans et un exposé de tout ce qu'il contient fut présenté au Sénat. » Agrippa, à qui seul Pline attribue

tout l'honneur de cette immense opération topographique, voulut consacrer par un monument le souvenir de ce vaste et beau travail. Il traça le plan d'un large portique, sous lequel on devait placer la carte du monde romain, telle que venait de la donner le mesurage général ; mais il mourut avant d'avoir vu l'achèvement de cette construction « où il avait voulu, selon l'expression de Pline, déployer la carte du monde aux yeux de l'univers. »

De cette carte dressée par Agrippa furent extraits de nombreux itinéraires, destinés aux généraux et plus spécialement encore aux voyageurs et aux magistrats. Il y en avait de deux sortes ; les uns, les itinéraires écrits, étaient des sortes de guides, mentionnant exactement toutes les grandes voies qui desservaient l'empire romain, avec leurs divers embranchements, les lieux où l'on devait s'arrêter, ou *mansions*, et ceux où l'on changeait de cheval ou *mutations*, ainsi que les distances d'une station à une autre. Les autres, les itinéraires peints, étaient comme les premiers essais de cartes routières ; ils contenaient la description figurée du terrain, fleuves, montagnes, villes, avec la direction des routes et les mêmes indications que les itinéraires écrits. A la première catégorie appartiennent quelques documents précieux qui sont parvenus jusqu'à nous, les itinéraires d'Antonin, écrits, à ce qu'il semble, pour l'usage de cet empereur ; à la seconde appartient cette grande carte routière de l'empire romain qu'on nomme Table Théodosienne ou carte de Peutinger.

Cette dernière est peut-être le document qui nous fait le mieux connaître l'empire romain ; aussi nous y arrêtons-nous un instant. Elle se compose de onze feuilles de parchemin, qui se joignent bout à bout et forment une longue bande, très étroite, où le monde romain entier est représenté ; les pays sont placés à la

suite les uns des autres sur une longue ligne allant de l'Est à l'Ouest ; allongés dans ce sens, ils sont très aplatis dans le sens du Nord au Sud ; aussi la forme et la superficie des pays y sont-elles méconnaissables, les routes sont placées parallèlement les unes à côté des autres, interrompues de distance en distance par de petites figures ou des points, indiquant des villes et des châteaux. A côté, les noms des stations et la distance. En travers, les noms des bois, des fleuves, des lacs, des montagnes, ainsi que des provinces et des peuples où passent les voies. Cette carte représente tout le monde connu des Romains, excepté la partie occidentale (le Portugal, l'Espagne, l'occident de l'Afrique et de l'Angleterre) où un morceau a été arraché, s'étend à l'Est jusqu'aux Sères et à l'île de Taprobane et mentionne même les contrées et les routes principales de l'intérieur de l'Inde.

Cette carte Théodosienne paraît, malgré son nom, avoir été dressée avant le règne de Théodose ; peut-être sous celui d'Alexandre Sévère ; peut-être même n'est-elle qu'une copie de la carte dressée par Agrippa. Tous les originaux disparurent pendant le moyen âge ; un dernier, qui était conservé dans la bibliothèque d'un couvent d'Alsace, allait être mangé par les vers et par l'humidité ; un moine au XIII[e] siècle copia fidèlement ce manuscrit et enlumina sa copie des mêmes couleurs que l'original. Celle-ci fut mise en vente au XVI[e] siècle comme étant une mappemonde d'un moine de Colmar ; elle passa dans la bibliothèque de Conrad Celtès, puis dans celle de Peutinger qui en comprirent toute l'importance. Elle fut publiée dès 1618, puis réimprimée très souvent. L'original, ou plutôt la copie du moine alsacien, se conserve à la bibliothèque impériale de Vienne.

Ce n'était pas seulement par le mesurage et la ré-

daction d'itinéraires des contrées soumises aux Romains que les empereurs servaient au progrès des connaissances géographiques, ils voulaient savoir aussi ce qu'étaient les grandes régions sises au delà de leur empire ; ils envoyaient souvent des généraux, des ambassadeurs, des savants, pour s'enquérir des pays lointains, de leurs aspects, de leurs productions, de leurs habitants.

Dès le temps de Néron, un chevalier explorait les bords de la mer Baltique et en rapportait de l'ambre ; un peu plus tard, des navires romains s'aventuraient dans cette mer du Nord, que le vulgaire disait ténébreuse, lourde, non remuée par les vents, et fatale aux matelots ; ils faisaient le tour de la Bretagne, qu'ils reconnaissaient être une île, et apercevaient dans les brumes du Nord des archipels sans nombre qu'ils appelaient *Thulé*. Des marchands ouvraient au commerce de nouvelles routes par la Russie, l'Arabie et la mer Rouge. Mais deux expéditions surtout, envoyées par les empereurs, nous intéressent, car elles marquent les dernières limites du monde connu des Romains.

« En l'an 42, Suetonius Paulinius marcha contre les « Maures qui avaient pris les armes, traversa le massif « central de l'Atlas, vers le point où sont les sources « de la Malva, grande rivière qui séparait la Numidie « de la Mauritanie, connue aujourd'hui sous le nom « de Manouïa ; elle débouche dans la Méditerranée, « au voisinage de notre frontière algérienne du côté « du Maroc, et le premier porta les aigles romaines dans « les plaines sablonneuses du Sud qu'on nomme au- « jourd'hui le Sahara marocain. » Après avoir souffert d'une longue sécheresse, la colonne romaine arriva sur les bords d'une rivière considérable que les habitants appelaient le *Gir* ; les Romains, selon leur coutume, latinisèrent ce nom, appelèrent le fleuve *Niger*. Plus tard,

par suite d'une fausse évaluation des distances, on le marqua sur les cartes beaucoup plus au Sud qu'il n'est réellement ; au moyen âge on identifia ce Niger avec le grand fleuve qui passe à Timbouktou. De là une singulière erreur dans la nomenclature géographique. On a cru que les anciens avaient été dans le sud du Soudan ; on a confondu le Niger, nom latin d'un fleuve du Sahara marocain que les habitants appelaient *Gir ou Ghir*, qu'ils appellent encore aujourd'hui du même nom, avec le grand cours de l'Afrique centrale, dont la vraie désignation est Djoliba dans sa partie supérieure et Kouara, dans sa partie inférieure.

Un autre voyage plus important encore pour la géographie est celui de deux centurions romains que Néron avait envoyés pour faire une reconnaissance militaire en Éthiopie. Ils remontèrent le cours du Nil à travers l'Égypte, mesurant les distances avec une singulière précision. Les mesures que Pline nous a transmises, empruntées au compte rendu de cette expédition, ont été reconnues d'une singulière justesse. Sénèque nous parle ainsi de cette mission : « J'ai entendu raconter aux deux centurions que Néron, très ami de ces sortes de recherches, avait envoyés à la découverte de la source du Nil, qu'ils avaient fait un long chemin à l'aide des secours que leur avait fournis le roi d'Ethiopie, et des recommandations qu'il leur avait données pour les rois voisins. Au bout de cette course, disaient-ils, nous arrivâmes à des marécages immenses, dont les habitants ne connaissaient point et désespéraient de jamais connaître les bornes. Ce sont des herbages entremêlés avec l'eau, qui forment un marais si bourbeux et si embarrassé qu'il est impossible de le traverser à pied ou même en bateau, à moins qu'il ne soit très petit et propre à contenir une seule personne. Là, disaient-ils, nous avons vu deux rochers d'où tombait

un grand fleuve..... » Longtemps ce passage resta absolument inaperçu, ou du moins on n'en soupçonna point l'importance géographique. C'est seulement de nos jours qu'on a pu reconnaître la remarquable exactitude de cette description. Les voyageurs de notre époque ont retrouvé dans la région du Sobat cette contrée d'un aspect si nettement caractérisé. Il en ressort que les envoyés de Néron explorèrent avec beaucoup de soin tout le pays jusqu'à 800 milles au-dessus de Meroé et doivent prendre une place honorable parmi les premiers qui recherchèrent les sources du Nil.

CHAPITRE II

Voyages et pèlerinages dans l'antiquité païenne. — Théories cosmographiques et géographiques des chrétiens. — Pèlerinages à Jerusalem et en Palestine. — Traditions sacrées. — L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. — Routes suivies par les pèlerins. — Les nombreux pèlerinages du XI[e] siècle. — Façons de voyager. — Pèlerinages armés.

Les grandes routes que les empereurs avaient tracées à travers l'immense empire, les mutations et les mansions dont elles étaient bordées et où on trouvait des chevaux et des vivres, avaient rendu les voyages relativement faciles et, partant, assez nombreux ; tous ceux qui jouissaient de quelque aisance s'aventuraient maintenant hors des limites de leur cité et couraient par le monde, les uns pour le seul plaisir de se déplacer et de voir du pays, beaucoup plus pour aller passer la belle saison dans quelque belle ville d'eaux, loin de Rome, loin des soucis politiques, loin de la tyrannie des empereurs et de la plèbe. Ceux là n'allaient guère au delà de l'Italie ; mais quelques-uns, plus curieux, parcouraient l'Asie ou la Grèce pour en voir les monuments ou les merveilleuses statues. Gnide s'enrichissait par l'affluence de ceux qui y venaient de tous les points de l'empire admirer sa magnifique Vénus.

Enfin quand, au second et au troisième siècle de notre ère, un grand souffle de superstition passa sur les esprits, quand les divinités des pays les plus reculés eurent à Rome des adorateurs et des autels, les fervents firent de longs pèlerinages ; ils visitèrent les tombeaux des prophètes, comme Apollonius de Tyane, les sanctuaires de Vénus en Crète, ceux d'Apollon à Delos, ceux d'Elagabal et de Mithra en Asie Mineure. Ils y allaient chercher la guérison de leurs maladies, la prédiction de leurs destinées, la vue de quelque miracle. Et ainsi se répandait parmi eux la connaissance des pays lointains, et les livres de Pline, de Strabon, de Pomponius Méla aidant, la géographie n'était pas complètement ignorée.

Mais vinrent les barbares ; les écoles se fermèrent, les bibliothèques disparurent, l'ignorance devint grande. On oublia les beaux systèmes des grands géographes d'autrefois ; même les savants du temps ne connaissaient plus rien des découvertes d'Eratosthène et des études de Ptolémée. La religion nouvelle qui s'établissait sur les ruines du paganisme n'était point favorable aux études scientifiques ; il paraissait mauvais aux docteurs de la nouvelle foi de chercher à connaître ce que Dieu ne nous a point appris, et à leurs croyances, aux dogmes, aux vérités révélées, ils bornaient toute la science désirable et permise. Les théories qui faisaient de la terre un astre tournant autour du soleil, dans un grand espace rempli d'autres astres, leur semblaient hérétiques ; elles étaient l'œuvre de païens et devaient être rejetées avec tout ce qu'avait laissé le paganisme. Un petit livre rédigé au VIe siècle par un auteur inconnu qui porte dans les manuscrits le surnom de Cosmas Indicopleustès (qui navigue dans les Indes) nous donne de curieux renseignements à ce sujet. Il écrit pour réfuter toutes ces hypothèses païennes et

fausses à ses yeux, que quelques impies s'obstinent à soutenir; la rotondité de la terre, l'existence des antipodes lui paraissent hérésies damnables et monstrueuses, contredites formellement par les livres sacrés, écrits du Dieu tout-puissant et infaillible. Il dit que la forme de la terre nous a été clairement révélée, puisque Moïse créa le tabernacle à l'image de la terre; or la forme du tabernacle nous est bien connue. Une grossière miniature nous explique la pensée de l'auteur. La terre est semblable à une haute montagne, enfermée dans une sorte de grand coffre. Le soleil tourne autour de sa partie supérieure d'Orient en Occident. Une autre miniature représente le monde. C'est une succession de trois aires; dans l'aire inférieure s'agitent les démons avec les damnés, dans celle du milieu les hommes, dans l'aire supérieure habitent Dieu et les élus. C'est comme une maison, dit l'auteur, dont l'enfer est la cave et dont le ciel est le premier étage; La terre est le rez-de-chaussée. Cosmas s'évertue à vouloir prouver que ces belles imaginations sont la pure vérité et sont les seules théories conformes aux livres saints.

Voilà où la science cosmographique était tombée aux premiers siècles de notre ère, sous l'influence de la théologie chrétienne. La géographie aussi était devenue entièrement ignorée et les fautes les plus grossières en ce genre se rencontrent dans tous les auteurs du temps. Cependant bientôt les routes longtemps infestées par les barbares redevinrent plus sûres, le commerce reprit; les relations se rétablirent entre les divers pays et le zèle religieux poussant aux pèlerinages, on voyagea de l'Occident vers l'Orient, on visita les contrées lointaines, théâtre des grands événements de l'histoire sacrée. Là on rencontra des races d'hommes autres que celles de l'Europe, on observa des mœurs différentes; par les Juifs, les Égyptiens et les Arabes,

qui commerçaient avec les peuples des Indes, on eut quelques vagues données sur les pays de l'extrême Levant, données mêlées de bien des erreurs et de mille superstitions, mais dont l'ensemble n'en constituait pas moins un progrès sur les connaissances des premiers chrétiens.

Ces pèlerinages ont une importance considérable et dans l'histoire des découvertes géographiques et dans l'histoire générale du moyen âge. Aussi croyons-nous devoir en dire quelques mots. Dès le XIe siècle de notre ère, les chrétiens, imitant en cela la coutume des païens, allèrent visiter les lieux illustrés par la présence de leur dieu et de leurs prophètes; ils y fondèrent des sanctuaires où la foule des étrangers vint prier. La Judée, Jérusalem, Nazareth, Bethléem furent pour les chrétiens ce que Délos, la Crète et autres endroits étaient pour les païens. Sous le règne de Constantin, le tombeau du Sauveur fut décoré d'une superbe basilique. Hélène, mère de l'empereur, se transporta en Palestine et fit elle-même chercher le Saint-Sépulcre. « Elle découvrit encore trois croix, dont l'une se fit reconnaître à des miracles pour la croix du Rédempteur » (Chateaubriand). Des chapelles, des oratoires, des autels marquèrent à peu près tous les endroits consacrés par la présence du Christ; les traditions orales furent écrites et mises à l'abri de l'infidélité de la mémoire.

Dès lors le nombre des pèlerins augmenta rapidement. Saint-Jérôme, qui vivait retiré à Bethléem, à la fin du IVe siècle, assure qu'il en venait de l'Inde, de l'Éthiopie, de la Bretagne et de l'Hibernie (Irlande); qu'on les entendait chanter, dans les langues diverses, les louanges de Jésus-Christ autour de son tombeau. Et ce n'étaient pas les prêtres, les solitaires, les évêques, les docteurs qui se rendaient de toutes parts en

Palestine; c'étaient des dames illustres et jusqu'à des princesses et des impératrices. La route n'était pourtant pas sans dangers et au physique et au moral. Les brigands ne manquaient pas, et dans ce rapprochement des sexes, que le voyage rendait plus facile et plus intime, les pères de l'Eglise voyaient bien des périls pour les pieuses dames qui accomplissaient le pèlerinage. Aussi plus d'un parmi eux écrivit avec force et tonna en chaire contre l'abus des pèlerinages, notamment Saint-Grégoire de Nysse et Saint-Augustin. Ils trouvaient qu'on peut prier Dieu en n'importe quel lieu de l'univers, puisqu'il est également partout, et que même il était mieux de rester chez soi que de courir ainsi les grands chemins. Leurs efforts restèrent absolument sans résultat; le mouvement avait été donné, on ne s'arrêta pas. Les pères qui combattaient l'abus des pèlerinages étaient contredits par ceux qui les recommandaient et croyaient à leur efficacité pour l'édification des fidèles. « Il serait trop long, dit Saint-Jérôme, dans une de ses lettres, de parcourir tous les âges depuis l'ascension du Seigneur jusqu'au temps où nous vivons, pour raconter combien d'évêques, combien de martyrs, combien de docteurs sont venus à Jérusalem; car ils auraient cru avoir moins de piété et de science s'ils n'eussent adoré Jésus-Christ dans les lieux mêmes où l'Evangile commença à briller du haut de la croix. » Il se forma même une tradition qui indiquait les lieux qu'on devait voir, et ce fut une obligation morale au pèlerin de n'en omettre aucun. Il y eut une série de stations devant lesquelles il fallut s'agenouiller et qui nous est ainsi indiquée par Saint-Jérôme: « Sainte Paule se prosterna, dit-il, devant la croix au sommet du Calvaire; elle embrassa au Saint-Sépulcre la pierre que l'ange avait dérangée lorsqu'il ouvrit le tombeau et baisa surtout avec respect l'endroit touché par le corps

de Jésus-Christ. Elle vit sur la montagne de Sion la colonne où le Sauveur avait été attaché et battu de verges; cette colonne soutenait alors le portique d'une église. Elle se fit conduire au lieu où les disciples étaient rassemblés, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux. Elle se rendit ensuite à Bethléem, et s'arrêta en passant au sépulcre de Rachel. Elle adora la crèche du Messie et il lui semblait y voir encore les mages et les pasteurs; à Bethphagé, elle trouva le monument de Lazare et la maison de Marthe et de Marie. A Sychar, elle admira une église bâtie sur le puits de Jacob, où Jésus-Christ parla à la Samaritaine ; enfin elle trouva à Samarie le tombeau de Saint-Jean-Baptiste. »

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem fut composé, l'an 333 de notre ère, pour servir de guide et de manuel de piété à la foule des chrétiens qui visitaient la Palestine; l'auteur parti des bords de la Garonne avait gagné par la voie de terre, qui traversait les Alpes, la grande cité de Constantinople; de là, après quelque séjour, il avait franchi le Pont par la Bithynie, la Galatie, Antioche et la Phénicie, il était parvenu au but de son pieux voyage. Une excursion assez longue à tous les lieux consacrés du pays l'avait retenu toute une saison, puis il s'était embarqué à Césarée pour Constantinople et de là était revenu heureusement à son pays.

La route qu'il avait suivie au départ, et qu'il indique à ses lecteurs, passait par Auch, Toulouse, Nimes, Arles, Avignon, Orange, gagnait la Savoie Tarentaise, franchissait les Alpes Cottiennes, traversait Milan, Verone, Aquilée, les Alpes Juliennes, les cités nouvellement construites de la Pannonie, de la Mysie, de la Dacie et la Thrace jusqu'à Constantinople, s'avançait à travers les régions montagneuses de la Bithynie, de la Galatie et de la Phrygie jusqu'à une des grandes capi-

tales de l'empire, Antioche; de là elle longeait le bord de la mer jusqu'à Sidon. Que de villes importantes! que de beaux pays parcourus! que de grandioses monuments le pèlerin avait dû voir! Mais son esprit reste indifférent à ce spectacle. Il se borne à mentionner les noms des haltes et des relais, et à indiquer les distances qui les séparent. Mais quand il arrive à Sidon, il devient plus curieux et plus attentif. Les moindres faits l'intéressent sur cette terre de son dieu et de ses prophètes. Il rappelle toutes les traditions de la Bible, toutes les légendes qu'admettent les écrivains sacrés, mêmes les contes de vieilles femmes. A Sidon « le prophète Elie demanda du pain à la veuve », à Césarée, il y a le bain du centurion Cornelius, qui faisait de nombreuses aumônes; près du mont Sina il y a une source miraculeuse; toute femme qui s'y lave devient enceinte. Plus loin ce sont des platanes que Jacob lui-même a plantés. Il note les basiliques, les chapelles, les monuments religieux de tout genre. Enfin il parvient à Jérusalem après 191 jours de voyage; au retour il cesse de donner ces détails; il redevient sec et bref; il ne mentionne plus que les noms des villes et les distances. De Rome même, pas un mot.

Tel qu'il est, ce petit cahier de notes, publié et recopié souvent pour l'usage des pèlerins, est, malgré ses imperfections, malgré la naïve crédulité de l'auteur, un des documents géographiques les plus curieux de l'antiquité. Il sert à contrôler et à compléter les itinéraires d'Antonin et la carte de Peutinger, auxquels il ressemble beaucoup, pour tout ce qui n'est pas la Palestine.

Pour donner aux lecteurs une idée du grand nombre des pèlerinages, nous mentionnerons tous ceux que nous savons avoir été faits dans le courant du XIe siècle, le siècle qui précéda les Croisades. Les pèlerins ne sont

pas en plus grand nombre que dans les siècles antérieurs; mais les documents historiques deviennent plus nombreux et les pèlerinages sont mieux connus.

Avant 1002. — Gui Ier, vicomte de Limoges, avec son frère Alduin, évêque de Limoges.

Vers 1010. — Raoul, évêque de Périgueux.

Raymond III, comte de Rouergue, mort en route.

Vers 1017. — Saint Poppon, abbé dans la Gaule Belgique.

Avant 1019. — Saint Heimerad, prêtre hessois.

1026. — Guillaume Taillefer II, comte d'Angoulême. Il partit le 1er octobre avec une nombreuse suite de seigneurs et d'abbés, traversa la Hongrie, arriva à Jérusalem la première semaine de mars et fut de retour en France dans le courant de la troisième semaine de juin. Au nombre des compagnons de Taillefer, le chroniqueur nomme Eudes, vicomte de Bourges, Richard, abbé de Verdun, et Richard, abbé de Saint-Cybars d'Angoulême.

1026. — Richard, abbé de Vannes, avec sept cents pèlerins qu'il défraya entièrement.

Avant 1029. — Odolric, évêque d'Orléans.

1030. — Le chroniqueur Adhémar de Chabanais.

1032. — Avesgaud, évêque du Mans. Il se rendit à Jérusalem avec une suite nombreuse, et comme il convient à un tel prélat, dit le chroniqueur.

1035. — Foulques d'Anjou dit Néra. Il avait déjà visité la Palestine en 1015; il mourut au retour d'un troisième pèlerinage en 1039.

1035. — Robert, duc de Normandie, avec Dreux, comte de Vexin.

Avant 1036. — Wythman, abbé de Ramsey.

Vers 1036. — Adhémar Ier, vicomte de Limoges.

Avant 1039. — Thierry III, comte de Hollande, avec plusieurs seigneurs.

Vers 1040. — Saint Udolric, moine bénédictin du Brisgau.

1048. — Thierry, abbé normand, avec plusieurs compagnons.

Vers 1050. — Saint Gauthier, du Limousin.

Vers 1051. — Saint Davin, de Lucques.

Vers 1053. — Théoduin, évêque de Liège, et Anselme, chanoine.

1054. — Lietbert, évêque de Cambrai.

En 1056, — Trois cents pèlerins sont chassés de la ville de Jérusalem.

Vers 1060. — Conrad, comte de Luxembourg, pèlerinage imposé comme pénitence.

1058. — Raoul, abbé du Mont-Saint-Michel.

1064. — Gauthier, évêque de Bamberg, avec plus de sept mille personnes.

Avant 1069. — Aldred, évêque de Rochester.

Après 1064. — Raoul de Gael, avec sa femme.

Vers 1073. — Gondulfe, évêque de Rochester.

1090. — Robert, comte de Flandre.

1092. — Guillaume IV, comte de Toulouse, et Bérenger Raymond II. comte de Barcelone.

Avant 1095. — Nicolas, abbé de Saint-Rien.

Saint-Géraud, abbé de la Saulve-Majeure (près Bordaux).

Ebrard, ermite en Berry.

Pierre, l'ermite [1].

On voit, par cette sèche énumération, combien les pèlerinages en Palestine étaient populaires et comment

1. Tableau extrait de l'étude de M. L. Lalanne : *Des Pèlerinages en Terre-Sainte, avant les Croisades*, dans la bibliothèque de l'école des Chartes, année 1845. p. 30 et 119.

des hommes de races et de conditions diverses allaient, mus par une même pensée, animés d'une même foi, visiter les lieux saints. Princes, évêques, grands seigneurs, pauvres prêtres, partaient; la plupart, à pied, portant la besace et le bâton de voyage, pleins de mépris pour les grandeurs du monde, confiants dans l'aide de Dieu et insouciants du lendemain; les uns, sous l'habit, portaient un cilice; d'autres, de temps en temps, se donnaient de grands coups de discipline au point de muer de visage et d'en devenir verts; d'autres allaient pieds nus sur la terre gelée ou sur le sable ardent; quelques-uns même faisaient une partie du chemin à genoux et s'usaient les genoux tout le long des routes; un autre avait fait vœu d'aller en terre sainte en reculant de deux pas chaque fois qu'il en aurait fait trois; le voyage dura de longues années; mais, enfin, le pèlerin arriva. Tous ces actes nous paraissent aujourd'hui pure folie; mais les âmes jeunes, naïves, religieuses des hommes de ce temps voyaient dans ces mortifications le meilleur moyen d'apaiser Dieu, de se faire pardonner leurs péchés et de mériter le ciel.

Bien peu partaient avec de l'argent pour payer le gîte et la table; la plupart, dans leur pauvre besace, n'avaient que quelques pièces d'or pour les besoins extrêmes; beaucoup partaient avec un peu de pain. Ceux-là s'arrêtaient le soir quand la cloche sonnait, aux portes des couvents; un moine leur apportait un peu de soupe, et si l'abbaye était riche, un peu de légumes ou de poisson; souvent aussi les gens des villages et des bourgs, reconnaissant le pèlerin à sa gourde et à sa besace, l'invitaient à s'arrêter et à s'asseoir à leur table; c'était pour eux une bonne fortune d'avoir sous leur toit un homme que son vœu et ses souffrances avaient déjà rendu presque saint. Çà et là

aussi, sur les grandes routes qui menaient à Rome et à Jérusalem, il y avait des hôtelleries, fondées par des évêques ou par suite de legs, et où on donnait gratuitement aux pèlerins le vivre et le couvert. Mais dans les villes l'affluence était parfois trop grande; les hôtelleries, les couvents, les maisons particulières ne pouvaient contenir la foule des pèlerins; là où on les voyait tous les jours, par centaines, on avait peu de compassion pour eux; on ne leur donnait quelque chose qu'à beaux deniers comptants. En 382, saint Porphyre de Thessalonique, qui devint plus tard évêque de Gaza, partit pour Jérusalem avec son disciple Marcus, qui nous a laissé une courte relation de leur voyage. Arrivés dans la ville sainte, ils avaient épuisé leurs dernières ressources et il leur fallut travailler pour vivre. Le futur évêque faisait des souliers, son disciple transcrivait des livres.

Le retour était ordinairement plus facile et plus gai que l'aller; le pèlerin était heureux et fier d'avoir vu tous les endroits consacrés par la présence des prophètes, du Christ, des apôtres et des martyrs; dans sa gourde, il rapportait un peu d'eau du Jourdain, dans sa besace, un peu de terre prise près du sépulcre. En Grèce, en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, il était partout bien reçu, chacun voulait l'attirer chez soi; du plus loin qu'on l'apercevait, on se réunissait sur les places publiques ou dans le parloir du couvent, et après que le pieux voyageur avait pris quelque nourriture, on attendait avec impatience ce qu'il allait dire; on écoutait la longue série des miracles dont il avait été témoin ou qu'il avait entendu raconter; on priait avec lui sur les tombeaux des saints, on s'indignait contre les infidèles de tout genre. Plus tard, quand le saint sépulcre fut tombé au pouvoir des Sarrasins, quand les chrétiens de Palestine eurent

à souffrir des injures et des vexations de tout genre, tous pleuraient à ses lamentables récits; c'était le temps où les esprits tout neufs et pleins de fougue se laissaient emporter à la colère ou à la tristesse avec une certaine onction, pourvu qu'il fût un peu artiste et sût bien dire. On l'admirait, on le regardait comme un saint.

Ces pèlerinages, tant de fois répétés, amenèrent parmi beaucoup de misères quelques résultats heureux; des hommes de conditions diverses se trouvaient endurer les mêmes fatigues et courir les mêmes dangers; en dépit des distinctions sociales, si fortement marquées à cette époque, l'évêque et l'humble prêtre, le seigneur puissant et le faible bourgeois se rapprochaient, s'entr'aidaient; puis, ces hommes de races diverses que la communauté de religion réunissait ainsi à l'autre bout du monde se sentaient amis, et dans leurs esprits naissait, encore indistincte et confuse, l'idée de la fraternité des peuples chrétiens. C'est aussi une coutume de dire que les voyages développent et mûrissent l'esprit; l'horizon s'élargit; voir des pays inconnus, des hommes, des mœurs, différents de ceux qu'on a vus jusqu'alors est particulièrement propre à dissiper certains préjugés; enfin, les récits des pèlerins, leurs relations écrites éveillaient la curiosité, inspiraient le goût des voyages et semaient quelques germes d'études géographiques.

Les pèlerins qui, d'abord, n'avaient été tourmentés que par les juifs, furent bientôt vexés aussi par les musulmans; des brigands répandus sur toutes les routes leur extorquaient leur argent; on volait, on les pillait partout. Ils n'osèrent plus aller seuls, ils s'associèrent pour se défendre, et c'était sur les routes, par bandes nombreuses armées et redoutables, qu'on voyait passer les pèlerins. En 1027, Richard, abbé de

Vannes, partit avec une troupe de 700 personnes. En 1064 eut lieu un pèlerinage vraiment imposant. On annonça par toute la Normandie, raconte Ingulfe, secrétaire de Guillaume le Conquérant, que des évêques de l'Empire et d'autres princes de la terre voulaient, pour le salut de leurs âmes, se rendre pieusement en Palestine, et que toutes personnes qui voudraient se joindre à eux le pourraient. Plusieurs de la maison de Guillaume le Conquérant, tant clercs que chevaliers et Ingulfe lui-même, se joignirent à eux. Au moment du départ, le nombre des pèlerins se trouva dépasser 7,000. C'était une véritable armée. Elle rencontra sur sa route des bandes de Sarrasins que le bruit des richesses des princes et évêques de l'Empire avait attirées et elle les défit après de sanglants combats. Mais elle perdit un grand nombre des siens, et quand arrivés à Jérusalem les pèlerins se comptèrent, ils n'étaient plus que 4,000.

CHAPITRE III

Les croisés. — Benjamin de Tudèle. — Brocard. — Jean de Mandeville. — Marin Sanudo. — Marco Polo. — Connaissances des peuples occidentaux sur la Tartarie et la Chine. — Influence de ces voyages sur la découverte du Nouveau Monde. — Voyages imaginaires et romans géographiques. — Le prestre Jehan. — Saint Brandan.

Les vexations croissantes infligées aux pèlerins, le récit de leurs souffrances rapporté en Europe, émurent profondément les chrétiens d'Occident ; les croisades eurent lieu ; mais ces hommes qui partent pour combattre les Sarrasins sont encore des pèlerins. Arrivés devant Jérusalem, ils tombent à genoux pour remercier Dieu de les avoir conduits jusque-là ; ils vont pieds nus, avec des cilices, visiter les principales stations de pèlerinages. Ainsi les croisades ne sont que la continuation naturelle de ces pèlerinages en masse dont nous avons parlé. Ce ne sont plus seulement des hommes qui voyagent, ce sont des peuples entiers. Ce sont les peuples dont l'horizon intellectuel s'élargit, dont les idées se transforment, dont les connaissances géographiques s'étendent, dont la curiosité scientifique s'allume. Ce n'est plus la Palestine seulement et l'occident de l'Asie que l'on veut connaître, ce sont les

contrées fabuleuses des Indes et de l'Asie centrale, régions remplies de merveilles et où errent les hordes barbares. Les voyageurs ne sont plus des pèlerins, ce sont des curieux, et ils partent à des titres divers, mais tous avec le même désir de voir des choses inconnnes. Parmi ces voyageurs remarquables du XIIe siècle, ils nous faut placer au premier rang un rabbin juif nommé Benjamin de Tudèle; un religieux dominicain, Brocard; un chevalier, Jean de Mandeville, des marchands Sanudo et l'illustre Marco Polo.

Benjamin de Tudèle était originaire de Navarre ou de quelque autre province du nord de l'Espagne. Il sortit de la ville de Tudèle, dit un contemporain, et alla dans un grand nombre de pays éloignés. C'était d'ailleurs chose fréquente que ces longs voyages chez les juifs d'Espagne, au XIIe siècle; mais l'entreprise de Benjamin n'eut pour objet ni un simple pèlerinage à Jérusalem, ni même le désir d'étendre ses connaissances; le but de notre rabbin était de connaître par lui-même l'état moral et religieux de ses frères dispersés dans les diverses régions du globe. Parti d'Espagne, il traversa le sud de la France, l'Italie, la Grèce, les îles de l'Archipel, la Cilicie, la Syrie, la Palestine, les contrées du kalifat de Bagdad et la Perse. De là il revint dans sa patrie par l'Inde, l'Arabie, les villes de la côte d'Yémen, l'Egypte et la Sicile, riche d'une foule de connaissances, sur une portion considérable de la terre, mal connue alors des peuples occidentaux. Il les consigna dans une relation qui resta longtemps inconnue et dont la première édition parut en hébreu, à Constantinople, en 1543. On a compté neuf éditions du texte original et vingt-six traductions en latin, anglais, français, hollandais, allemand, etc., ce qui prouve qu'elle obtint un très grand succès. Elle est d'ailleurs un des plus remarquables récits de voyage que nous

possédions de ce temps, et si, çà et là, le rabbin juif se laisse aller à raconter comme vraies des traditions et des légendes, nous n'en devons pas moins ajouter foi à la plupart de ses assertions.

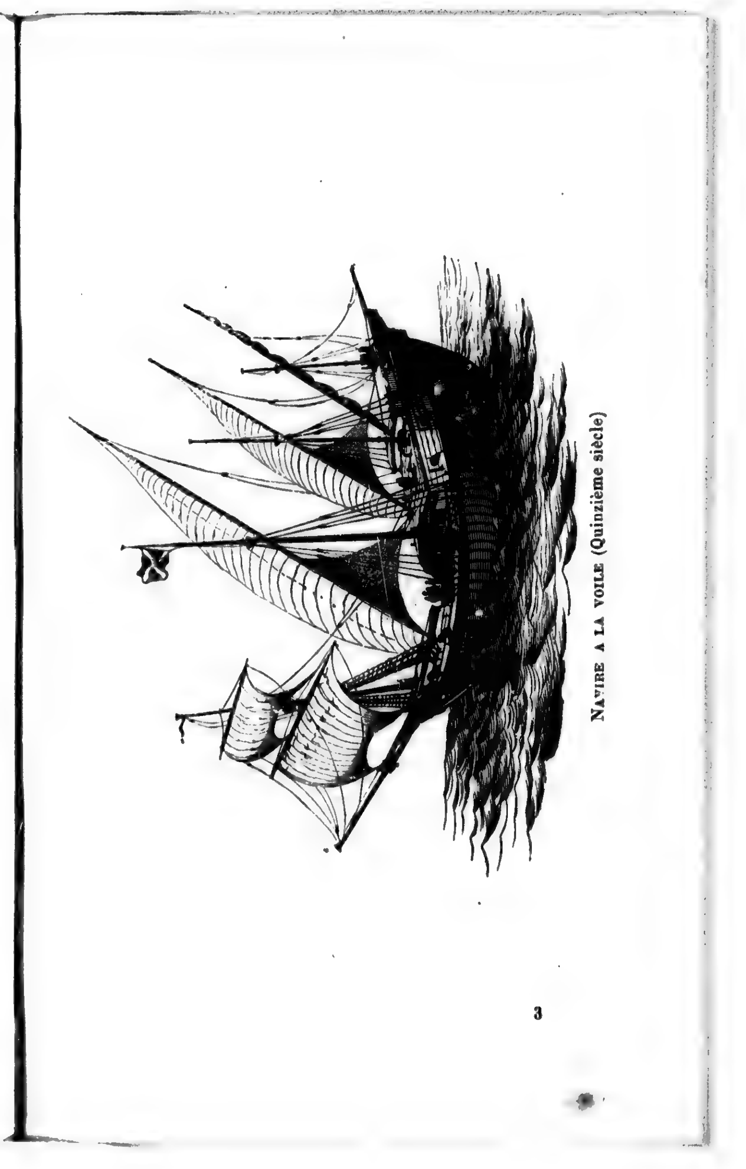
Brocard est le plus connu de tous ceux qui visitèrent la Palestine au moyen âge, soit à cause de son long séjour en Orient, soit à cause de l'exactitude et de l'intérêt de sa relation de voyage. Son nom est écrit de mille façons différentes : Burcard, Brocard, Borcard, Borchard, Borghard, Burgard ; il portait le surnom du mont Sion, parce qu'il avait passé dix années dans le monastère du mont Sion. Natif de la Westphalie ou de Strasbourg, il entra dans l'ordre des dominicains et resta quelques années à Magdebourg. Il se rendit dans le Levant en 1232, et parcourut l'Arménie et l'Égypte.

Dans le récit de ses voyages, Brocard montre des qualités d'observateur excessivement rares à cette époque. Sans être impie, il ne croit pas aux miracles. Tout le monde et les psaumes disent qu'il ne pleut pas sur le mont Gelboé ; lui, il y a été trempé jusqu'aux os. Il rencontre la colonne contre laquelle on a flagellé le Christ, et on lui montre les taches de sang qui y sont encore marquées ; mais il constate que ces taches ne sont pas du sang. Il n'est ni injuste ni violent contre ces Sarrasins qu'il a vus si souvent et de si près ; ce ne sont pas pour lui les pires habitants de la Terre sainte ; ils valent mieux que toute cette populace qui vient d'Europe, changeant de climat mais non de caractère ; il a lu le Coran sans haine ni colère. Enfin, partout il montre un esprit droit, juste, aimant la recherche et la comparaison. A côté des traditions, il mentionne les productions du sol et les populations qui l'habitent, et ses descriptions des lieux sont d'une telle exactitude que le judicieux d'Anville l'a souvent pris pour guide. D'autres écrivains, postérieurs à Brocard, ont puisé à

c.

in juif se
itions et
uter foi à

visitèrent
son long
et de l'in-
écrit de
Borcard,
urnom du
es dans le
alie ou de
inicains et
endit dans
l'Égypte.
nontre des
s à cette
miracles.
e pleut pas
squ'aux os.
flagellé le
qui y sont
taches ne
lent contre
près; ce ne
erre sainte;
qui vient
caractère;
partout il
erche et la
tionne les
abitent, et
exactitude
our guide.
nt puisé à



NAVIRE A LA VOILE (Quinzième siècle)

3

pleines mains dans son livre, et d'innombrables éditions l'ont répandu par toute l'Europe.

Un voyageur dont les récits furent encore plus populaires que ceux de Brocard est Jean de Mandeville; mais les savants estimèrent peu son livre et virent en lui un plagiaire et un imposteur. Il était d'Angleterre et, au commencement du XIVe siècle, il parcourut certaines contrées de l'Orient. Quelles sont celles qu'il a réellement vues et celles dont il n'a qu'entendu parler? On n'en peut presque rien dire. Il raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï dire de la même façon, et il dit avoir parcouru tous ces pays merveilleux de Perse, d'Arménie, de Tartarie et des Indes. Il est impossible d'ajouter foi à cette assertion, tant il commet de grossières erreurs, tant son récit est plein de fables, de superstitions et d'invraisemblances; aussi la plupart des critiques admettent qu'il ne visita en réalité que la Palestine, l'Égypte et l'Asie Mineure, pays sur lesquels son récit est plus simple et plus près de la vérité. Ajoutons, toutefois, que ce n'est pas à cette partie de son ouvrage qu'il dut d'être beaucoup lu. La partie fabuleuse, ses récits tout d'imagination, plaisaient bien davantage aux lecteurs d'alors; on copia et recopia les manuscrits de Mandeville par milliers, et il n'est presque pas de bibliothèque en Europe qui n'en possède au moins un exemplaire. Établi à Liège, il avait écrit sa relation en français, comme faisait alors tout auteur, de quelque pays qu'il fût, qui voulait répandre son œuvre, car alors « la langue française était, dit un « Italien, la plus agréable à entendre et la plus com- « mune à toute gent. » Il la traduisit lui-même en latin et en anglais; bientôt il y eut des versions en italien, en allemand, en espagnol, en flamand et en bohême; quand l'imprimerie fut inventée, ce fut un des premiers livres qu'on reproduisit. On l'imprima à Lyon

en 1480, à Anvers en 1564, à Westminster en 1499, à Londres en 1503, à Milan en 1480, à Bologne en 1492, à Venise en 1491, à Florence en 1492, à Augsbourg en 1481 et 1482, à Strasbourg en 1484, à Valence (Espagne) en 1540, à Pilsen en 1510 et 1513. Cette vogue, vraiment incroyable, se maintint jusqu'au siècle dernier, et, à notre époque, il en a encore paru quelques éditions populaires. Cette immense renommée n'a pas, nous l'avons vu, désarmé la critique : beaucoup ont regardé Mandeville comme un faiseur de romans géographiques; disons cependant qu'un des grands voyageurs de notre temps, célèbre par ses recherches et ses découvertes en Palestine, lui est moins défavorable, au moins pour cette partie de son livre, où Jean de Mandeville décrit les pays qu'il a réellement visités. « Sir Jean, dit Robinson, a été généralement regardé comme un auteur d'histoires merveilleuses et imaginaires, mais ayant suivi la même route que lui d'Egypte à Jérusalem; je lui dois cette justice de dire que ses histoires ne sont pas plus imaginaires que celles des autres pèlerins de son temps : son livre est presque aussi exact que ceux des plus modernes voyageurs dans ces mêmes régions et beaucoup plus amusant. »

Deux commerçants, d'une gloire inégale, Marin Sanudo et l'illustre Marco Polo, entreprirent de grands voyages, dans un but tout différent de celui que visaient les voyageurs qui les avaient précédés; ils voulaient faire le commerce dans les contrées éloignées et montrer à leurs compatriotes de nouveaux débouchés à leur activité. Tous deux étaient originaires de cette Italie que les pèlerinages et les croisades avaient rendue prospère et riche, et qui, maintenant que les pèlerinages devenaient moins nombreux, que les croisades avaient cessé, cherchait à développer son commerce avec les contrées du Levant, même avec celles qu'habitaient

les Sarrasins. Venise surtout, la grande et fière république, qui régnait sur la Méditerranée, qui avait ses quartiers et ses comptoirs dans toutes les villes du Levant, s'attachait à cette œuvre, et les deux voyageurs commerçants que nous avons nommés étaient parmi ses enfants les plus actifs et les plus dévoués à la grandeur de leur pays. Marin Sanudo est pieux ; il a vu les lieux saints, et c'est de la Palestine qu'il parle ; mais il est, comme tous ses compatriotes, d'abord Vénitien, puis chrétien. Son livre, composé vers 1315, est intitulé : *Livre des secrets des fidèles de la Croix sur le recouvrement et la conservation de la Terre sainte, où est contenue l'histoire de la Terre Sainte depuis son origine, avec la description géographique d'icelle et des provinces voisines.* Ce titre pourrait faire croire au premier abord que Marin Sanudo, au lendemain des croisades, va prêcher une nouvelle expédition du même genre, ranimer, par un éloquent tableau de l'état des saints lieux, l'ardeur affaiblie des fidèles ; il n'en est rien. Notre Vénitien montre seulement l'importance des relations commerciales dans le Levant, et comment au moyen de comptoirs établis en Égypte et en Palestine, on pourrait se procurer toutes les marchandises de l'Arabie et des Indes ; il en donne le prix d'achat, il calcule les frais du transport jusqu'à Venise et le bénéfice considérable qu'on pourrait ainsi réaliser. Il oublie souvent la description des lieux saints et la mention des miracles pour nous parler de la cannelle, du poivre et du gingembre. Il adresse son livre au pape, et, pour suivre les idées du siècle, il termine par un appel à la pitié de l'Europe pour qu'elle reprenne la Palestine. Mais s'il veut qu'elle soit reconquise, c'est surtout pour que le négoce y soit plus facile. Malgré lui la pensée mercantile qui l'occupe tout entier perce partout. Un beau plan de Jérusalem, bien supérieur à tout ce qu'on avait

fait jusque-là, en ce genre, montre en Marin Sanudo quelques qualités d'ingénieur. Des dessins, dont quelques-uns fort curieux, accompagnent le texte dans certains manuscrits et ont peut-être aussi été faits par lui.

Nous voici parvenus au plus grand,sans contredit,de tous les voyageurs du moyen âge, à celui qui résume, pour ainsi dire, tout le savoir géographique de son siècle, qui dans un long séjour en Chine apprit maintes choses sur l'Asie centrale, le Japon et les îles de la Sonde. De tous ces pays, on ignorait jusqu'au nom ; il les révéla à l'Europe, avec leurs dimensions, leurs montagnes, leurs fleuves immenses, leurs régions et leurs cités populeuses, les mœurs étranges de leurs habitants, leurs infinies richesses. Je veux parler de Marco Polo ; mais pour bien apprécier son rôle et son heureuse influence sur le développement des études géographiques, il est nécessaire de remonter un peu plus haut et de tracer comme un court tableau de ce qu'on savait avant lui sur l'intérieur du continent asiatique.

Les relations entre les chrétiens et les Tartares étaient moins rares qu'on ne pourrait le supposer, et, pendant les croisades, beaucoup de religieux italiens, français, flamands, furent chargés de missions diplomatiques auprès du grand khan. Des ambassadeurs mongols furent envoyés aux rois francs, à saint Louis entre autres, pour les engager à entrer en alliance et à faire des croisades dans l'intérêt commun des Mongols et des chrétiens contre les Turcs. « Un chantre nommé Robert, après avoir parcouru l'Asie orientale, revint mourir dans la cathédrale de Chartres. Un Tartare était fournisseur de casques dans les armées de Philippe le Bel. Jean du Plan Carpin (dont nous avons une relation assez curieuse de son voyage chez les Tartares) rencontra près de Gaiouk un gentilhomme russe qu'il

nomme Temer, qui servait d'interprète ; plusieurs marchands de Breslau, de Pologne et d'Autriche, l'accompagnèrent dans son voyage en Tartarie. D'autres revinrent avec lui par la Russie. » Tout ce passage est extrait textuellement d'un mémoire du savant sinologue M. Abel de Rémusat qui a mis ces relations en pleine lumière, dans un mémoire intitulé : « *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols.* Tout ceci se passait dans le courant du XIIIe siècle ; un des traits les plus curieux de ces relations des chrétiens avec les Mongols est l'ambassade que Gaiouk-Khan, chef des Mongols, envoya à saint Louis. Il la rencontra à Constantinople, et elle lui proposa un traité d'alliance contre les Turcs. Gaiouk-Kan, au dire des ambassadeurs, était fils d'une chrétienne, avait reçu le baptême et devait faire embrasser le catholicisme à son peuple. « Le roy Loys, plein de joie, espérant gagner le roi de Tartarie et sa gent à notre foi et créance, lui envoya deux frères prêcheurs et un cordelier flamand, nommé Guillaume de Ruysbrœch, en latin Rubruquis. Il combla, en outre, les ambassadeurs tartares de riches présents, et remit aux missionnaires pour Gaiouk-Kan « une tente d'écarlate, taillée en forme de chapelle, où il avait fait représenter l'annonciation de Notre-Dame et tous les autres points de la foi. » Les envoyés de Saint-Louis voyagèrent longtemps à travers un pays rude et presque désert ; de loin en loin, ils rencontraient des campements de Tartares, où ils étaient assez mal reçus. Quand après bien des déboires ils arrivèrent à la tente du grand Kan, ils virent que la promesse de conversion n'était qu'un leurre ; ils firent néanmoins tous leurs efforts, mais leur tentative n'obtint aucun résultat. Ils revinrent à peu près par le même chemin, avec des lettres du Kan pour le seigneur pape et les principaux princes d'Europe.

Rubruquis nous a laissé la relation de ce voyage; mais les pays y sont assez mal décrits pour qu'on ne puisse pas les reconnaître, et il n'y a d'intéressant que les détails sur les costumes, les mœurs et la religion des Tartares. Un fait qu'il note avec une naturelle surprise, c'est qu'il rencontre au fond de la Tartarie une femme de Metz, nommée Paquette, qui avait été enlevée en Hongrie, un orfèvre parisien dont le frère était établi à Paris, sur le grand pont, et un jeune homme des environs de Rouen qui s'était trouvé à la prise de Belgrade. Il y vit aussi des Russes, des Hongrois et des Flamands.

A l'époque où Marco Polo commença ses voyages, on connaissait donc le pays des Tartares, mais on savait peu de chose sur sa topographie, et du reste de l'Asie, on savait seulement le nom de la Chine qu'on disait immense; on l'appelait le Cathay. Une carte du temps, qu'on conserve à la bibliothèque Bodléienne, place en ces régions les Scythes, les Taurides qui immolent les étrangers en sacrifice à leurs dieux, puis les mangent, les peuples qui fabriquent la soie, et les griffons. — Que de superstitions mêlées à un tout petit peu de savoir! L'antiquité avait peut-être mieux connu ces contrées; il y avait eu dans la science géographique un mouvement de recul.

Marco Polo (voyage de 1271 à 1295) était d'une illustre famille de Venise que le commerce avait enrichie et dans laquelle la République avait plus d'une fois choisi ses magistrats et ses ambassadeurs. Tout enfant, il entendit parler des contrées de l'extrême Orient où son père et son oncle s'étaient, disait-on, perdus. Mais voilà qu'un jour ils revinrent et racontèrent force merveilles des pays qu'ils avaient vus. Riches marchands de perles, ils avaient été conduits par le hasard jusqu'à Bokara. De là ils se laissèrent aller à

suivre des ambassadeurs, que Khoulagou, souverain de Bokhara, envoyait à son suzerain, le grand khan Khoubilaï. Ils séjournèrent plusieurs années tant en Chine qu'en Tartarie, s'enrichirent encore par le commerce et revinrent à Venise en qualité d'ambassadeurs du grand khan. Ils étaient porteurs de lettres pour le pape et pour les magistrats de Venise, dont ils avaient exalté la puissance. Après un court séjour dans leur patrie, ils repartirent emmenant avec eux Marco Polo, âgé de treize ans seulement, qui montrait beaucoup d'amour pour l'étude et de curiosité. Ils partirent par mer jusqu'à Trébizonde, puis jusqu'à Kaffa, et de là, par terre, à travers les steppes et les grandes plaines, gagnèrent la cour du grand khan.

Le jeune Marco Polo apprit bientôt toutes les langues parlées dans l'immense empire des Tartares et connut à fond le chinois; il plut au souverain par son savoir, son tact et sa prudence, et comme certaine province de Chine avait été mal gouvernée, il en fut nommé, malgré sa jeunesse, administrateur. Après quatre années, les abus étaient réformés, les troubles apaisés et la province pleine d'affection pour son jeune gouverneur. Le grand khan le rappela près de lui, en fit son meilleur conseiller et lui confia maintes missions difficiles et délicates. Avec sa finesse italienne et son grand tact, Marco Polo réussit presque toujours. Ainsi, pendant vingt-quatre années, le jeune Vénitien vécut au milieu de populations diverses, les unes à demi barbares, les autres, comme les Chinois, civilisées, mais stationnaires; il parcourut l'Asie entière, examinant les villes, les productions, les curiosités de tout genre, causant avec les voyageurs des pays qu'ils avaient parcourus, apprenant de l'un ce qu'était le Japon (Cipango), de l'autre ce qu'étaient les îles de la Sonde; il revint après vingt-quatre années, avec ses compagnons de voyage, rap-

portant une merveilleuse connaissance des contrées soumises aux Tartares et des mœurs de leurs habitants.

Ses compagnons et lui, en rentrant à Venise, étaient vêtus d'habits grossiers ; leur longue barbe, leurs figures amaigries par les fatigues d'un tel voyage, leur donnaient un aspect étrange ; le long séjour qu'ils avaient fait parmi les Tartares donnait à leur façon de parler la langue maternelle un accent singulier. Personne ne les reconnut ; leur famille les prit pour des imposteurs et leur donna une maigre hospitalité. Après le premier service, nos voyageurs enlevèrent le surtout grossier dont ils étaient couverts et apparurent vêtus d'habits magnifiques. Au second service, c'étaient des habits encore plus fins, en soie, couverts de perles. Enfin, au dernier service, ils éventrèrent les surtouts grossiers qu'ils avaient revêtus, et de l'épaisse doublure sortirent d'incalculables richesses, en perles, diamants, émeraudes, joyaux de tout genre. Ils les avaient ainsi cachés et s'étaient vêtus grossièrement par crainte des voleurs. Toute la famille alors les reconnut.

Marco Polo s'occupa depuis de l'administration des choses publiques et il fut nommé commandant d'une galère dans une lutte entre les Génois et les Vénitiens. Blessé et fait prisonnier, il resta longtemps en captivité, et pour charmer ses loisirs il dicta à un de ses compagnons de captivité, Rusticien de Pise, le récit de ses longs voyages et de son séjour en Asie. La première rédaction fut faite en français, en dialecte picard ; une autre presque aussitôt en dialecte vénitien. Elle eut un grand succès ; les copies s'en multiplièrent rapidement, et quand l'imprimerie fut née, on l'imprima en toutes les langues.

Le livre de Marco Polo ne ressemble en rien aux

relations des précédents voyageurs; plus autant de dévotion, plus de miracles; plus de choses merveilleuses, plus de récits légendaires; des choses vraies, vues par un observateur judicieux. On sent qu'on sort du moyen âge pour entrer dans les temps modernes. La courte préface de l'ouvrage nous indique le caractère et le but du livre; l'auteur veut faire connaître aux autres ce qu'il a vu et observé et son principal souci est de dire la vérité. Il demeure constamment fidèle à ces promesses du début; jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle il reste l'auteur le plus exact et le plus complet qui ait écrit sur la Chine. De nos jours certaines contrées de l'Asie centrale ne nous sont connues que par ce qu'il nous en a appris. Enfin son livre est précieux même pour l'histoire de l'extrême Orient, principalement pour celle de la Chine sous la domination des Mongols.

Nous ne pouvons mieux indiquer l'influence de ces voyageurs en Asie, parmi lesquels Marco Polo est de beaucoup le plus grand, qu'en citant ici un beau passage du mémoire de M. Abel Rémusat, auquel nous avons déjà emprunté : « Tous ces voyageurs, portant « les arts de leur patrie dans les contrées lointaines, « en rapportaient d'autres connaissances non moins « précieuses et faisaient, sans s'en apercevoir, des « échanges plus avantageux que tous ceux du com- « merce. Par là, non seulement le trafic des soieries, des « porcelaines, des denrées de l'Hindoustan s'étendait et « devenait plus praticable, il s'ouvrait de nouvelles « routes à l'industrie et à l'activité commerciale; mais « ce qui valait mieux encore, des mœurs étrangères, des « nations inconnues, des productions extraordinaires « venaient s'offrir en foule à l'esprit des Européens, res- « serré, depuis la chute de l'empire romain, dans un « cercle trop étroit. On commença à compter pour quel-

« que chose la plus belle, la plus peuplée et la plus an-
« ciennement civilisée des quatre parties du monde. On « songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes « des peuples qui l'habitaient, et il fut même question « d'établir une chaire de langue tartare dans l'université « de Paris. Des relations romanesques, bientôt discu- « tées et approfondies, répandirent de toutes parts des « notions plus justes et plus variées. Le monde sembla « s'ouvrir du côté de l'Orient, la géographie fit un pas « immense; l'ardeur pour les découvertes devint la « forme nouvelle que revêtit l'esprit aventureux des Eu- « ropéens. L'idée d'un autre hémisphère cessa, quand « le nôtre fut mieux connu, de se présenter à l'esprit « comme un paradoxe dépourvu de toute vraisemblance, « et ce fut en allant à la recherche du Zipangû de Marc Pol « que Christophe Colomb découvrit le nouveau monde. »

A côté des relations de voyage que le moyen âge nous a laissées, il faut placer certains romans d'aventures qui racontent des voyages imaginaires dans des pays merveilleux. A l'époque où les pèlerinages devenaient très fréquents et très connus, une chronique latine nous rapporte une légende populaire du xe ou du xie siècle qui nous montre Charlemagne allant guerroyer à Constantinople pour prouver à sa femme sa supériorité sur l'empereur de cet empire; de là il va en pèlerinage à Jérusalem et visite pieusement les lieux saints. Inutile de remarquer qu'aucun voyage de Charlemagne vers l'Orient n'a pu donner naissance à cette légende et qu'elle est le produit spontané de l'imagination du peuple.

Le dire des voyageurs qu'ils avaient rencontrés ou entendus parler de chrétiens professant leur foi au milieu des nations musulmanes, de vagues traditions sur la propagation de l'hérésie nestorienne chez les peuples d'Afrique et de l'Orient, des légendes sur les lointains

voyages de l'apôtre Jean et de l'apôtre Thomas ont donné naissance à un roman géographique des plus curieux. De vieux et crédules chroniqueurs, qui écrivaient probablement au XIIe siècle, racontent qu'un prêtre nestorien aurait soumis à sa domination de vastes contrées et formé dans le Levant un grand royaume, le royaume du *prestre Jehan*. La poésie s'empara de ce fait qui n'avait rien d'authentique, et tout un roman fut forgé, qui alla, grandissant, s'amplifiant, suivant l'imagination de chacun. Pour les uns, son royaume était le pays des merveilles, des métaux précieux, des pierreries, du printemps éternel. Pour d'autres, c'était le pays des monstres, dont les habitants ont à peine figure d'hommes ; pour tous, c'était un empire immense dont le souverain avait un empire absolu sur d'innombrables vass[illegible]. Quant à la place de cet empire, on était d'avi[illegible] divers; les uns le plaçaient dans l'Asie, les autr[illegible] plus grand nombre, dans une partie quelconque de l'Afrique. Deux siècles après, on précisa davantage; on le plaça en Abyssinie; mais c'était toujours le même prestre Jehan, chargé d'années, qui en était le souverain. Cette légende vécut pendant tout le moyen âge, et tous y croyaient; on y croyait encore au XVe siècle, lors du voyage de Vasco de Gama; chaque fois qu'on rencontrait ou qu'on entendait parler de Maures chrétiens, on croyait approcher du fameux royaume, et sur une carte dressée à cette époque par Juan de la Cosa, après la découverte de la route vers les Indes, on voit encore en Abyssinie une petite figure représentant un roi sur son trône, et en travers cette légende : *Royaume du prestre Jehan*.

Un autre roman géographique, qui eut aussi beaucoup de succès en ces temps et exerça même une certaine influence sur l'esprit des navigateurs au XVe siècle, est la légende de saint Brandan. Suivant la tradition,

il voyagea pendant de longues années sur l'Océan et visita sept îles merveilleuses. On crut plus tard que c'étaient les Açores, ou bien les Canaries, ou bien même l'Amérique.

CHAPITRE IV

Les Arabes; leurs voyages. — Étude des géographes anciens. — Négociants et missionnaires. — Un voyage arabe en Chine. — Un chef de caravane. — Influence des Arabes sur les progrès de la géographie.

Tandis que l'Europe était dans un chaos profond, une nation jusqu'alors ignorée prenait tout à coup une grande place dans l'histoire. Les Arabes, s'unissant à la voix de Mahomet, s'élançaient du fond de l'Arabie avec la rapidité d'un torrent; la Syrie, l'Égypte, l'Afrique du Nord, la Perse tombèrent entre leurs mains et en moins d'un siècle un empire immense s'éleva, qui s'étendait des mers de l'Inde à l'océan Atlantique, et qui débordant sur l'Espagne, menaçait même l'Europe chrétienne. Ces conquêtes si rapides firent connaître des pays jusque-là peu visités ; les kalifes eurent à administrer des nations diverses et des contrées différentes. Mais il leur fallut d'abord en apprendre la situation, le climat, les productions, les grandes villes; ils demandèrent aux administrateurs sous leurs ordres des tableaux descriptifs et statistiques des provinces qu'ils avaient à administrer ; des géographes attachés à la

cour des kalifes revoyaient ces tableaux et les disposaient de façon à en faire de véritables œuvres de géographie, commodes à consulter, nécessaires à tous ceux qui voulaient prendre une part quelconque à l'administration.

Le goût des sciences et des lettres ne tarda point d'ailleurs à se développer chez les Arabes ; les kalifes en favorisèrent l'étude, et ces recherches géographiques, entreprises pour satisfaire à des besoins administratifs, furent poursuivies dans des vues plus théoriques et plus spéculatives. On étudia les anciens ; on traduisit leurs œuvres ; on continua les travaux qu'ils avaient commencés. Hipparque, le grand astronome de l'antiquité qui avait divisé le globe terrestre en 360 degrés, qui avait construit une sphère en tenant compte du rétrécissement des degrés de longitude, à mesure qu'on approche des pôles, qui avait imaginé la projection stéréographique, était fort connu et apprécié par eux. Ils traduisaient Aristote et tous les livres qu'on lui attribue avec plus ou moins de raison, Ptolémée, Théon d'Alexandrie et une foule d'autres auteurs qui restèrent longtemps inconnus à l'Europe. Ils avaient comme le dépôt de la science grecque qu'ils devaient plus tard transmettre aux nations de l'Occident lors de la *Renaissance.*

Ce n'est pas seulement par les œuvres d'un Edrisi — qui fut géographe du roi Roger de Sicile et construisit pour lui une carte remarquable — d'un Yakout, d'un Ibn-Bakoutah — qui parcourut presque tout le monde arabe — qu'ils servirent au progrès de la géographie, ce fut aussi et surtout par les grands voyages qu'entreprirent leurs missionnaires et leurs commerçants. A côté des ardents guerriers, qui allaient, le fer en main, répandre l'Islam par le monde, il faut ne pas oublier de placer les missionnaires, pacifiques convertisseurs,

qui s'aventuraient sans peur parmi les tribus errantes du Sahara et du Soudan ou dans les montagnes de l'Abyssinie. On trouve leurs traces jusque sur les bords du Niger et jusqu'à l'île de Zanzibar, tandis que d'autres allaient prêcher parmi les populations bouddhistes de l'Inde ou parmi les sectateurs de Confucius, en Chine. Du jour où quelques mahométans se réunissaient en un petit groupe isolé dans ces pays lointains, ils envoyaient quelqu'un des leurs en pèlerinage à la Mecque, ils entraient en relations avec leurs coreligionnaires d'Arabie; un commerce d'idées, puis un commerce de choses, de produits naturels ou fabriqués s'établissait ainsi entre les Arabes d'une part et les Indes et la Chine de l'autre.

Nous trouvons à ce sujet quelques détails dans une relation de voyage aux Indes et en Chine, écrite à la fin du VIIIe siècle ou au commencement du IXe par Abou Zeyd et Soleiman, le premier voyageur de profession et marchand, à ce qu'il semble, le second lettré qui rectifie le récit d'Abou Zeyd et le complète en quelques points. Nous y voyons que les Arabes voyageaient beaucoup dans la mer Rouge, le golfe Persique, l'océan Indien et même la mer de Chine. Ils étaient partout bien reçus et rencontraient souvent des coreligionnaires dans la grande ville de Kanfou [Tsang-Tcheu-fou]; ils avaient un chef qui disait la prière, jugeait leurs différends et avait sur eux tout pouvoir, mais il ne dépendait pas de l'empereur de Chine, et ne relevait que du kalife; plusieurs mosquées s'élevaient dans le quartier arabe, où on comptait 200.000 personnes; outre les Arabes et les Persans, il y avait là un grand nombre de Juifs et de Syriens chrétiens. Les marchandises qui faisaient le principal objet des échanges étaient : les bestiaux, les bois, l'encens, les métaux précieux. Les vaisseaux des Arabes étaient faits en bois de cocotier, sans fer, et ne pouvaient servir à de longues

traversées. De Bassora et d'Oman elles allaient à Siraf (?) où elles rencontraient les jonques chinoises. Celles-ci étaient de gros vaisseaux portant à bord 400 ou 500 hommes armés pour se défendre contre les pirates malais. Elles longeaient la côte, allaient à Ceylan, aux îles Nicobar, au détroit de la Sonde, aux côtes du Tonkin et de la Chine et enfin abordaient à la grande ville de Khanfou.

Le commerce des Arabes par les routes de terre n'avait pas une moindre importance. La Nubie, le Darfour, le Khordofan, le Soudan, le Sahara, la Barbarie, étaient sillonnés de longues caravanes, qui, à des époques déterminées, transportaient les denrées d'un pays à un autre, comme ferait un service régulier de navires. La caravane se composait de 1,000, 1,500, quelquefois même 3,000 chameaux, portant en moyenne, outre leur nourriture et la provision d'eau, 50 à 100 kilogrammes de marchandises. Un grand nombre d'hommes était nécessaire, de chameliers, pour conduire, charger et décharger leurs bêtes, de soldats pour les défendre. Le chef était choisi parmi les plus expérimentés et les plus braves ; il devait connaître les étoiles pour conduire toute la bande à travers l'infini des sables, comme un bon pilote conduit son navire à travers l'infini des eaux ; il devait savoir l'emplacement des tribus, des oasis, des puits. Le soir et le matin, il donnait le signal du réveil et du repos ; il plaçait les sentinelles, il donnait à chacun son poste, il disait la prière, et comme le capitaine sur son navire, il avait dans la caravane un pouvoir absolu. Il serait difficile de fixer d'une manière précise l'importance de ce commerce par caravanes, mais tout porte à croire que les caravanes, dans l'immense empire, étaient en très grand nombre et que ce commerce devait être considérable et lucratif.

Ainsi les Arabes qui avaient hérité de la science géographique des Grecs avaient la notion de la rotondité de la terre ; ils connaissaient à peu près exactement la mesure d'un degré du méridien ; ils savaient construire des cartes et des globes fort remarquables pour le temps ; par leurs voyageurs ils connaissaient une grande partie de l'Afrique centrale, l'Asie du Sud et quelque chose de l'extrême Orient ; mais ces connaissances étaient comme enfouies dans leurs livres, que l'ignorance de la langue arabe rendait inaccessibles aux savants d'Europe. Ceux-ci, comme le vulgaire, avaient seulement par des voies indirectes reçu quelques idées vagues et incertaines sur de lointaines régions où croissait l'encens, où l'on recueillait de l'or, de l'argent, des pierreries, où les hommes étaient tout noirs et ne semblaient pas porter une figure humaine. L'imagination populaire se plaisait à peupler ces régions merveilleuses d'êtres fantastiques, telles que les dragons, les chimères, les licornes ; la nature y était toute renversée, les fleurs y devaient donner naissance à des animaux tels que veaux et brebis, les hommes y devaient avoir plusieurs têtes et manger leurs semblables. Toutes ces folles rêveries disparurent cependant quand le contact entre les Arabes et les Européens devint plus intime. En Espagne, et par suite des croisades, les chrétiens apprirent des Arabes ce que ceux-ci savaient sur les pays lointains, et tout d'un coup l'horizon du monde recula, la terre habitée et connue devint plus grande.

CHAPITRE V

Décadence des Républiques italiennes. — Prospérité de l'Espagne, du Portugal, de la France et de l'Angleterre. — La boussole. — Progrès des constructions navales. — Les îles Fortunées. — Jean de Béthencourt occupe les Canaries. — Importance de cette conquête. — Les Portugais. — L'infant [illegible] Henri. — Le groupe de Madère. — Le cap Bodajor. — Traite des esclaves. — Les îles du cap Vert. — Fort établi à Saint-Jorge de la Mina. — Diaz découvre le cap des Tempêtes.

Pendant l'antiquité et tout le moyen âge, un commerce actif avait eu lieu entre l'Europe et l'Asie. Le Levant fournissait les pierres précieuses les parfums, les perles, l'or et l'argent, le sucre, la soie, le coton etc., mais les circonstances politiques vinrent au XIIIe et au XIVe siècle ralentir ce grand mouvement d'échanges qui avait pour centre le bassin méditerranéen et qui avait rendu riches et florissantes les principales villes assises sur ses bords. Trois d'entre elles, trois républiques italiennes avaient atteint un haut degré de prospérité : Pise, Gênes et Venise. Mais Pise, après deux siècles de lutte, tomba sous les coups des Génois ; Gênes, devenue toute-puissante, Gênes qui possédait Famagouste, Chio, Péra, Cembalo, Kaffa, qui avait des factoreries à Sinope, à Trébizonde, à Sébastopol, Gênes tomba à son tour ; les Turcs lui prirent ses pos-

sessions lointaines et Venise resta seule victorieuse et forte, maîtresse des trois quarts du commerce avec l'Orient ; mais les Bédouins deviennent maîtres de l'Égypte ; les sultans élèvent les droits de douane sur les marchandises de l'Inde ; Alexandrie voit les vaisseaux devenir chaque jour plus rares dans son port ; ses comptoirs, ses maisons de commission se ferment, et Venise en reçoit un mortel contre-coup vers la fin du xvᵉ siècle.

Ainsi la vie maritime, le mouvement commercial se retiraient peu à peu des ports méditerranéens ; le silence se faisait dans les chantiers jadis si actifs de l'Italie ; les vaisseaux pourrissaient dans les ports et les hommes de mer étaient obligés de quitter une patrie, incapable désormais de les nourrir, pour offrir aux souverains étrangers leur courage et leur talent. Ainsi vinrent les marins génois combattre sous les drapeaux de France, dans les batailles navales de la guerre de cent ans ; ainsi vinrent les *marins* de Venise, de Gênes, découvrir des terres et entreprendre de longs et périlleux voyages pour les rois d'Espagne et de Portugal. Ils donnèrent à d'autres un exemple qui ne fut pas perdu ; les Normands, les Rochellois, les Portugais s'élancèrent à leur suite dans l'Océan inconnu ; le mouvement, le commerce, la vie abandonnent pour longtemps les rivages méditerranéens et émigrent vers les régions océaniques ; les républiques italiennes se meurent ; l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France grandissent.

On a dit maintes fois que la découverte de l'Amérique avait été le signe de mort du commerce dans la Méditerranée. En cela on a pris l'effet pour la cause. C'est la ruine du commerce méditerranéen qui fit chercher de nouveaux débouchés et qui amena les grandes découvertes du xvᵉ et du xviᵉ siècle. Si les voyageurs s'é-

taient comme par le passé engagés tous dans les régions de l'Orient, on aurait eu beaucoup de Marco Polo, mais peut-être pas de Christophe Colomb.

Une invention précieuse vient rendre les voyages et les découvertes plus faciles, la boussole, dont on a toutefois exagéré un peu la portée. Le pouvoir qu'a l'aiguille aimantée de se tourner vers le Nord et de marquer ainsi l'endroit vers lequel on va était connu des Chinois depuis la plus haute antiquité. Ils s'en servaient pour s'orienter dans leurs voyages par terre à travers les grandes plaines désertes ; dès le troisième siècle environ après l'ère chrétienne, ils s'en servirent pour leurs navigations. Les Arabes la leur empruntèrent et la firent connaître à l'Europe ; Guyot de Provins la décrit en ces termes dans sa Bible.

Un art font qui mentir ne peut
Par vertu de la rainette
Une pierre laide et noirette
Où li fers volontiers se joint.

C'était alors un instrument bien éloigné de la perfection et de l'élégance des boussoles de notre marine. Une aiguille aimantée était soutenue par un morceau de liège sur de l'eau contenue dans un vase; elle se mouvait avec peine dans le sens du Nord.

Une chose aussi facilita les longs voyages, le progrès fait par l'art des constructions navales dans les derniers siècles du moyen âge. Peut-être avec les petits et frêles navires des anciens les découvertes eussent-elles été moins rapides ; mais les vaisseaux sont construits plus grands et plus solides ; on leur donne une stabilité qui leur permette de soutenir mieux la grosse mer ; c'est une maison flottante ; l'homme y a moins peur ; il s'y confie plus hardiment — et va plus loin.

Une des premières conquêtes faites dans l'Océan fut la découverte du groupe des îles Canaries; peut-être les anciens les avaient-ils vaguement entrevues; ils avaient comme une vague notion d'un archipel situé à l'occident de l'Afrique et ils en disaient des choses merveilleuses; c'était pour eux une sorte de paradis; c'étaient les *Iles fortunées.* Au moyen âge ces récits trouvèrent encore créance, et la légende de Saint-Brandan nous le montre errant sept ans, d'île en île, sur une *mer paresseuse* et arrivant enfin à une terre qui est comme le paradis. Ces fables éveillèrent la curiosité de plus d'un marin, et nous voyons que les îles Canaries furent maintes fois visitées pendant le quatorzième siècle par des Génois, des Vénitiens, des Arabes; elles le furent aussi, on n'en peut douter, par ces hardis Dieppois, aventureux et hardis comme leurs ancêtres les Normands, qui allèrent jusqu'à la côte de Guinée chercher l'or et le poivre. Mais le plus important et le plus connu de tous ces voyages, le seul qui ait eu des résultats sérieux et durables, est celui d'un autre Normand, Jean seigneur de Béthencourt et de Granville, dont la demeure, dit un historien, est assez remarquée près de Dieppe, au pays de Caux. Il semble que les marins de ce port aient eu alors un privilège de courage et de bonheur dans les grandes entreprises.

Il appartenait à une famille illustre et hautement apparentée; il avait étudié la marine sous un des hommes de mer les plus illustres de ce temps, sous son parent, Jean de Vienne, amiral de France. Il avait le goût des aventures, et son parent, Robert de Braquemont, avait obtenu du roi de Castille Henri III l'autorisation de faire la conquête des îles Canaries; peut-être, ne pouvant accomplir lui-même ce voyage, appela-t-il le valeureux gentilhomme normand. Béthencourt part du pays de Caux et arrive à la Rochelle,

où il fait rencontre du bon et honnête chevalier Gadifer de la Salle : « *Et lui demanda Mgr de Béthencourt de quel côté il voulait tirer et ledit Gadifer disait qu'il allait à son aventure. Adonc Mgr de Béthencourt lui dit qu'il était fort joyeux de l'avoir trouvé et s'il lui plairait de venir en sa compagnie; puis, il conta audit Gadifer son entreprise, si bien que ledit Gadifer fût tout joyeux de l'ouïr parler. Il y eut entre eux deux moult de belles paroles qui trop longues seraient à raconter. Adonc partirent Mgr de Béthencourt et messire Gadifer et toute son armée de La Rochelle, le premier jour de mai* 1402, *pour venir aux côtes de Canare pour voir et visiter tout le pays, en espérance de conquérir les îles et mettre les gens à la foi chrétienne.* »

Leurs compagnons, au nombre de cinquante-trois, étaient des aventuriers de Normandie, d'Anjou, de Poitou et de Gascogne. Après avoir relâché en Espagne, ils abordèrent en juillet à l'île *Lancerotte*, et y élevèrent le château de Rubicon. Assaillis maintes fois par les indigènes, et obligés de leur livrer de rudes combats, les conquérants se trouvèrent en trop petit nombre pour soumettre les îles. Laissant la plupart des siens avec Gadifer de la Salle au château de Rubicon, Jean de Béthencourt vint faire hommage de sa découverte au roi de Castille, et en obtint des secours. Avec ces renforts, il conquit l'île d'Erbanie ou Fortaventure, et força les indigènes à recevoir le baptême. Il visita tout l'archipel, puis retourna en Normandie; il venait y chercher des marins, des soldats, des artisans et des prêtres. Des gentilshommes avides d'aventures et des gens pauvres, avides de gagner, vinrent en grand nombre, et Béthencourt put repartir pour les Canaries avec trois vaisseaux et plus de cent soixante hommes d'armes. Avec eux il conquit l'île de Palme

et l'île de Fer, et ayant tout réglé dans son royaume, partagé la terre aux siens et rendu bonne justice, il convia ses compagnons et les rois canariens à un festin, leur dit un dernier adieu et revint en France. Il laissait le gouvernement du pays à son neveu, Maclot de Béthencourt, le 15 décembre 1405. Mais, jusqu'à son dernier jour, le nom des îles et le souvenir de ses aventures revenaient toujours dans ses conversations; les intérêts de ceux qu'il y avait laissés occupaient tout son temps, et surtout la conversion des indigènes. Pour hâter cette œuvre, il demanda et obtint du pape qu'un évêque serait envoyé aux Canaries. Le premier qui porta ce titre fut un Las Cases. Quant à Jean de Béthencourt, il mourut à son château de Granville, en l'an 1425, sans laisser de postérité.

La découverte des Canaries et leur conquête ne firent qu'une impression médiocre sur les contemporains; les pieux, les fervents furent heureux de voir quelques milliers de Guanches recevoir le baptême. Quelques marchands s'enrichirent en achetant à vil prix aux indigènes le sang-dragon et l'orseille. Mais, sous le rapport géographique, cette découverte avait une haute importance; les Canaries vont devenir comme le point de départ de tous les navigateurs qui cherchent des terres inconnues : « *C'est*, dit Humboldt, *un point d'attente et un point d'espérance* »; c'est une escale qui rendra plus faciles les longues navigations de Vasco de Gama et de Christophe Colomb; Béthencourt, qui fut ainsi un de leurs prédécesseurs, bien digne de l'être, a encore pour nous un autre mérite. La conquête des Canaries lui paraissait avec raison devoir en amener d'autres; il pense que les rois de France et d'autres pays pourraient facilement soumettre les Sarrasins qui habitent les côtes voisines et trouveraient dans ces pays de grandes richesses; il visite tout le pays des

Maures, « depuis le détroit de Maroc en venant vers ces îles. Son intention est de visiter la contrée de terre ferme depuis le cap de Cantine, qui est à mi-chemin d'ici et d'Espagne, jusqu'au cap de Bojeder, qui fait la pointe de la terre ferme, droit devant nous, et s'étend de l'autre côté jusqu'au fleuve de l'Or, vers le midi. »

Béthencourt est un esprit curieux, un observateur ; il connaît la côte d'Afrique mieux qu'homme de son temps ; il va, dans l'intervalle de ses conquêtes, jusqu'au cap Bojador, que les Portugais ne dépasseront que quarante ans plus tard, après dix ans d'efforts infructueux.

Un peuple longtemps inconnu prend place tout à coup dans l'histoire et parmi les plus grandes nations, le peuple portugais. Lentement il avait reconquis sur les Maures son pays, et avait cherché un emploi à son industrie et à son activité. Enserré par les Espagnols, alors belliqueux et puissants, il n'avait pu s'étendre du côté de la terre ; son sol, qu'il cultivait avec ardeur, ne pouvait suffire à sa population, qui devenait chaque jour plus nombreuse ; il se tourna vers la mer, sans bornes, tantôt calme et souriante, tantôt agitée et terrible ; ses rois l'encouragèrent ; les grands arbres tombèrent des monts ; les chantiers de Porto, de Lisbonne, de Sagres, s'emplirent d'ouvriers, et chaque jour une barque ou un vaisseau partait en mer, pêcher sur les côtes voisines ou transporter les marchandises en des pays éloignés. Tous ceux qui habitaient les côtes furent marins ; d'abord ils s'éloignaient peu de la terre et ne la perdaient pas de vue ; puis ils s'enhardirent, ils bravèrent les tempêtes, ils s'accoutumèrent aux longues traversées sur la *mer ténébreuse*, et un d'eux, lorsque la terre tremblait, lorsque des villes s'écroulaient et que la mer furieuse semblait projetée

hors de son lit, pouvait dire avec un naïf orgueil : « *C'est la mer qui tremble devant nous.* »

Un prince surtout eut le mérite d'encourager les explorateurs, don Enrique, troisième fils de Jean Ier, roi de Portugal. Plusieurs de ses ancêtres s'étaient illustrés par leur savoir, et c'était une noble tradition de donner aux infants de la famille royale une éducation soignée. Le jeune Enrique s'adonna surtout aux études mathématiques, apprit sous de savants maîtres la cosmographie et la navigation, et devint l'un des hommes les plus remarquables de son époque par la variété et l'étendue de ses connaissances. Il prit une part glorieuse à l'expédition contre Ceuta, et fut en récompense créé duc de Viseu et seigneur de Covilham. Tout jeune encore (il avait à peine vingt ans), il chercha sur le littoral un point qui lui servît à l'accomplissement de ses grands projets et s'éloigna de la cour. Dans le petit royaume des Algarves, à trois milles du cap Saint-Vincent, se dresse un rocher âpre, et alors désert, battu sans cesse par les vagues que soulèvent les vents du nord ; c'est le cap Sagres, devant lequel l'Océan s'étend immense, à perte de vue, faisant face à cette Afrique mystérieuse que don Enrique veut faire connaître ; tout autour une dure population de marins, qui connaissent la mer et luttent chaque jour avec elle. C'est là que vécut désormais don Enrique, dédaigneux de la gloire militaire, dédaigneux des plaisirs du monde, vivant de peu pour donner plus aux entreprises scientifiques. Dans son château point de cour, point de fêtes, de tournois, de chasses ; des savants, des marins, des philosophes forment tout son entourage ; il fait venir des juifs et des Maures pour apprendre d'eux l'étendue et les routes du Sahara, les royaumes et les villes que parcourent les caravanes du Maroc ; des Tunisiens lui décrivent les royaumes nè-

gres du centre et la grande cité de Tombouctou; les Vénitiens, les Génois, les Majorcains surtout lui envoient des portulans et des cartes ; près de lui des astronomes travaillent dans un bel observatoire qu'il a créé ; sous sa direction, des jeunes gens viennent apprendre dans une école nautique tout ce qu'on savait alors de marine et de géographie. Chaque jour, du haut du cap, il sonde du regard la mer qui s'étend à ses pieds ; il est là, toujours prêt à féliciter ceux qui reviennent, encourageant ceux qui s'en vont. Grand maître de l'ordre du Christ, il a fait vœu de convertir les infidèles, et il accomplit héroïquement son vœu, sans se lasser des insuccès nombreux, sans que les découvertes accomplies viennent un seul instant ralentir son ardeur. Il communique à tous ceux qui l'approchent l'activité qui le consume, et il n'y a pas parmi les officiers de sa maison un seul qui n'ait l'expérience de la mer et qui ne soit prêt à donner sa vie pour l'œuvre de conquête et de conversion. Don Enrique a pris pour devise : *Talent de bien faire*, c'est-à-dire volonté de bien faire ; elle pourrait être la devise commune de tous les explorateurs qu'il lance à la recherche de l'inconnu.

En 1419, deux gentilshommes, Gonzalvès Zarco et Tristaô Vaz Teyxera, s'avancent vers le cap Bojador ; ils suivaient le littoral, mais une tempête les pousse vers la haute mer, et le hasard leur fait ainsi découvrir une île du groupe de Madère, que les voyageurs italiens avaient déjà visitée et appelée Porto Santo. L'année suivante, les deux navigateurs revinrent dans ces parages et aperçurent dans le lointain comme une bande légère de brouillard. Ils s'approchèrent et reconnurent l'île de Madère, ou des bois [1] (*madeira* signifie bois en

1. Découverte aussi par des voyageurs italiens, elle avait reçu d'eux un nom semblable, île *do Legname*.

portugais). Elle était couverte d'immenses forêts vierges qui rendaient l'accès de l'intérieur fort difficile. On y mit le feu; l'incendie dura neuf ans et l'île fut alors couverte de cendres qui ajoutèrent encore à sa prodigieuse fertilité.

Douze années durant, les navigateurs portugais firent de vains efforts pour s'avancer au sud du cap Bojador; c'était comme la limite extrême de toutes leurs tentatives, infranchissable. L'audace d'un écuyer de don Henri, Gil Eanez, vint pourtant à bout de cette tâche, regardée comme des plus difficiles. En l'an 1433, il avait enlevé quelques indigènes canariens pour les réduire en esclavage, sans la permission du prince; pour se faire pardonner, il voulut faire quelque chose de grand, ou jura de ne pas revenir. Il doubla le cap Bojador, et s'avança à cinquante lieues plus au sud.

Alphonse Gonçalez poussa plus loin encore ; sur une barque fragile, montée seulement par vingt et un matelots, il reconnut l'embouchure du fleuve de l'Or (rio do Ouro), et revint en Espagne avec quelques naturels du pays, qu'il avait faits prisonniers. Grand fut l'étonnement de tous, à Lisbonne, quand on vit ces hommes tout noirs, aux cheveux crépus, aux traits étranges. Ils n'avaient rien de commun avec les Arabes ou les Berbères qu'on avait crus jusque-là les seuls habitants de toute l'Afrique; cette race nouvelle, découverte au delà des bornes du monde connu des anciens, prouvait l'habitabilité des régions tropicales. On crut à la possibilité de découvrir des mondes nouveaux, et on mit aux recherches et aux expéditions maritimes une nouvelle ardeur.

Nuno Tristaô s'avança jusqu'au cap Blanc, et même à un degré plus au sud ; il découvrit l'archipel d'*Arguim*. On n'était plus qu'à dix-neuf degrés au nord de

l'équateur. Don Enrique avait jusqu'alors seul pensé à faire ces grandes et fructueuses explorations ; il avait préparé les marins, il leur avait montré la route à suivre, il avait équipé les vaisseaux ; mais le peuple portugais n'avait que peu à peu soupçonné l'importance de ces découvertes ; les merveilles qu'on racontait sur les pays nouveaux avaient éveillé l'attention publique ; l'espoir du lucre à faire dans ces régions de l'or, de l'ivoire et du poivre, surtout l'attrait de la chasse à l'homme, les grands bénéfices qu'on devait faire par la traite des nègres, engagèrent les grands marchands et les hommes d'aventures à courir la mer pour leur compte. La cinquième partie de ce qu'ils apportaient revenait comme une sorte de tribut à l'infant Henri. Ce commerce prit une telle extension, qu'il y avait souvent plus de trente vaisseaux à la fois naviguant sur les côtes d'Afrique. La seule ville de Lagos, qui dut à cela une prospérité passagère, arma un jour douze vaisseaux.

Il est triste de devoir dire que ces expéditions si importantes pour le développement des connaissances géographiques furent souvent fâcheuses à l'humanité. On fit la traite des nègres sans scrupule, avec une dureté incroyable ; on employa des chiens à cette chasse à l'homme, comme si le progrès devait toujours être acheté par quelque mal.

Une découverte eut plus de retentissement que toutes celles que nous venons de mentionner, celle des îles du cap Vert par Diniz Diaz. Page du roi Jean I[er], puis gentilhomme de sa cour, il partit en l'an 1445, avec le ferme dessein d'aller plus loin qu'on n'avait encore été. Il côtoya longtemps une rive déserte, rebord du Sahara, reconnut le cap Blanc et le banc d'Arguim, puis, au delà du littoral déjà exploré, il vit reparaître une végétation luxuriante de palmiers et de grands arbres,

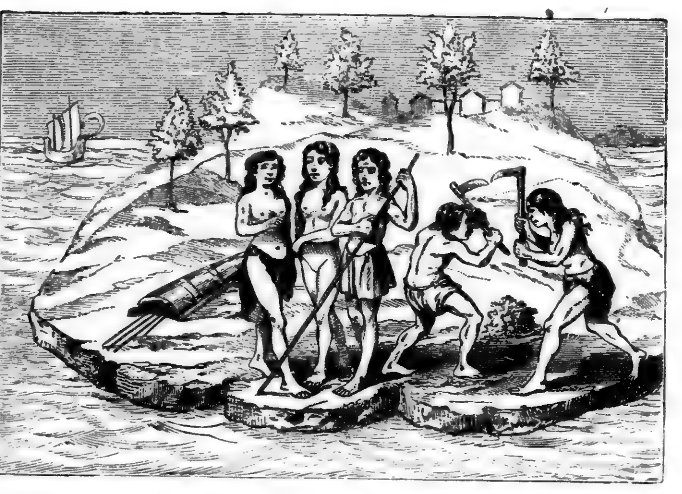
et, à quelque distance au large, un groupe d'îles auxquelles il donna le nom significatif d'*îles du Cap-Vert*. En 1446, Alvaro Fernandez atteignit le cap de Sierra Leone, tandis qu'un Cabral découvrait les Açores. Henri mourut en 1460; il avait dirigé vers le sud une cinquantaine de vaisseaux et avait bien mérité, sans qu'il eût lui-même fait un seul voyage, d'être surnommé le Navigateur. L'impulsion puissante qu'il avait donnée aux recherches ne s'arrêtera plus désormais; il avait ouvert pour ses compatriotes une source de richesses et de gloire; les rois de Portugal qui vont régner comprendront que leur grandeur est intéressée à la poursuite de l'œuvre, et ils ne failliront pas à leur devoir.

Sous Alphonse V, héritier de la pensée d'Henri le Navigateur, Pierre de Cintra et Soeiro da Costa trouvent les Bissagos et s'avancent jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui l'Etat de Libéria. En 1469, le roi donne au riche Fernand Gomez, de Lisbonne, le privilège de commercer sur les côtes de Sénégambie, à condition qu'il ferait, chaque année, découvrir cent lieues marines du littoral. En 1470, Jean de Santarem et Jean d'Escovar explorent la côte des Aschantis; Sequeira aperçoit les îles des Princes et la côte jusqu'au cap Sainte-Catherine. La guerre du Portugal avec le royaume de Castille vint un instant interrompre le cours de ces navigations; mais quand la paix fut signée, Jean II, à peine monté sur le trône, songea à les reprendre. Une grande flotte de deux vaisseaux et de dix caravelles partit de Lisbonne et se rallia aux îles Bissagos, sous le commandement de Diogo d'Azambuja. Elle débarqua cinq cents soldats et cent marchands dans un village nègre de la côte d'Or, 19 janvier 1482. Malgré l'opposition du roi de ce pays, ils y élevèrent un château-fort qu'ils appelèrent San Jorge de la Mina. De là, en 1484, le

chevalier Diogo Caô, accompagné du cosmographe Martin Behaim, explora le golfe de Guinée et reconnut l'embouchure d'un grand fleuve que les indigènes appelaient Zaïre (le Congo de nos cartes).

Il s'avança jusqu'au 22° degré de latitude sud et ne revint en Portugal qu'après 19 mois d'aventures, de périls et de courses. Aussitôt le roi équipa deux caravelles de 50 tonnes, que devait suivre un transport, chargé des munitions et des vivres. Cette précaution était fort utile, car on ne pouvait voyager que lentement, et plus d'un voyageur avait dû rebrousser chemin dans la crainte de manquer bientôt de vivres. Deux gentilshommes portugais furent mis à la tête de l'expédition : Barthelémy Diaz et l'Infant Jean. Ils dépassèrent le cap Voltas, en longeant la côte, puis gagnèrent la haute mer; mais la crainte gagna l'équipage; on ne rencontrait plus la côte que très loin vers l'est et les marins se croyaient parvenus au bout du monde; tous voulaient revenir. Diaz seul voulait toujours aller en avant; il fit les plus grands efforts pour faire reprendre courage à ses compagnons, et n'y parvenant pas, demanda seulement un délai de trois jours. Il reviendrait alors, si la côte se continuait toujours vers le sud et ne se relevait pas vers le nord; il devinait le cap, point terminal de l'Afrique du sud et par delà un autre océan, route nouvelle et directe vers les Indes. Mais les trois jours s'écoulèrent; on aperçut seulement un fleuve dans le pays des Boshimans, qu'on appela le rio de l'Infant; mais la côte allait toujours droite se perdant dans les brumes du sud. Diaz revint la mort dans l'âme à l'île Sainte-Croix où il prépara une nouvelle expédition. Cette fois il atteignit un des caps qui terminent l'Afrique au sud, et l'appela, à cause des tempêtes qu'il avait essuyées près de là, le cap des Tourmentes (*cabo Tormentoso*). Jean II chan-

gea ce nom de mauvais augure en celui de Bonne-Espérance, et il envoya bientôt Vasco de Gama pour vérifier ce présage. Le courageux Diaz devait accompagner Vasco de Gama jusqu'au fort Saint-Jorge de la Mina; de là il devait partir avec Cabral qui allait découvrir le Brésil, mais il trouva là mort dans une grande tempête le 23 mai 1500, et l'océan Atlantique fut son tombeau.



HABITANTS DES CANARIES (Fac-simile d'une gravure du XVe siècle.)

CHAPITRE VI

COLOMB EN PORTUGAL ET EN ESPAGNE

L'Atlantide. — Naissance de Christophe Colomb. — Ses études. — Ses voyages. — Colomb en Portugal. — Projet de Herman Martinez de chercher une route vers les Indes. — Colomb le reprend et le développe devant Jean II. — Colomb passe en Espagne. — Il est découragé et veut quitter l'Espagne. — On lui accorde trois caravelles.

Nous voici parvenus à la plus belle et la plus grande de toutes les découvertes, à celle qui ajoutant au vieux monde un monde nouveau, doubla pour ainsi dire le domaine de l'homme, donna à la vieille Europe un énorme tribut de métaux précieux. Le monde nouveau reçut une population d'aventuriers, énergique, active, dont les descendants méditent aujourd'hui et préparent de grandes choses.

Les anciens avaient comme une notion vague et indécise d'une grande terre située vers l'ouest, au milieu de l'Océan ; à cette croyance se rattachent sans doute et le mythe de l'Atlantide — continent situé au delà des colonnes d'Hercule et qui un jour, selon Platon, disparut au milieu des flots — et les prédictions poétiques de Sénèque. Peut-être en effet, quelqu'une de ces galères phéniciennes qui partaient pour les longs voyages,

cherchant des terres inconnues, a-t-elle pu, poussée par la tempête et les courants marins aller atterrir aux côtes de l'Amérique. Il advint ainsi plus tard à Alvarez Cabral. Une statue de dieu marin, montrant du doigt l'ouest, a été trouvée dans l'île Madère et regardée par quelques savants comme une sorte de témoignage laissé par les anciens de leurs connaissances géographiques qui s'étendaient au delà de l'Archipel des Açores, à une terre éloignée, sise au milieu de l'immense Océan. Quoi qu'il en soit, au XIVe et au XVe siècle, on croyait généralement qu'au delà d'une certaine ligne il n'y avait plus d'Océan, plus de terres habitables; il y avait seulement l'Enfer, limite extrême du monde.

Dix villes d'Italie se disputent l'honneur d'avoir vu naître celui qui devait découvrir le nouveau monde, mais Gênes semble beaucoup mieux fondée dans ses prétentions que toute autre. Sa naissance doit être placée vers l'an 1436. Il avait nom *Cristoforo Columbo*, en latin Colombus, et quand il fut devenu citoyen d'Espagne, il le changea en celui de *Christobal Colon*, d'apparence plus castillane. Sa famille jouissait d'une certaine aisance et de considération : un de ses membres, Colon el Mozo avait été amiral au service de Gênes, sa patrie ; Domenico, le père de Christophe Colomb était fabricant en lainages et il put faire donner à ses enfants (Christophe l'aîné, Barthélemy et Jacques ou Diego) une éducation fort soignée, bien supérieure à celle des autres fils d'artisans. Après avoir appris à Gênes, dans son enfance, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et le dessin, Christophe fut envoyé à l'université de Pavie, où il étudia, sous des maîtres savants, les mathématiques, la géographie et la navigation. Dans sa quatorzième année environ, il quitta l'Université et commença son dur apprentissage de marin. Sa vie est dès lors assez peu connue et nous ne savons que fort

peu de chose sur ce qu'il fit jusqu'en 1487. On sait seulement par quelques-unes de ses lettres à Ferdinand, roi de Castille, qui nous ont été conservées, qu'il passa presque tout son temps à la mer et avec le courage et l'ardeur d'apprendre qui le caractérisaient, il devint l'un des marins les plus habiles et l'un des hommes les plus savants de son temps.

« J'ai passé vingt-trois ans sur mer, dit-il, j'ai vu tout le Levant et l'Occident, et le Nord; j'ai vu l'Angleterre, j'ai été plusieurs fois de Lisbonne à la côte de Guinée. » Il écrit ailleurs : « Dès l'âge le plus tendre j'allai en mer et j'ai continué de naviguer jusqu'à ce jour. Quiconque se livre à la pratique de cet art désire savoir les secrets de la nature d'ici-bas. Voilà déjà plus de quarante ans que je m'en occupe. Tout ce que l'on a navigué jusqu'ici sur la surface des mers, je l'ai navigué aussi ». Nous le voyons faisant des courses ou le négoce dans la Méditerranée avec autant de bravoure que d'habileté, à Chio, contre les pirates de Tunis, commandant les galères génoises dans une guerre avec les Vénitiens, enfin allant en 1477 visiter l'Islande.

Peu après, nous le voyons en Portugal, à Lisbonne, dans ce pays où les grandes découvertes, commencées à l'instigation de don Henri, sont toujours poursuivies au nom du roi; là géographes, astronomes, navigateurs sont toujours bien accueillis ; ils y accourent de toutes les parties de l'Europe, d'Italie, d'Allemagne, de Bohême avec l'espoir d'y trouver fortune et gloire. Le désir d'apprendre et de savoir tout ce qui a trait à la navigation suffisait bien à attirer le caractère aventureux de Colomb ; il n'est pas besoin pour expliquer son arrivée à Lisbonne, d'imaginer un fait accidentel, un naufrage, comme l'ont fait quelques historiens. Colomb vécut pauvrement en dressant des cartes marines et des planisphères. Il prit femme, doña Felipa Muniz-Fenes-

trello; elle était d'une famille noble, mais peu aisée et Colomb dut avec son travail subvenir aux besoins du ménage. Un fils leur naquit peu après et fut nommé Diego. Colomb prit part vers cette époque, à ce qu'il semble, à des expéditions sur la côte de Guinée et visita le fort de S.-Jorge de la Mina.

Un projet germa alors et grandit peu à peu dans son esprit; celui de chercher des terres nouvelles, comme avaient fait tous ces navigateurs portugais s'avançant à l'aventure le long des côtes d'Afrique; on ne parlait déjà en Portugal de rien moins que de doubler par le sud ce vaste continent pour aller par delà à la recherche des Indes. Colomb entrevit une autre route, il voulut chercher « l'Est dans une direction occidentale», il voulut aller aux Indes par la route de l'Océan, et puisque la terre était ronde, il pensait devoir y parvenir. Il apprit alors que cette pensée s'était déjà présentée à l'imagination de plus d'un marin, que notamment en 1474, un gentilhomme portugais, Herman Martinez, avait proposé à Alfonse V une expédition dans ce but et qu'il avait même à ce sujet entretenu une correspondance avec l'illustre astronome florentin Toscanelli. Celui-ci avait répondu qu'il était très naturel et très facile d'aller aux Indes orientales et au Japon (Zipangu) par l'océan Atlantique et le 20 juin 1474 il adressait au roi de Portugal une carte où il avait marqué de sa main la route qu'on devrait suivre et la position des terres où on irait atterrir. L'Asie y était marquée, à environ 1700 lieues des Açores et précédée d'un grand archipel; personne n'avait encore vu ces îles, mais on les avait déjà nommées Antillia. La guerre qui avait éclaté entre le Portugal et la Castille avait empêché de donner suite à ce projet. Colomb, par l'intermédiaire d'un marchand florentin écrivit à Toscanelli qui vivait encore, plein de jours et de gloire, et qui

lui envoya aussitôt une copie de sa carte marine de 1474 et de sa réponse à Herman Martinez. Il encouragea Colomb à poursuivre ses études et à chercher la solution du problème.

Colomb développa ses idées devant le roi Jean II et lui exposa combien il serait glorieux et avantageux à la couronne du Portugal de prendre possession de ces riches et fertiles contrées de l'extrême Orient que Marco-Polo avait décrites. Le roi voulut avoir l'avis de ses cosmographes et astronomes les plus habiles ; la plupart, notamment l'évêque de Ceuta, montrèrent tout ce qu'il y avait d'incertitude, et suivant eux d'impossibilité de réussir dans une telle entreprise ; quelques-uns seulement comme Martin Behaim jugèrent qu'il fallait accepter les propositions de Colomb. Le roi se tint à l'avis du plus grand nombre et refusa. S'il faut en croire la vie de Colomb, écrite par son fils Fernand, Jean II aurait envoyé secrètement un navire chargé de trouver cette route vers les Indes ; il aurait navigué longtemps vers l'ouest, mais serait enfin revenu sans avoir découvert ni une terre ni une île. On peut douter de la vérité de cette anecdote; elle s'accorde peu avec le caractère loyal de Jean II.

Quoiqu'il en soit Colomb quitta en fugitif le pays où on avait rejeté ses offres; rien ne l'y attachait plus; sa femme était morte depuis peu et il vint en Espagne, pauvre, allant à pied ou sur une mule et portant avec lui son jeune fils Diego. Dans ses courses à travers l'Andalousie, il fit connaissance de deux puissants seigneurs : le duc de Medina-Sidonia et Don Louis de la Cerda, duc de Medina-Celi qui l'aidèrent puissamment de leur crédit. Ce dernier pensa d'abord à armer quelques petits navires dont il confierait le commandemeni à l'audacieux Génois, mais il comprit bientôt qu'une expédition aussi importante et aussi difficile demandait de plus

grandes ressources et qu'un grand État seul en pouvait faire les frais ; il adressa le navigateur à la reine Isabelle en le recommandant de tout son crédit. Le 20 janvier 1486 Colomb est à la solde et au service de la couronne de Castille; il a exposé ses plans et une sorte de junte, composée de prêtres, d'évêques, de géographes, d'astronomes, appartenant presque tous au clergé ou aux ordres monastiques, a été réunie à Salamanque pour juger de la valeur et de la possibilité de cette navigation. Là commence pour le grand homme une suite d'épreuves, plus dures encore que toutes celles qu'il a traversées jusque-là ; il lui faut d'abord expliquer ses vues devant une réunion d'hommes dont plusieurs l'écoutent avec indifférence ; presque tous désapprouvent son projet; quelques-uns vont plus loin, ils le combattent et par des arguments singuliers. Qui donc a prouvé que la terre était ronde et n'est ce pas comme un commencement d'hérésie que de l'admettre ? Les antipodes sont une fable absurde; des hommes ne sauraient vivre et marcher sur la tête ? Et si la terre est ronde, si elle est divisée en deux hémisphères, l'un en haut, l'autre en dessous, une fois tombé dans ce dernier, comment remonter vers l'autre, vers celui que nous habitons. Fernand de Talavera, futur archevêque de Grenade, président de la junte, désapprouvait hautement le projet; à peine quelques-uns, entraînés par l'accent sincère et convaincu de Colomb, osèrent-ils timidement prendre sa défense. Et après ces luttes où Colomb mettait toute son âme, après avoir recommencé vingt fois ses démonstrations, il fut informé que la junte ajournait sa décision. Alors les longs jours d'attente, des mois, des années s'écoulèrent : et Colomb, jeune encore, voyait ses cheveux blanchir et ses forces s'épuiser.

La guerre contre les Maures, réunissait toutes les

forces de l'Espagne sous les murs de Grenade, et cinq années, entières s'étaient passées, longues, interminables, et Grenade était toujours debout, occupant toutes les pensées des souverains ; et la junte n'avait pas fait connaître encore sa décision. Quand elle la donna, nouveau désappointement. Par l'organe de son président Fernando de Talavera, la junte estimait « que le « projet soumis à son examen était vain et impossible, « et qu'il ne convenait pas à de grands princes de s'en- « gager dans une semblable entreprise sur des fonde- « ments aussi faibles que ceux qu'on avait produits. » Colomb fut atterré, mais son esprit s'obstinait, et son âme conservait toute son énergie, toute sa passion. Il résolut de quitter l'Espagne et de venir à la cour de France. Il partit, emmenant avec lui son jeune fils Diego, âgé d'une douzaine d'années, pauvre, vêtu d'habits modestes, triste, comme un homme qui a longtemps et beaucoup souffert. Un soir, brisé de fatigue et mourant de faim, il arrive dans la ville de Palos au port plein de navires, aux rues pleines d'animation. Il frappe à la porte d'un couvent, au couvent de La Rabida tenu par des franciscains, et il demande un peu de pain et d'eau pour son enfant. Le frère Jean Perez de La Marcheno, est frappé de l'accent étranger du voyageur, de sa figure et de ses manières qui contrastent avec son extérieur ; il le fait parler et Colomb, triste en lui disant tout ce qu'il a souffert, s'anime et devient éloquent lorsqu'il expose ce qu'il veut accomplir. Le frère Jean est charmé et convaincu ; il envoie querir un médecin de la ville, savant en astronomie et en géographie, qui, lui aussi, s'enthousiasme ; ils sont tous trois aussi convaincus, et le frère Jean, à qui son titre de confesseur de la reine donne un grand crédit, envoie aussitôt un courrier à la souveraine de Castille. Il revient quatorze jours après, avec une lettre de remerciement pour Jean Perez et de

l'argent pour Colomb qui était invité à venir en toute hâte à la cour, alors encore occupée au siège de Grenade; là les prétentions de Colomb, pour lui et ses successeurs, occasionnèrent encore quelques difficultés et aussi la jalousie des Espagnols contre cet étranger qui n'avait encore rendu aucun service et que rien n'avait illustré. Enfin le 17 avril 1492 il fut convenu que Colomb serait nommé, à son retour, grand d'Espagne, amiral de Castille, vice-roi et gouverneur de toutes les terres qu'il pourrait découvrir, qu'il aurait le dixième des revenus de ces pays. Ces récompenses extraordinaires contrastaient avec la misère présente du grand homme, mais il se sentait fort parce que la France et l'Angleterre avaient accueilli favorablement les ouvertures qu'il avait faites à ces deux puissances, et aussi parce que le nombre de ceux qu'il avait convaincus et dont il s'était fait des protecteurs, était déjà très grand. La reine Isabelle voulait armer les navires, en vendant ses bijoux. mais le ministre de la justice, Saint-Angel en fit lui-même tous les frais qui ne s'élevèrent pas d'ailleurs à plus de 5,000 ducats. On équipa seulement deux caravelles, une troisième frétée par les frères Pinzon devait se joindre à l'entreprise. Le 23 mai Colomb était à Palos, réunissant les marins et les pilotes les plus habiles et faisant arranger ses vaisseaux pour cette navigation que tous jugeaient devoir être longue et pénible.

CHAPITRE VII

PROJETS DE COLOMB

La forme de la terre suivant les théologiens; — suivant Colomb. — Distance entre l'Europe et l'Asie. — Textes de Sénèque, de Strabon, de Marco Polo, favorables au projet de Colomb. — L'Atlantide. — Antillia. — Objets apportés par les courants d'Amérique en Europe. — Mérite de Colomb.

Pour bien apprécier le mérite et l'importance des travaux de Colomb, il faut se faire une idée bien exacte de ses vrais projets et voir en quoi ses idées sur l'étendue du monde habité diffèrent des idées qui avaient cours alors et en quoi elles leur ressemblent On a vu déjà que Colomb ne se proposait nullement de trouver des terres nouvelles et tout à fait inconnues, mais simplement une route vers les Indes et vers ces contrées de l'extrême Orient vues et décrites par Marco Polo, son compatriote, une route par mer facile et courte, au lieu de cette longue et difficile route par terre que les voyageurs du moyen âge avaient jusqu'alors suivie ; il ne fut jamais préoccupé, suivant ses propres expressions « que de chercher l'Orient par l'Occident et de passer par la voie de l'Ouest, à la terre où naissent les épiceries. »

Or, pour que cela fût possible il fallait admettre la sphéricité de la terre. Parmi les philosophes et les cosmographes de l'antiquité c'était comme une théorie généralement acceptée, mais un marchand d'Alexandrie *Cosmas Indicopleustès* avait, au VIe siècle, avancé que la terre était plane et que cette opinion était la seule conforme au texte de la Bible; penser que la terre était ronde était pour lui une pensée hérétique. Les théologiens déclarèrent à sa suite que la terre était plane comme une table et leur doctrine, appuyée sur une interprétation étroite des livres saints, prévalut comme une sorte de dogme. Colomb eut le mérite de revenir aux théories plus vraies des anciens et de croire à la sphéricité de notre planète, en dépit de tous les arguments et de tous les sophismes qu'on lui opposa.

Pour penser à ce voyage, il fallait admettre encore que notre globe fût occupé, non pas comme le pensait le vulgaire, par des mers immenses, par un océan sans bornes, mais qu'une partie très grande de sa surface fût occupée par des terres habitées. Une notion erronée, puisée dans le 4e livre d'Esdras, connu anciennement dans l'Eglise grecque sous le nom d'Apocalypse d'Esdras faisait croire et dire à Colomb « que six parties de la surface du globe étaient à sec et que seulement la septième était couverte d'eau (lettre à Ferdinand et Isabelle, 5 juillet 1503). Et si la terre était ainsi en grande partie composée de contrées à sec, en traversant cette septième partie couverte d'eau, on devait bientôt parvenir à des terres fermes.

Une autre opinion également fausse donna à Colomb l'idée de son grand voyage et l'encouragea longtemps dans son entreprise : il croyait que la distance entre les côtes occidentales d'Europe et les côtes orientales de l'Asie n'était pas très grande, environ un millier de lieues. En cela son opinion s'appuyait sur les indications

d'un grand nombre de savants anciens ou du moyen âge. Il avait lu l'*Image du monde*, du cardinal Pierre d'Ailly, sorte d'encyclopédie comme on en composa plusieurs au moyen âge et où étaient cités pêle-mêle, Aristote, Strabon, Sénèque et les livres saints; dans ses lettres à Ferdinand et à Isabelle Colomb cite plusieurs fois ces auteurs, comme ayant montré la proximité de l'Europe et des Indes. Voici quelques-uns de ces passages curieux :

« Quand l'homme, spectateur curieux de l'Univers, a « contemplé la course majestueuse des astres, et cette « région du ciel qui offre à Saturne une route de trente « ans, il méprise, en jetant de nouveau ses regards « vers la terre, la petitesse de son étroit domicile. *Com-« bien y a-t-il depuis les derniers rivages de l'Es-« pagne jusqu'à l'Inde? Très peu de jours, si le vent « est favorable au vaisseau.* » (Sénèque : Questions naturelles. Préf. II.)

« La zone tempérée, comme disent les mathémati-« ciens, revenant sur elle-même, forme entièrement le « cercle, de sorte que si l'étendue de la mer Atlantique « n'était pas un obstacle, nous *pourrions nous rendre « par mer de l'Ibérie (l'Espagne) dans l'Inde*, en « suivant toujours le même parallèle dont les terres « ci-dessus, mesurées en stades, occupent plus d'un « tiers, puisque le parallèle de Thines, sur lequel « nous avons pris la distance depuis l'Inde jusqu'à « l'Ibérie, n'a pas en tout 200.000 stades.

« Nous n'appelons terre habitée que cette portion de « la zone tempérée que nous habitons, et qui nous est « connue. Mais on conçoit que dans cette zone il peut « exister *deux terres habitées*, et peut-être plus de « deux, surtout aux environs du parallèle qui passe par « Thines et traverse la mer Atlantique. » Strabon, lib. I.

« Ainsi donc les observations astronomiques dé-
« montrent que non seulement la *figure de la terre est*
« *ronde*, mais encore que la circonférence n'en est pas
« grande... Voilà comment ceux qui croient *que les*
« *pays situés vers les colonnes d'Hercule touchent*
« *aux pays de l'Inde* et que de cette façon il n'y a
« qu'une seule mer ne semblent pas faire une suppo-
« sition trop insoutenable. » (Aristote : Du monde.)

Dans une de ses lettres aux monarques Espagnols, datée d'Haïti, Colomb fait allusion à ces divers passages.

« Aristote dit que ce monde est petit, et qu'on peut
« passer facilement d'Espagne dans les Indes ; Aven-
« ruyz confirme cette idée et le cardinal Pierre de
« Alliaco (Pierre d'Ailly) la cite en appuyant cette opi-
« nion qui est conforme à celle de Sénèque, etc. »

Ainsi plusieurs avaient déjà conçu comme possible ce voyage d'Espagne aux Indes par l'océan Atlantique ; l'observation des longitudes de l'Espagne et de l'Inde par les géographes alexandrins ou arabes avait été fort défectueuse et une longue série d'erreurs s'était introduite dans leur estime. Les récits de Marco Polo et d'Oderic de Pordenone étaient de nature à maintenir cette heureuse erreur. Marco Polo disait d'après les récits des marins chinois que la grande île de Cipangu était située à 1.500 lieues des côtes de la Chine ; il comptait en lieues chinoises (li = 575 m.). Mais les géographes d'Europe crurent qu'il s'agissait de lieues latines ou de 4.000 m. Sur les cartes on représenta le continent asiatique considérablement plus grand qu'il n'est en réalité et, à une grande distance des côtes de Chine, l'île de Cipangu. Ainsi marquée elle devait être comme une halte, un point de relâche utile à ceux qu entreprendraient d'aller d'Europe en Chine par l'Océan.

Cette île n'était point la seule indiquée sur les cartes

dans l'espace compris entre l'occident de l'Europe et l'extrême Orient. Des érudits y avaient placé à tout hasard cette fabuleuse Atlantide dont parle Platon, grande île que des phénomènes géologiques auraient fait en partie disparaître. Dans le peuple, en Espagne notamment, avait cours une curieuse tradition. Après la bataille de Xerès, en 711, racontait-on encore à l'époque où Colomb arriva en Castille, un archevêque fuyant devant l'invasion musulmane partit avec six de ses évêques vers une grande île de l'Océan, où ils fondèrent une colonie chrétienne. Au temps de Henri le Navigateur, en l'année 1414, un vaisseau portugais s'approcha de cette île, y constata la présence d'une colonie chrétienne et y découvrit de l'or. En 1442 un autre navire alla vers le sud-ouest à la recherche de cette île, mais revint sans l'avoir trouvée. Le pilote raconta plus tard cette dernière aventure à Christophe Colomb, au couvent de la Rabida, et l'île est indiquée aussi sur quelques cartes du temps. Enfin Toscanelli disait dans sa réponse au navigateur génois. « Il y a de Lisbonne à la fameuse cité de Quinsay (Hong-Tchéou-fou), en prenant le chemin vers l'ouest, tout droit, 26 espacios dont chacun a 150 milles, tandis que de l'île d'*Antillia* jusqu'à Cipango il y a 10 espacios, lesquels équivalent à 225 lieues. » Ainsi avant qu'on connût rien de ces régions lointaines, on en disait la distance, on leur donnait de noms, on les marquait sur les cartes, et il se composait ainsi peu à peu, avant que le nouveau monde fut découvert une sorte de géographie fantastique qui en devait rendre la recherche plus active et plus féconde.

A ces témoignages et à ces hypothèses des savants, à ces récits légendaires de la foule s'ajoutaient quelques indices plus probants et pour ainsi dire plus tangibles. Par le grand courant du Gulf-Stream, qui part du golfe de Mexico pour venir réchauffer les côtes de l'Europe

occidentale, arrivaient fréquemment des herbes, des poissons morts d'espèces inconnues. Un pilote du roi de Portugal, Martin Vincente, avait recueilli sur l'Océan une sculpture en bois, artistement et curieusement travaillée sans l'aide d'aucun instrument de fer et venant de la direction de l'Ouest. Chez son beau-frère, Pedro Correa, gouverneur de Porto-Santo, une des îles du groupe de Madère, Colomb avait vu aussi une pièce de bois, ainsi travaillée. Le roi de Portugal lui avait montré quelques roseaux fort grands et de tout point semblables à ceux que Ptolémée décrit comme croissant dans les Indes. Les habitants des Açores rapportaient que lorsque le vent soufflait de l'Ouest, il arrivait sur leurs rivages des troncs d'arbres énormes, différents de tous les arbres qu'ils connaissaient, des cadavres d'hommes aux traits différents de ceux des hommes d'Europe ; un jour même ils avaient vu naviguer des barques couvertes, remplies d'une espèce d'hommes dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Colomb, quand il avait pensé pour la première fois à naviguer vers l'Ouest, n'avait pas devant lui toutes ces données, d'ailleurs bien vagues et bien incertaines. Il les réunit peu à peu, en mûrissant son projet. Il creusa son esprit, il étudia les livres et les cartes, il s'informa auprès des navigateurs et des pilotes les plus estimés. Chaque jour son plan lui parut plus facilement réalisable, sa résolution s'affermit, et devint inébranlable. Dix-huit ans durant, il supporta les refus, la misère, sans perdre jamais de vue l'exécution de son entreprise, sans que rien pût le rebuter. C'est là, c'est dans cette noble constance, c'est dans ces efforts et cette lutte de toutes les heures que sont son mérite et sa gloire. Quelques écrivains ont cru le faire plus grand en le montrant comme guidé par une sorte de prédestination, par une sorte de divination vers le nouveau continent

qu'il allait découvrir. Il n'eut pas un seul instant cette idée; il est mort sans avoir même soupçonné qu'il eût vu un autre monde. Mais il eut la science nécessaire à la conception d une grande chose, et il eut le courage et la force d'âme nécessaires pour l'accomplir.

CHAPITRE VIII

PREMIER VOYAGE DE COLOMB.

Départ. — Relâche aux Canaries. — Déclinaison de l'aiguille aimantée. — La mer des Sargasses — Guanahani ou San Salvador. — Cuba. — Haïti. — Retour de Colomb. — Son triomphe.

Les trois caravelles partirent d'un petit port alors assez florissant, aujourd'hui encombré par les sables et le limon, le port de Palos. La *Santa-Maria* était commandée par Colomb, amiral ; les deux autres, la *Pinta* et la *Niña* par les frères Pinzon, qui avaient pris une part aux frais de l'entreprise. On navigua d'abord vers le Sud-Ouest pour faire relâche aux Canaries, à Gomera, et on y fut retenu trois semaines par la réparation d'un des navires, dont le gonvernail avait été brisé. Puis, après avoir aperçu Ténériffe et l'île de Fer, on gagna la haute mer; le grand archipel africain n'apparut plus bientôt à l'horizon que comme une légère bande de brume dominée par les feux du volcan de Ténériffe. C'était comme le point extrême de la patrie, la limite même du monde, à ce que croyaient

les matelots ; au delà, la mer ténébreuse, l'inconnu, et plus d'un tremblait. Cependant la plupart avaient confiance dans le savoir et l'habileté nautique de leur chef. On naviguait vers l'Ouest et, pendant des semaines, on n'eut d'autre vue que celle de l'eau et du ciel. Heureusement, la chaleur, d'abord insupportable, devint plus modérée : de fraîches brises adoucissaient l'air, et Colomb dit lui-même : « C'étaient de véritables matinées de printemps, semblables aux plus belles de l'Andalousie ; il ne manquait pour compléter l'illusion que d'entendre le rossignol chanter. »

Pour encourager ses compagnons, l'amiral usait d'un stratagème ; il tenait deux livres de loch, l'un exact et qu'il lisait seul ; un autre où les distances étaient marquées moins fortes et que pouvaient voir tous les hommes du bord : ainsi personne ne connaissait le long chemin déjà parcouru que Colomb, dont l'âme ardente, passionnée, confiante dans l'avenir, n'était capable ni d'abattement ni de crainte. Un phénomène alors inexpliqué vint effrayer le plus grand nombre et causer au chef lui-même une certaine inquiétude. Le 13 septembre 1492, les boussoles dont la direction avaient été jusque-là au Nord en inclinant vers l'Est, déclinaient vers le Nord-Ouest. Le 17 septembre, cette déclinaison était devenue très forte, ce qui effraya beaucoup les pilotes. Colomb leur expliqua d'une façon assez plausible cette déclinaison magnétique et l'équipage reprit quelque confiance. Quelques jours après, un nouveau sujet de terreur vint s'ajouter à celui-ci. Le navire était enveloppé de toutes parts de longs paquets d'herbes, flottant à la surface de l'Océan ; puis, à ces paquets d'abord isolés, succéda comme une immense prairie d'algues et de varechs, qui semblait sans limites ; c'était au dire des matelots la limite dernière du monde terrestre, et au delà, il n'y avait

plus que l'Enfer. Déjà, ils parlaient de forcer Colomb à revenir et se mutinaient ; mais on sortit bientôt de cette mer d'herbes, appelée *la mer des sargasses*, et l'amiral, exhortant de nouveau les siens, releva leurs esprits abattus.

D'ailleurs, quelques signes semblaient indiquer le voisinage des terres ; des poissons du genre de ceux qui ne quittent guère les côtes, venaient jouer autour des navires ; des bandes d'oiseaux venaient se percher sur les mâts, puis repartaient dans la direction du Sud-Ouest. Ces signes qui rendaient espérance et courage se multipliaient chaque jour et la terre n'apparaissait pas et la mer s'étendait toujours au loin. Pourtant, depuis si longtemps qu'on naviguait vers l'Ouest, on aurait dû rencontrer quelque archipel ou îlot, avant-garde du continent prochain ; pourtant, et Colomb lui-même s'étonnait, on avait déjà dépassé de beaucoup la distance marquée par Toscanelli sur la carte, entre les Canaries et Cipango. Un des frères Pinzon opina pour qu'on fît voile vers le Sud-Ouest, dans la direction que prenaient toutes les bandes d'oiseaux. Colomb y consentit ; mais, le lendemain, il fit reprendre la route vers l'Ouest. Il fit une allocution appropriée au caractère de ses marins, leur montra Dieu leur donnant une mer calme et des vents favorables, les conduisant comme par la main à travers l'Océan et leur envoyant des présages de la proximité de la terre, pour les encourager quand ils commençaient à faiblir. Il ajouta que la terre ne pouvait être loin, recommanda de faire bonne garde la nuit, afin de l'apercevoir aussitôt que possible et promit d'ajouter à la forte somme donnée par le roi un pourpoint pourpre pour récompense à celui qui la verrait le premier. On veilla, chacun chercha à distinguer dans la brume et la nuit noire, quand, tout à coup, un marin de l'équi-

page de Pinzon et Colomb lui-même crièrent : Terre ! Terre ! Et chacun de se féliciter et de se réjouir ; on mit en panne et, le lendemain, aux premiers feux du jour, on vit une île assez grande, basse et couverte d'arbres magnifiques. Des hommes nus et tatoués couraient sur le rivage, semblant inviter les étrangers à descendre. On était sauvé ; on appela l'île *San-Salvador*[3].

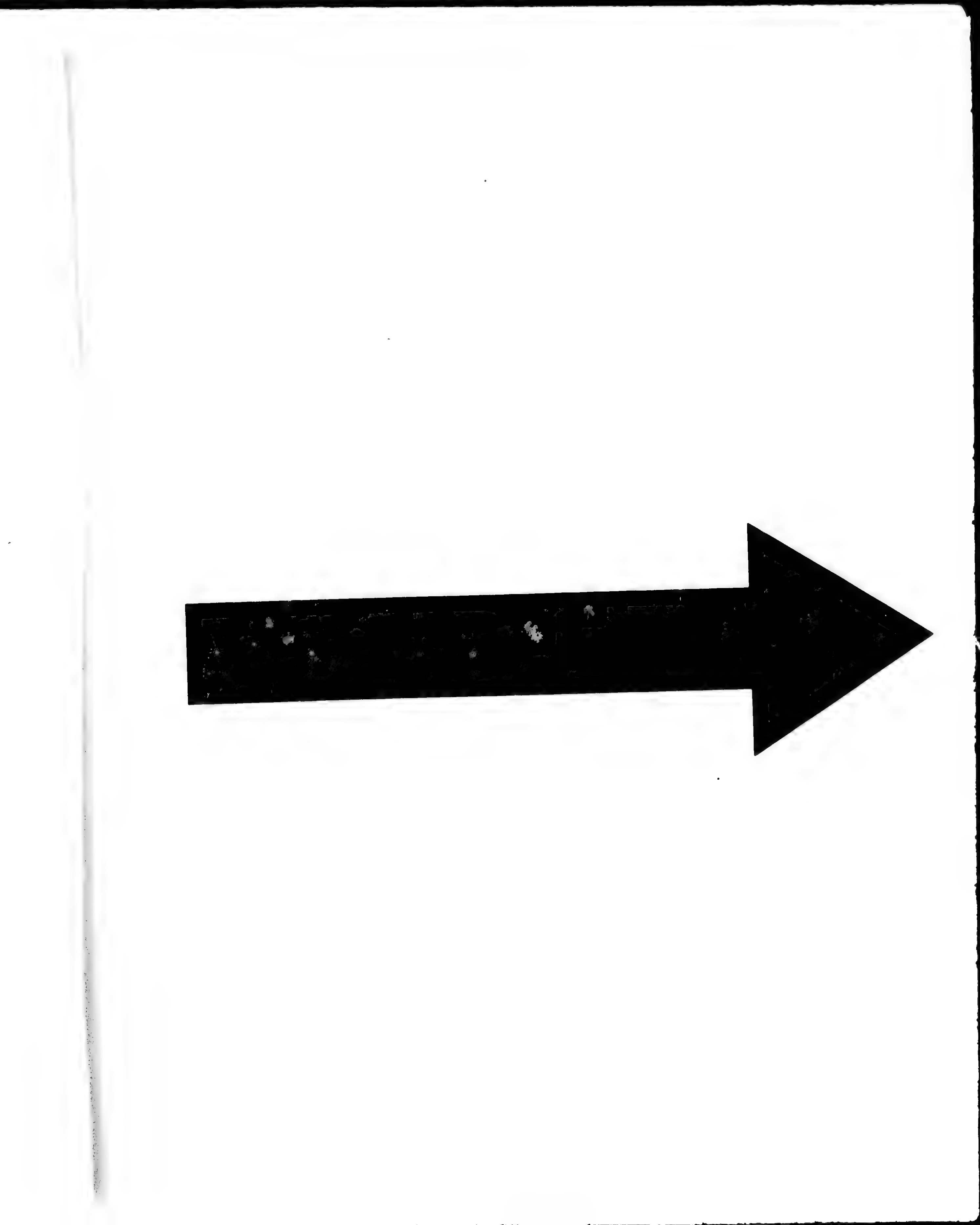
Colomb et ses lieutenants, les frères Pinzon, vêtus d'habits magnifiques, tenant en main des étendards aux armes de Castille, descendirent dans des barques, suivis d'hommes armés. A terre, ils s'agenouillèrent, plantèrent leurs drapeaux et prirent ainsi d'une façon solennelle possession de l'île qu'ils venaient de découvrir. Colomb, tout joyeux de l'œuvre si difficile et si grande qu'il venait d'accomplir, n'en vit cependant pas toute la portée. Il crut avoir trouvé une des îles voisines du continent asiatique ; il crut avoir trouvé, ce qu'il avait cherché, une route directe par l'Ouest, vers les riches contrées de l'Inde ; personne ne soupçonna un continent nouveau. Aussi prit-on l'habitude d'appeler les habitants d'un nom qu'ils ne connaissaient pas et qui ne leur convient point. On se croyait dans les Indes ; on appela les habitants Indiens et cet usage a prévalu.

Après s'être informé auprès des habitants s'ils avaient de l'or ou des épices, Colomb visita, le 14 octobre, l'*île de la Conception*, le 16 la *Grande Exuma*, qu'il appela *Fernandina*, le 19 l'*île Longue*, qu'il appela *Isabella*. Elle lui parut plus belle encore que celles qu'il avait vues jusque-là. « En arrivant au Cap, nous dit-il, les fleurs et les arbres répandaient un si doux parfum que nous respirions l'air avec délices. » Les

1. Les habitants l'appelaient Guanahani, les Anglais l'ont appelée Cat's Island, et ce terme est celui dont on se sert aujourd'hui le plus ordinairement.

indigènes lui apprirent qu'il y avait dans la direction du Sud, à une faible distance, une grande île nommée Cuba. Colomb était persuadé que ce devait être Zipangu, « Je veux ensuite aller à la terre ferme, à la ville de Quinzay (en Chine, Hang-Tchéou-fou) et remettre au grand khan les lettres de vos altesses. » Le 25 octobre, on vit un groupe de sept ou huit petites îles, que Colomb appela les *îles de Sable* (*islas de arena*, sans doute les *Mucaras*).

Le 28, on aperçut Cuba et on mouilla à l'embouchure d'un large fleuve qu'on nomma San-Salvador. Le 30 octobre, on fut en face du cap des Palmes. « Les « Indiens de Guanahani, que Colomb avait emmenés « avec lui, prétendaient qu'il y avait derrière ce cap « un fleuve et de ce fleuve à Cuba quatre jours de « marche. Martin-Alonzo-Pinzon crut comprendre que « ce qu'ils nommaient ainsi devait être une ville, que « le pays s'étendait au loin vers le Nord et que le roi « était en guerre avec le grand khan nommé par eux, « Cami. L'amiral décida qu'il fallait envoyer un présent « au roi de Cuba et il ajouta qu'il fallait se hâter de se « rendre auprès du grand khan, dont la résidence « devait être non loin de là ou dans la ville de Cathay. » L'amiral envoya une ambassade de six personnes parlant le juif, le chaldéen et l'arabe avec deux Indiens de Guanahani. Ils rencontrèrent, au lieu indiqué par les habitants du pays, un groupe de cinquante huttes; ils furent bien accueillis; on les mena à la plus belle et à la plus grande de ces constructions en leur prodiguant les égards, mais on ne put rien leur apprendre sur Zipangu, le Cathay, le grand khan. — « Aujourd'hui, dit l'amiral, j'ai fait mettre le navire à flot. Je hâte les travaux dans le désir de partir jeudi au nom de Dieu, dans la direction du Sud-Est, pour y chercher de l'or, des épiceries et découvrir des terres. » Le 19 novembre,



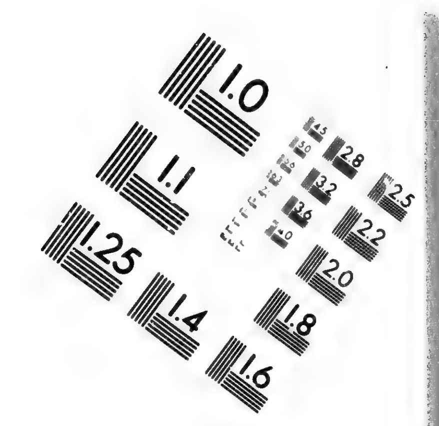
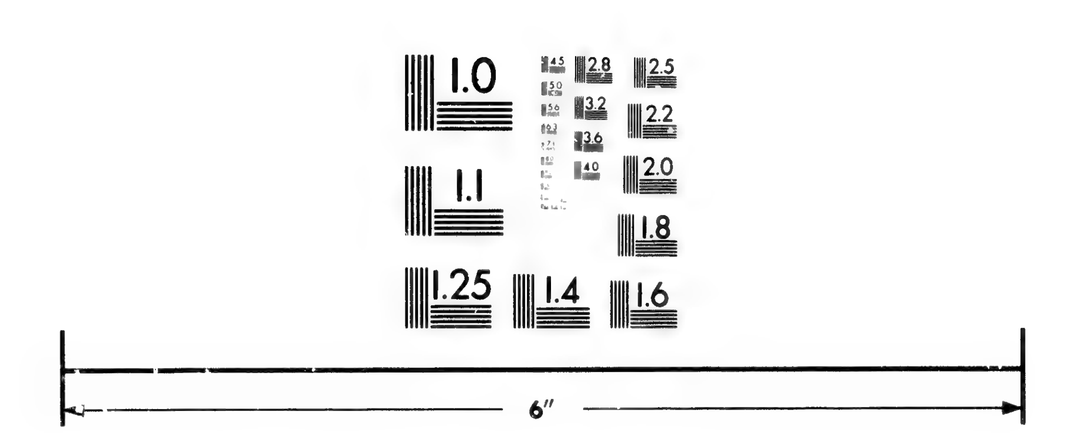
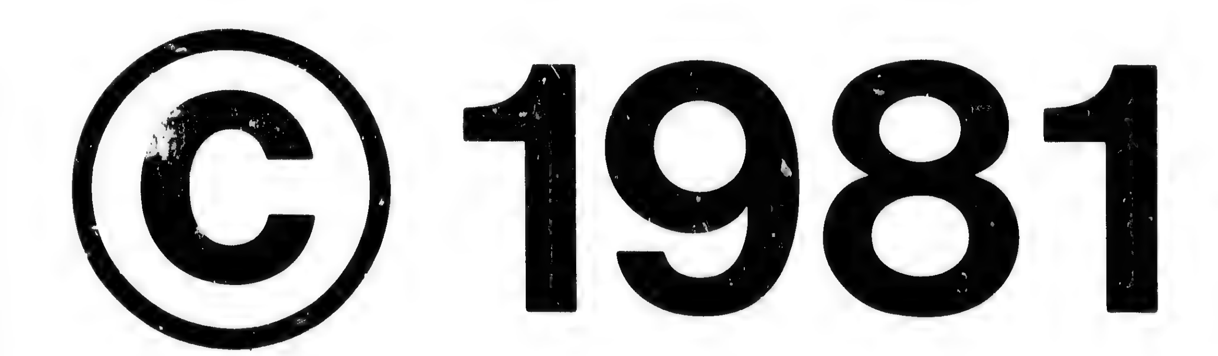


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






© 1981

les trois caravelles louvoyaient de conserve au milieu du grand archipel, quand la *Pinta*, que commandait Martin-Alonzo Pinzon, s'écarta des autres et fut bientôt hors de vue. Marin habile, soldat courageux, plus riche que Colomb, Pinzon ne pouvait supporter la supériorité de rang de celui-ci. Il se séparait ainsi, pour aller faire lui seul quelque chose de glorieux et de grand, pour aller réclamer en Europe, à la cour d'Espagne, la meilleure part du mérite des nouvelles découvertes.

Pendant la plus grande partie du mois de décembre, Colomb navigua autour de l'île de la Tortue, puis autour d'une île fort grande que les indigènes nommaient Haïti. L'air y était doux, le pays fertile en arbres, les sites fort beaux, et Colomb l'appela la petite Espagne ou Española. Les habitants, de mœurs fort douces, reçurent fort bien les étrangers ; ils les regardaient comme les fils du Soleil, leur principal dieu. Et quand on leur montrait de l'or en leur demandant où il s'en trouvait, ils répondaient *Cibao* ; et Colomb comprenait Cipango, ce qui l'affermissait dans son erreur. Pourtant il ne lui fut pas permis d'aller plus loin ; une de ses caravelles, la *Santa-Maria*, brisée, s'échoua, et il fallut songer au retour.

Le vendredi 15 mars 1493, il rentrait dans le port de Palos, d'où il était sorti sept mois et demi auparavant. Toute la population de la ville et des environs fit une ovation à tous ces braves dont on n'espérait plus le retour, et Colomb partit pour Séville, après avoir prévenu la cour de son arrivée. A Séville, il trouva la lettre royale qui portait pour adresse : « A don Christophe Colomb, notre amiral sur la mer Océane, et vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes. » Le roi et la reine l'attendaient à Barcelone, il partit sans retard. Il entra dans la ville avec une pompe semblable à celle des triomphateurs antiques. Six

Indiens tatoués, parés de plumes et d'ornements en or, ouvraient la marche; derrière eux, des hommes portant des perroquets vivants, des oiseaux et des animaux empaillés, des plantes rares, auxquelles on supposait des vertus merveilleuses; puis des couronnes, des bracelets, des plaques et des lingots d'or, capables de donner une haute idée des richesses des pays découverts. Enfin, Colomb à cheval, entouré d'une brillante cavalcade de jeunes Espagnols, « la foule se pressait sur les places et dans les rues; les croisées et les balcons étaient remplis de dames et les toits même étaient couverts de spectateurs. Le public ne pouvait se rassasier de contempler ces trophées d'un monde inconnu. » Le roi et la reine, entourés de tous les grands de la cour, attendaient dans une vaste salle. Quand Colomb y entra, les deux souverains se levèrent, firent asseoir le héros à côté d'eux — honneur insigne à la cour d'Espagne — et lui demandèrent le récit de ses voyages. Quand il l'eut terminé, toute l'assemblée, à genoux, chanta le *Te Deum*. Le roi Ferdinand donna à Colomb, outre les titres d'amiral et vice-roi de tous les pays qu'il avait découvert, des armoiries royales, avec cette belle devise :

Por Castilla y por Leon,
Nuevo mundo hallo Colon.

Colomb, en ce beau jour, dut trouver une compensation à ses misères d'autrefois, et il goûta, dit un savant géographe, comme un avant-goût de l'immortalité.

CHAPITRE IX

DEUXIÈME ET TROISIÈME VOYAGES

Enthousiasme de ceux qui partent. — Archipel des Caraïbes. — Colonie à Haïti. — Accueil froid qu'on fait à Colomb. — Intrigues contre lui. — Troisième voyage. — Découverte du continent. — Colomb revient à Haiti. — État de la colonie. — Comment il est traité par Bobadilla. — Il est mis aux fers et ramené en Europe. — La justification.

DEUXIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB

(25 *septembre* 1493 — 11 *juin* 1496)

Dans l'enchantement des premiers jours, on crut en Espagne qu'on allait trouver l'or et les épices à profusion ; on fonda sur ces richesses à peine entrevues de chimériques espérances. Colomb, avec son âme ardente, impressionnable, ne songeait à rien moins qu'à acquérir d'immenses richesses pour relever Jérusalem et recommencer les croisades ; le clergé enthousiaste aussi, voyait des millions d'Indiens, êtres doux et faibles, à convertir au christianisme. Marins et prêtres, marchands et soldats étaient prêts à s'enrôler sous la

bannière de Colomb pour soumettre les pays ou conquérir les âmes. Une nouvelle expédition fut décidée, et dans des proportions autrement grandes que la première. Elle comptait dix-sept navires dont trois grands vaisseaux. L'équipage se composait des meilleurs pilotes et des plus habiles marins de l'Espagne. A bord, des nobles, des soldats, des prêtres, des ouvriers de tout genre, des aventuriers, hardis et cupides, au nombre de mille deux cents ; des grelots, des verroteries, des miroirs, des étoffes pour servir de monnaie; des échantillons d'épices, des chevaux, des bestiaux, des graines, des plantes, des médicaments.

La flotte partit du port de Cadix le 25 septembre 1493, en présence d'un immense concours de spectateurs, jaloux de la fortune de ceux qui partaient. Après avoir relâché à l'île de Fer on découvrit la *Dominique Marie Galante*, la *Guadeloupe*, *Montserrat*, *Sainte-Croix*. On était dans l'archipel habité par les Caraïbes, presque tous antropophages, dont le nom a été corrompu en celui de cannibales.

On séjourna assez longtemps à Hispaniola (Haïti), et les mines du Cibao furent explorés. Malgré les assurances des Indiens et la rencontre de quelques pépites, on trouva les mines trop pauvres pour fournir à une exploitation fructueuse. On remit à la voile, on découvrit la Jamaïque. Mais les veilles, les émotions de toutes les heures, les périls incessants avaient brisé le corps de Colomb ; il tomba gravement malade et ne revint à la vie que par suite des soins dévoués qui lui furent prodigués par ses frères. En même temps des dissensions parfois fort graves s'élevaient entre les colons laissés à Haïti. Plusieurs des principaux étaient déjà repartis pour l'Espagne, ruinés et découragés. Tous ceux qui avaient accompagné Colomb murmuraient; ils n'avaient point trouvé la réalisation de leurs rêves trop

brillants. Cette terre qu'on leur avait dit celle de l'or ne leur donnait que fort peu de chose ; les privations les fatigues, les maladies, les avaient abattus, — où étaient les trésors promis ! Colomb se plaignait, disant que leur oisiveté et leur insubordination étaient cause de tous les insuccès. Il revint en Europe, laissant à son frère Barthélemy le commandement de l'île d'Haïti où il avait fondé une petite cité, *Isabella*. Il dut, à la Guadeloupe, faire une expédition contre les insulaires, puis lutter un grand mois contre les tempêtes et les vents alizés et arriva enfin le 11 juin dans la baie de Cadix. Des calomnies s'etaient répandues sur son compte ; la population l'accueillit sans enthousiasme, lui imputant tous les mécomptes subis, passant, comme il est d'ordinaire de l'admiration la plus vive à une complète indifférence. Mais l'accueil que les deux souverains firent à l'amiral, sans être semblable à celui qu'il avait reçu à son premier retour, fut bienveillant et de nature à le rassurer. Cependant lorsqu'il proposa au roi une troisième expédition, il remarqua plus de froideur ; l'envie et les intrigues de quelques hauts fonctionnaires en retardèrent le départ.

Colomb, revenant de son second voyage ramenait avec lui des Indiens, de l'or et des plantes ; il espérait en promenant par l'Espagne ces Indiens ornés d'or et de perles, en racontant partout qu'il avait trouvé l'Ophir des anciens, d'où Salomon tirait ses trésors, il espérait ranimer l'enthousiasme et entrainer vers les terres récemment découvertes un grand nombre d'aventuriers et de travailleurs. Mais l'insuccès de la première tentative rendait chacun plus circonspect ; les adhésions étaient rares. La cour, préoccupée de graves événements politiques n'avait pas l'argent nécessaire à une nouvelle expédition. L'intrigue aussi apportait chaque jours de nouveaux obstacles. Colomb était étranger ;

il était fier de ce qu'il avait fait, fier de son titre et de son pouvoir, et les courtisans savaient mille manières pour le faire tomber en disgrâce, pour abattre cet orgueil qui les blessait. Tout bas d'abord, bientôt publiquement et à haute voix, on accusa Colomb d'abuser de son titre de vice-roi, et on lui fit un crime d'avoir de lui-même nommé le gouverneur d'Espanôla. Ferdinand parut prêter à ceux qui parlaient ainsi une oreille favorable ; il était froid et jaloux de son autorité. A Isabelle on peignait l'amiral traitant durement les Indiens et le cœur sensible de la reine s'émouvait au récit des horreurs commises à Española. Colomb usa deux ans dans ces luttes sourdes, sentant la calomnie faire son œuvre, voyant son crédit s'amoindrir, mais gardant sa hauteur et sa fierté, refusant d'échanger contre cinquante lieues carrées de domaines au nouveau monde, les droits et privilèges qu'on lui avait donnés, et parfois encore lorsque les souverains daignaient lui prêter attention, les animant au récit de ses exploits, et les entraînant avec lui à de chimériques espérances.

Enfin, après de longs atermoiements et d'interminables remises, une nouvelle flotte fut équipée dans le port de San-Lucar-de-Barrameda, composée de six vaisseaux portant, outre l'équipage, deux cents chercheurs d'aventures. On fit voile vers les Canaries, et là Colomb envoya trois de ses vaisseaux par la route directe à Espanôla, tandis que lui-même longeait la côte d'Afrique jusqu'aux établissements de Sierra-Léone. Le 31 juillet après un mois de navigation en haute mer, après avoir souffert d'une chaleur torride, on reconnut l'*île de la Trinité*, puis une côte basse, entrecoupée par les branches de l'Orénoque et qu'on nomma *île de Gracia*.

Un phénomène singulier surprit Colomb en ces pa-

rages, « A une heure avancée de la nuit, dit-il, étant sur le pont, j'entendis une sorte de rugissement terrible ; je cherchai à pénétrer l'obscurité et tout à coup je vis la mer sous la forme d'une colline aussi haute que le navire, s'avancer lentement du sud vers mes navires. Au-dessus de cette élévation, un courant arrivait avec un fracas épouvantable. Je ne doutais point que nous ne fussions au moment d'être engloutis et aujourd'hui encore, j'éprouve à ce souvenir un saisissement douloureux. Par bonheur, le courant et le flot passèrent, se dirigèrent vers l'embouchure du canal, y luttèrent longtemps, puis s'affaissèrent. » Il se trouvait près de ces fleuves immenses qui parcourent l'Amérique entière, recevant d'innombrables affluents, font reculer l'Océan devant leur énorme masse d'eau, de sorte qu'on trouve de l'eau douce quand on se croit déjà en pleine mer.

Dans ce mémorable voyage, Colomb avait reconnu toutes les cotes nord de l'Amérique du sud et il en avait dressé la carte, sans doute assez grossière et assez incomplète, car les vents et les courants l'avaient empêché d'évaluer d'une façon bien exacte la route parcourue ; mais enfin il avait abordé le nouveau continent ; il n'eût pas lui-même une notion bien claire de cette importante découverte. Il crut d'abord avoir trouvé plusieurs grandes îles, les unes basses, les autres montagneuses, couvertes d'une magnifique verdure, habitées par une race d'hommes plus blanche plus intelligente que celle des Antilles, plus civilisée Leurs maisons étaient faites avec plus d'art, leurs canots mieux construits et plus légers que ceux des autres peuplades. Colomb revenant à parler de l'île Sainte (embouchure de l'Orénoque) et de la terre de Gracia, (péninsule de Paria) de la rivière et du lac, si grand que c'est une mer plutôt qu'un lac, exprime la conviction que si cette

rivière ne sort pas du paradis terrestre, elle vient d'une terre immense qui était jusqu'alors inconnue ; mais il ajoute qu'en y songeant bien, il est de plus en plus persuadé que vers cette terre de Gracia, se trouve le paradis terrestre. Et alors l'idée naît, indistincte et confuse, que ce peut être un continent. « Ce serait une chose admirable, dit-il, et qui étonnerait tout le monde savant qu'il y eût là la terre ferme. »

Ce voyage commencé si péniblement, dont beaucoup n'attendaient que des résultats médiocres avait donc pleinement réussi. Colomb avait vu le grand continent de l'Amérique du Sud et reconnu la côte Nord au moins dans son ensemble. Il avait ajouté au domaine que possédait l'Espagne en ces régions nouvelles, et il avait une fois encore montré aux navigateurs la voie qu'ils devaient suivre pour des recherches fructueuses. Mais la fin du voyage ne devait pas répondre à ces heureux débuts, et Colomb devait éprouver qu'il n'y a pas loin du triomphe à la peine. Quand il arriva à Espanôla, il trouva partout la dissension, le mécontentement, la misère. Les Espagnols d'Isabella n'avaient pu souffrir la moindre autorité et s'étaient révoltés contre le gouvernement de Barthélemy Colomb ; les travaux de construction de la ville, à peine commencés, avaient été interrompus ; les matériaux étaient restés çà et là, abandonnés. Les Indiens avaient fui dans l'intérieur pour échapper aux violences et aux exigences des blancs. Tout le monde cherchait de l'or, personne ne cultivait la terre, et les convois d'Espagne n'arrivaient que de loin en loin. La famine s'ajouta aux maux dont on souffrait. La discorde fut à son comble, quand Colomb arriva. Il ratifia tous les actes de l'administration de son frère, ce qui ne réussit pas à calmer les révoltés ; puis voulut purger la colonie de tous ces hommes sans foi ni loi qu'on avait dû accepter au premier jour de la

tentative de colonisation, et annonça que ceux qui voudraient retourner en Espagne pourraient prendre place à bord des vaisseaux en partance. Bien peu profitèrent de cette occasion de se rapatrier. La colonie resta pleine d'hommes violents et grossiers, pleine de troubles et de querelles. Colomb envoyait par ces vaisseaux des lettres à Fernand et à Isabelle, justifiant sa conduite et celle de son frère, et demandant qu'un arbitre fut envoyé pour juger les différends et rendre le calme à la ville agitée. Mais les plaintes déraisonnables des colons d'Española étaient déjà parvenues à la cour d'Espagne. La calomnie s'était donné libre cours. On était prévenu contre Colomb et au lieu d'un arbitre impartial et calme, on envoya un seigneur de la maison du roi, don Francisco de Bobadilla, commandeur de l'ordre religieux et militaire de Calatrava. Des lettres patentes scellées du sceau royal lui donnaient les pouvoirs les plus étendus, avec une sorte de permission d'en user contre Colomb lui-même. Les caravelles de Bobadilla entrèrent le 23 août 1498, dans le port de Saint-Domingue (Isabella), Diégo commandait dans la ville, tandis que Barthélemy parcourait l'île à la poursuite de bandes rebelles et que Colomb épuisé de fatigues, se remettait au fort de la Conception.

Bobadilla agit en maître absolu : il fit prêter à Diégo serment d'obéissance, s'empara de la forteresse où étaient renfermés la plupart des rebelles, et s'installa dans la maison même du gouverneur-amiral et vice-roi. « Le commandeur, dit Colomb, en arrivant à Saint-Domingue. se logea dans ma maison, et telle quelle il se l'appropria avec tout ce qui était dedans. A la bonne heure ! peut-être en avait-il besoin. Un corsaire n'en use jamais de la sorte avec les marchands. »

Quelques jours après, Diégo fut appelé au palais et sans explication, sans forme d'interrogatoire ou de

jugement jeté au fond d'une prison ; puis Barthélemy fut traité de même ; puis enfin l'amiral lui-même. Bobadilla avait hésité quelque temps ; Christophe Colomb était maître d'un lieu fort, à la tête d'une petite armée ; l'autorité dont il était investi, la gloire de ses expéditions en faisaient un homme à craindre ; peut-être résisterait-il, et se rendrait-il ainsi coupable de lèse-majesté. Le commandeur l'espérait. Christophe Colomb reçut avec une morne stupeur l'ordre de venir au palais sans armes et sans suite. Il vint, grand, digne, sans montrer ni haine ni colère, et sans prétexte, il fut mis aux fers. Un navire attendait à l'ancre ; les trois frères Colomb y furent embarqués, les fers aux pieds, comme de vils criminels. Les chefs du navire voulurent les débarrasser de leurs entraves. Colomb refusa et les garda pendant toute la traversée. A Cadix, à Séville, à Palos, dans toute l'Espagne, quand on apprit que Colomb revenait enchaîné, il y eut un mouvement général d'indignation. Celui qu'on avait vu naguère rentrer en Espagne comme un triomphateur, y rentrait aujourd'hui en condamné ! Et les motifs de ce changement si brusque étaient des accusations si vagues, si incertaines que personne n'en tenait compte. On ne voyait que l'humiliation et le malheur d'un grand homme ; il était victime de calomnies et de complots ; tous étaient frappés de l'injustice commise. L'opinion publique, unanime sur ce point, entraîna la cour ; un ordre vint de mettre en liberté les trois frères et de leur rendre les honneurs auxquels leurs titres leur donnaient droit. Colomb parut devant les souverains avec une suite nombreuse et un certain apparat ; il n'eût pas à se défendre ; il parut et on lui rendit tous les privilèges stipulés en sa faveur et quand quelques jours plus tard il exposa de nouveaux projets, on l'écouta avec bienveillance et on lui promit de lui fournir de quoi les accomplir.

CHAPITRE X

DERNIER VOYAGE ET MORT DE COLOMB

Changement de Colomb. — Sa lettre au roi et à la reine. — Découverte du Honduras. — Révolte et retour. — Disgrâce de Colomb. — Sa grandeur. — Vers du Tasse. — Appréciation de Humboldt. — Pourquoi son nom n'a pas été donné au pays qu'il avait découvert. — Americ Vespuce. — Voyages des Normands en Amérique avant Colomb. — Groënland, Labrador, Nouvelle-Écosse découverts par eux.

Le 9 mai 1502, Christophe Colomb partait du port de Cadix, avec quatre caravelles et 150 hommes. Mais ce n'était plus le même homme que celui qui avait découvert l'Amérique. Sa haute taille majestueuse s'était courbée sous le poids de soixante-six ans ; son œil bleu n'avait plus cette flamme qui indique l'homme aux grandes pensées, sa main débile pouvait à peine tenir l'épée ; mêmes changements au moral ; plus de grandes et fécondes illusions ; plus de fermeté, plus d'audace.

C'était la vieillesse avec tous ses chagrins, importune, morose, triste. La relation qu'il a écrite de son voyage est empreinte d'une profonde mélancolie. Le désordre qui

CHRISTOPHE COLOMB.

7

la caractérise trahit l'agitation d'une âme fière, blessée par une longue série d'iniquités et déçue dans ses plus vives espérances. Il faut citer ici une page de Colomb, où il décrit éloquemment les misères qu'il a subies. « Au moment même où j'attendais un navire pour me « rendre auprès de Vos Altesses, afin de leur annoncer « des victoires et des conquêtes qui leur assuraient des « richesses immenses ; dans ce moment même, dis-je, « où je me croyais le plus heureux des hommes, je me « vis traîné sur un navire avec mes frères, chargé de « chaînes, sans avoir été ni condamné ni même appelé « en justice. Qui croira jamais qu'un malheureux « étranger, sans motif et sans le secours d'aucun « prince, ait songé à se révolter contre le gouverne- « ment qu'il servait? Pouvais-je méditer un tel projet, « moi qui étais entouré des serviteurs de Vos Altesses, « tous nés dans vos États ; moi qui avais mes enfants « à la cour? J'entrai à votre service à l'âge de vingt- « huit ans ; maintenant que mes cheveux ont blanchi, « que je suis faible et malade, ce que possédaient mes « frères, ce que j'avais, tout nous fut enlevé par nos « ennemis ; ils me prirent jusqu'à mon manteau, sans « vouloir ni me voir ni m'entendre. Il faut croire que « tout ceci n'a eu lieu que contre vos ordres. Si cela « est ainsi, comme je n'en doute pas, le monde entier « sera instruit de mon innocence, lorsqu'il apprendra « que vous m'avez réintégré dans mes honneurs et que « vous avez châtié mes ennemis. Cet exemple de jus- « tice retentira dans tous les pays, et l'Espagne con- « servera un souvenir reconnaissant envers des princes « justes et chéris. Les intentions pleines de zèle dont « j'ai toujours été animé pour le service de mes « souverains et les traitements injustes que j'en ai « reçus m'obligent, malgré moi, de laisser échap- « per les douloureux sentiments qui remplissent

« mon cœur. J'en demande pardon à Vos Altesses.

« C'est ainsi que j'ai traîné ma malheureuse existence, toujours condamné aux pleurs par la méchanceté de mes ennemis; cependant que Vos Altesses aient pitié d'eux ! Que le ciel maintenant pleure pour moi, que la terre pleure aussi ! que l'être sensible, juste et charitable, pleure sur mon sort. Abandonné des miens, malade, entouré de sauvages cruels, ayant toujours la mort devant les yeux, je languis dans ces îles éloignées de ma patrie, sans recevoir les consolations et les sacrements de la sainte Église, qui abandonnera mon âme si elle vient à quitter sa dépouille. Je n'ai point entrepris ce voyage dans l'intention de m'enrichir, ni pour obtenir des honneurs ; cet espoir était déjà éteint pour moi ; je suis venu dans ces contrées pour servir Vos Altesses et pour le triomphe de notre religion. Je vous supplie donc, dans le cas où, à l'aide de Dieu, je sortirais de ce pays, de me permettre de faire le pèlerinage de Rome et autres lieux saints.

« Que la sainte Trinité vous conserve la vie et vous accorde une grande prospérité.

« Datée de la Jamaïque, île des Indes, le 7 juillet 1503. »

Ainsi Colomb est triste, las, abattu ; mais, en dépit des mécomptes et des continuelles désespérances, il cherche encore, il va en avant, comme ces coursiers mortellement blessés, qui courent tout droit devant eux, emportés par le premier élan, alors que déjà la mort les envahit et leur ôte la force. C'est par là qu'il mérite bien ce beau nom de *descubridor*, de découvreur, que lui donnent les Espagnols ; c'est là encore un des traits saillants et sympathiques de son caractère.

La flottille qu'il commandait toucha à la Dominique

et à Porto-Rico, de là à Saint-Domingue. On espérait se ravitailler dans ce port et prendre un instant de repos après les dures fatigues qu'on venait de souffrir. Mais le gouverneur Ovando fit défendre à Colomb de débarquer, et il fallut regagner le large avec un équipage furieux et harassé. Une courte navigation vers l'Ouest fit reconnaître la terre ferme de Guatemala et Honduras jusqu'au delà de Truxillo, puis on se dirigea vers le sud et on explora tout le littoral du golfe Darien. Comme dans le précédent voyage, Colomb prenait une nouvelle fois possession du continent à la découverte duquel il avait conduit. Il essaye même d'y fonder une colonie, et son frère Barthélemy fit une expédition dans l'intérieur pour y chercher des mines d'or. Mais les guerres avec les Indiens, les dissensions des Européens et une tempête qui abîme les vaisseaux forcent de renoncer à ces projets. Après avoir perdu trois mois dans ces parages insalubres et dangereux, on revient à la Jamaïque où Colomb est forcé d'échouer ses navires. L'équipage campe sur le bord de la mer, inquiet, mécontent, farouche ; il se révolte, menace de mettre à mort l'amiral ; mais celui-ci recouvre un instant son énergie perdue depuis si longtemps et contient les matelots. Mais ils manquent de vivres ; Ovando, gouverneur d'Haïti, à qui on a demandé du secours, met une lenteur coupable à les faire parvenir. Ils arrivent enfin, et Colomb et ceux qui l'avaient accompagné reviennent en Europe après avoir lutté contre une effroyable tempête.

Colomb revenait triste et découragé ; la reine Isabelle lui montrait encore une admiration bienveillante ; elle nommait le plus jeune frère de l'amiral seigneur de sa maison, et lui donnait, chose fort rare à cette époque, le titre de citoyen espagnol. Mais cette femme distinguée, qu'un écrivain du temps appelle *le miroir*

de vertu de la chrétienté, mourut le 26 novembre, et Colomb resta seul, sans protecteur et sans appui. Ses lettres sont tristes ; il écrit : « Je suis très malade et, par ce temps de douleur, ma reine, ma souveraine (que Dieu garde !), est morte. » Ferdinand, nature plus froide, esprit moins clairvoyant, ne comprenait pas les services que Colomb peut-être pouvait rendre encore, et il semblait avoir perdu le souvenir de ceux qu'il avait déjà rendus. Un vain titre d'amiral, quelques maravédis qu'on lui envoyait comme sa part (10 0/0) des bénéfices du commerce avec le Nouveau-Monde, voilà tout ce que l'illustre Génois avait pu garder de tant de choses qu'on lui avait promises.

En avril 1506, les nouveaux monarques de Castille, Philippe et Jeanne, arrivaient à la Corogne, et Colomb mettait en eux quelque espoir. Mais il en fut bien vite déçu ; il sentait la mort venir ; il voyait sa famille tombée du haut rang où il l'avait élevée ; il craignait même pour elle l'avenir. Le 20 mai 1506, il rendit le dernier soupir, après avoir prononcé ces mots : « Seigneur, je remets mon esprit et mon cœur entre vos mains. » Il était âgé d'environ soixante-dix ans.

Ainsi périt le grand découvreur de terres, audacieux et savant, énergique entre tous, supérieur à tous les autres navigateurs du temps par la ténacité, les connaissances variées et profondes, inférieur à aucun par le courage. Quelques écrivains hypercritiques et pour qui c'est une découverte que d'avoir aperçu quelque tache dans la vie d'un grand homme se sont plu à rappeler ses accès de colère et ses moments d'orgueil ; ils l'ont dit cupide et avare parce qu'il avait exigé des promesses de récompense et qu'ensuite il avait refusé à Ferdinand de changer ses titres et privilèges contre un vaste domaine en Espagne. Les précautions qu'il avait prises contre l'ingratitude des souverains ne sont

que trop justifiées par la suite des faits et il avait montré un noble orgueil le jour où il avait refusé de déposer et d'échanger contre des domaines ces noms de vice-roi et de gouverneur, qu'il voulait léguer comme un patrimoine noblement acquis à ses enfants. Et s'il y a, dans la vie de Colomb, comme dans celle des hommes les plus illustres, quelques heures de faiblesse et de passion mesquine, l'histoire les regarde sans s'y arrêter, et l'acclamation de la postérité couvre la voix de ceux qui ont voulu rabaisser la renommée du *descubridor*. Le Tasse l'a célébré en beaux vers.

« Soudain ils voient un petit vaisseau et sur la poupe « la femme qui doit les guider.

« Son front calme, ses regards paisibles annoncent « la douleur; sa figure ressemble à celle d'un ange; « une éblouissante splendeur l'environne ; on ne peut « définir les diverses couleurs de sa robe où se confon- « dent l'azur et le vermillon.

« Un mortel de la Ligurie osera le premier s'aventu- « rer sur ces ondes; ni le frémissement des vents, ni « les mers inhospitalières, ni les climats incertains, ni « la crainte des périls les plus formidables, rien ne « pourra retenir son courage, sa généreuse ardeur. O « Colomb ! tu dirigeras tes voiles heureuses vers un « nouveau pôle ! A peine la Renommée suivra ton vol « avec ses yeux et ses ailes sans nombre ! La Renommée « célèbre Bacchus, Alcide ; sur toi, elle arrête seule- « ment ses regards, et cela suffit à la postérité ! La « moindre de tes actions fournirait le sujet d'un « poème, d'une noble histoire. » Ch. xv.

Un grand voyageur de notre époque, A. de Humboldt, apprécie ainsi le caractère de Colomb : « Colomb. « aussi remarquable comme observateur de la nature « que comme intrépide navigateur, ne se contente pas « de recueillir les faits isolés, il les combine, il cherche

« leurs rapports mutuels, il s'élance quelquefois avec « hardiesse à la découverte des lois générales qui ré- « gissent le monde physique. Cette tendance à généra- « liser est d'autant plus digne d'attention qu'avant la « fin du XVe siècle on n'en voit pas d'autre essai... Au « commencement d'une ère nouvelle, sur la limite in- « certaine où se confondent le moyen âge et les temps « modernes, cette grande figure domine le siècle d'où « il a reçu le mouvement et qu'il vivifie à son tour. » Et ailleurs, en parlant de la découverte qu'il a accomplie : « Jamais une découverte purement matérielle, en « étendant l'horizon, n'avait produit un changement « moral plus extraordinaire et plus durable; il fut « soulevé alors le voile sous lequel, pendant des mil- « liers d'années, demeurait cachée la moitié du globe « terrestre, semblable à cette moitié du globe lunaire, « qui restera invisible aux habitants de la terre, tant « que l'ordre actuel du système planétaire ne sera pas « essentiellement troublé. Colomb a servi le genre hu- « main, en offrant un nombre presque infini d'objets « nouveaux à la réflexion ; il y a eu par lui progrès de « la pensée humaine ; et il ne faut pas se borner aux « étonnants progrès qu'ont faits simultanément, grâce « à la pensée, la géographie, le commerce des peuples, « l'art de naviguer et l'astronomie nautique, toutes les « sciences physiques en général, la philosophie des « langues agrandie par l'étude comparée de tant d'i- « diomes bizarres et riches de formes grammaticales ; « il faut encore envisager l'influence qu'a exercée le « nouveau monde sur les destinées du genre humain, « sous le rapport des institutions sociales. »

La découverte de l'Amérique était assurée le jour où Christophe Colomb avait débarqué à l'îlot de Guanahani. Il avait frayé la voie où tant d'autres après lui devaient s'engager; il avait fait le premier pas, tou-

jours le plus difficile. Il fallait donc, à ce monde nouveau, donner le nom de celui qui l'avait découvert et l'appeler la Colombie; mais l'ignorance et le hasard des circonstances lui imposèrent un autre nom, celui d'un navigateur de second ordre, Améric Vespuce. C'était un Florentin d'une famille aisée, instruit, et que le désir de voir fit venir en Espagne et participer à plusieurs des grandes expéditions parties des ports de ce pays; on l'y voit associé sans qu'on puisse dire à quel titre; marchand, pilote ou astronome? Toujours est-il que, dans aucune, il ne joua un rôle important et qu'aucune des découvertes faites dans le nouveau continent ne peut lui être attribuée. Voici comment on peut expliquer la gloire imméritée qui s'attacha à son nom; les voyages de Colomb et de ses premiers successeurs firent sans doute un grand bruit, mais seulement dans les régions océaniques de l'Espagne. A peine, en Europe, disait-on vaguement qu'un marin hardi, nommé Colomb, avait trouvé, par l'Ouest, une nouvelle route vers les Indes. Améric Vespuce, qui était un lettré et avait, en presque tous pays, des correspondants, leur rendait compte de ce qu'il voyait, et le bruit se répandait lentement d'un nouveau continent découvert, qu'Améric Vespuce avait visité et dont il disait des merveilles. Son nom se trouvait ainsi associé, dans l'opinion générale, à celui de la quatrième partie du monde, tandis que celui de Colomb, beaucoup moins populaire, ne se lisait que dans les ouvrages des érudits, à propos de sa première découverte des îles.

En 1507, un savant de Saint-Dié, nommé Hylacomylus, publia un livre de cosmographie et de navigation, auquel il avait joint les quatre relations de voyages laissées par Améric Vespuce, et il proposait de donner au nouveau monde le nom d'America. Dans un petit livre édité à Strasbourg en 1509, ce nom apparut pour

la première fois comme celui de la nouvelle terre. Dans une carte qui accompagne une édition de Pomponius Méla, imprimée à Bâle en 1522, on lit : *America provincia*, sur la partie méridionale du continent, et plus haut cette inscription contradictoire : « Terre et îles découvertes par Colomb en 1497. » Dès lors l'erreur est comme du domaine public et devient irréparable.

Améric Vespuce connut-il la proposition d'Hylacomylus ? voulut-il frustrer Colomb de la gloire qu'il méritait? Cela semble peu probable. C'était un homme honnête, estimé de tous, estimé surtout de Colomb qui l'emmena dans un de ses voyages et mit en lui toute confiance. Malgré son savoir et ses travaux, il ne parvint qu'à un rang médiocre et était déjà vieux quand il fut nommé *piloto mayor de Indias:* il mourut pauvre en février 1512, laissant sa famille dans le besoin. Le trop grand honneur qu'on lui fit d'abord, en nommant d'après lui le continent qu'il n'avait pas découvert, fut bientôt suivi d'une réaction. Il devint l'objet d'une haine universelle. On lui fit un crime d'avoir dérobé la gloire de Colomb; on l'accusa d'ingratitude et d'infamie, sans se douter que peut-être il ne connut jamais la renommée qu'on lui avait faite dans une petite ville perdue au milieu des Vosges.

Il faut dire ici qu'on a voulu, dans ces derniers temps, contester à Colomb la gloire de sa découverte et que, dans les longues discussions des savants à ce sujet, on a reconnu un fait curieux et passé longtemps inaperçu, à savoir que les Scandinaves ou Normands avaient, dès le IXe siècle, reconnu les côtes septentrionales de l'Amérique. Ce fait que les uns ont nié, dont les autres ont exagéré l'importance, est aujourd'hui incontesté et forme un chapitre bien singulier de l'histoire des découvertes.

Vers la fin du VIIIe siècle, comme en témoigne l'ou-

vrage géographique du moine irlandais Dicuil, des moines chrétiens d'Irlande allèrent s'établir dans une grand île, lointaine et froide, l'Islande, la Thulé des anciens. Ils y restèrent quelque temps et laissèrent de nombreuses traces de leur séjour dans ce pays dont ils avaient converti un grand nombre d'habitants. Dans le IXe siècle, des pirates scandinaves, d'aventureux Normands, vinrent, sur des embarcations légères, aborder dans cette même île, qu'ils trouvèrent en partie couverte de glace, d'où le nom qu'ils lui donnèrent (Iceland ou terre de glace). La Norvège était en ce moment ensanglantée par des troubles politiques, et les familles du parti vaincu étaient obligées de fuir la patrie et d'aller chercher un refuge au delà des mers. Un grand nombre vinrent s'établir dans l'Islande et de là, sur des barques légères, ces Northmans naviguèrent dans toutes les directions. Un certain *Gounbiorn* eut son navire entraîné par les courants et la tempête vers la côte d'une grande péninsule, couverte de végétation, malgré le froid intense et la basse latitude. Elle reçut par suite le nom de *terre verte* ou Groënland. (Voyage d'Eric le Rouge en 983.) En 985, trente-cinq vaisseaux partaient des ports de l'Islande dans la direction des terres nouvellement découvertes, mais quinze seulement y parvinrent, sous le commandement de Bjarme. Leifs, fils d'Eric le Rouge, découvrit, peu après, une terre rocheuse qu'il appela *Helluland* ou terre de pierre (c'est une partie du Labrador), et ensuite un pays couvert d'arbres qu'il nomma Morkland ou terre de forêts (Nouvelle-Ecosse). Un vent du Nord-Est qui vint à souffler les poussa, en moins de vingt-quatre heures, au cap Cod. Leifs et ses compagnons débarquèrent et s'établirent près de la rivière Taunton. Ils bâtirent des maisons, comme pour se fixer là, charmés par la douceur du climat, la richesse des eaux en pois-

sons, la fertilité de la terre. Un d'eux, nommé Tyrker, s'enfonça dans l'intérieur des terres et trouva en grand nombre des plants de vigne sauvage. Il revint faire part de cette découverte à ses compagnons; ils appelèrent leur pays, pays du vin ou *Vinland*. Bientôt ils revinrent en Europe, et leur chef, Leifs, reçut le surnom d'*heureux*.

En 1003, 160 hommes et 5 femmes quittèrent le Groënland pour venir s'établir dans ce pays de *Vinland*, qu'on disait si fécond et si beau; ils avaient pour chef Thorfinn Karlberne. Ils reconnurent que le pays n'était pas complètement désert. Des Eskimaus vinrent sur des canots faits de peaux de bêtes visiter les étrangers et entrèrent avec eux en relations de commerce. Mais bientôt, devenus très nombreux, ils se montrèrent hostiles et Thorfinn dut fortifier les points où il s'était établi. La guerre éclata; des difficultés de tout genre, le manque de vivres forcèrent ces aventureux colons à revenir dans leur pays. De nombreuses expéditions partirent pour le Vinland, mais la guerre éclatait toujours entre les indigènes et les étrangers, et aucun de ceux-ci ne put fonder dans ce pays un établissement durable.

On voit, par ces tentatives et ces découvertes, que les Northmans fréquentèrent les mers boréales, et s'aventurèrent tout près des terres arctiques; les notions géographiques qu'ils acquirent furent considérables, mais elles profitèrent peu aux navigateurs du reste de l'Europe; le bruit de leurs expéditions, qui se répandit par la Scandinavie, l'Angleterre et une partie de l'Allemagne, ne parvint pas jusqu'aux contrées d'Europe où l'attention se portait aux recherches de terres inconnues; peu ou point de relations de leurs voyages; seulement quelques faits curieux propagés par la tradition prirent place dans les récits des mytho-

graphes et des compilateurs; une inscription en caractères runiques, laissée à Upernavik (Groënland), une autre près de la rivière de Taunton, quelques vestiges de colonisation scandinave sur la côte occidentale du Groënland confirment ces récits et en donnent une preuve irréfutable; mais le principal document qui nous montre la découverte de l'Amérique par les Normands c'est la relation et la carte des frères Zeni. — Nicolo Zeno, d'une famille noble et riche de Venise, avait armé un vaisseau pour naviguer dans les mers du Nord. D'Angleterre, il fit voile vers les hautes latitudes, et une tempête le jeta sur les côtes d'une île qu'il appelle Frisland (Ferœr). Le roi des îles l'accueillit fort bien et lui donna le commandement de sa flotte. Nicolo Zeno resta là quatorze ans et appela son frère Antonio.

Une carte dressée par eux, quoique souvent fautive, nous donne une haute idée de leurs connaissances géographiques; les îles Ferœr, les Shetland, l'Islande sont assez bien marquées; au nord-ouest de l'Islande, le Groënland s'avance en péninsule montagneuse très nettement indiquée, tandis qu'au sud du Groënland et perdues dans le cadre deux îles, probablement l'Helluland et le Vinland, portent ces noms: Estotiland et Droces.

Ainsi les Normands ont bien, dès le IXe siècle, découvert l'Amérique, et leurs voyages vers ce continent ont été fort nombreux; mais la gloire de Colomb est-elle par ce fait amoindrie? Quoi qu'un patriotisme exagéré ait pu dire à ce sujet, toute la gloire de cette découverte appartient bien au marin génois. Il ne connut jamais les voyages accomplis par les hommes du Nord dans cette direction de l'Ouest, tout le prouve; le silence qu'il garde dans ses lettres à Ferdinand et dans la relation de son voyage; son erreur même, qui lui fit croire à la découverte, non d'un monde nouveau, mais seulement d'une extrémité de l'Inde.

CHAPITRE XI

LES ANTILLES

Géographie physique. — Animaux et plantes. — Les Ciboneys, leur caractère. — Huttes et pirogues. — Monogamie. — Population. — Princes et prêtres. — Idoles. — Croyances à la vie future. — Culte des cavernes. — Les Caraïbes ; leur puissance, leur bravoure, leurs flèches empoisonnées. Expéditions maritimes et pirateries des Caraïbes. — Culte des astres. — Gouvernements.

Les Antilles forment deux archipels principaux qui s'étendent sur une longueur de 3,500 kilomètres, comme une chaîne tendue entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, les grandes Antilles et les petites Antilles ; il faut y ajouter les îles Sous-le-Vent ou Antilles des Caraïbes. Ces terres et ces îles éparses dans cette partie de l'Océan semblent avoir eu une connexion autrefois, entre elles et avec le continent ; on dirait les derniers débris d'une grande terre que les eaux auraient en partie engloutie. Presque toutes couvertes de montagnes et de volcans, elles sont d'une remarquable fécondité dans toutes les contrées où la roche est recouverte d'un peu de terre végétale ou de lave décomposée ; l'humidité constante de l'air et le grand soleil

des tropiques y font pousser une puissante végétation dont la beauté frappa les premiers navigateurs; à chaque pas qu'ils faisaient dans la connaissance de l'archipel, ils trouvaient des terres plus riches et se croyaient, comme ils disent souvent, dans le véritable paradis terrestre décrit par la Bible.

Les habitants avaient ainsi dans les productions des Antilles les principales choses nécessaires à leur subsistance; la racine de manioc, avec laquelle ils faisaient leur pain (la cassave), la patate, l'ananas, etc. De temps en temps ils joignaient à ces mets, qu'ils n'avaient qu'à recueillir sans grand travail, quelque manger plus délicat, par exemple le grand lézard vert des Antilles ou iguane, ou le chien, le seul animal domestique du pays, qu'ils élevaient uniquement pour sa chair, excellente, dit-on, chez cette espèce; quelquefois aussi des oiseaux tués à coups de flèche ou de fronde, des poissons pris avec des hameçons ou des filets.

Les îles de Bahama et Cuba étaient habitées par un peuple qui s'appelait *Cibuney* ou *Ciboney;* la langue qu'ils parlaient, le ciboney, semble avoir été compris à Haïti, à Porto-Rico et à la Jamaïque. D'autres dialectes aussi étaient parlés dans quelques îles. Une langue rude et dure était parlée dans un canton de l'île de Haïti, tandis qu'un langage plus doux et plus achevé était en usage dans un autre et prenait peu à peu le dessus comme langue polie et de la diplomatie. — Ces peuples Cibuney, qui parlaient cette langue commune aux habitants des quatre grandes Antilles, n'étaient pas originaires des Antilles. Ils venaient, disaient-ils eux-mêmes, de l'Ouest et avaient émigré, poussés par quelque nécessité dans l'île de Haïti, qu'ils appelaient de divers noms : *Quizqueia*, c'est-à-dire le monde — *Cibao*, la pierreuse — *Haïti*, le pays âpre. Rencontrèrent-ils des habitants déjà établis dans cette île?

On n'en sait rien. Dans le Delta du fleuve Bahaboni ils fondèrent leur plus ancien établissement, et la première hutte qui y fut fondée fut regardée comme sacrée et subsistait encore à l'arrivée des Espagnols.

Ces hommes étaient de race grande et bien faite. Leurs traits réguliers, une physionomie douce et avenante et une réelle douceur de mœurs frappèrent les premiers Européens qui furent en contact avec eux, et il devint pendant quelque temps d'usage en Europe de vanter le bonheur et les mœurs des Igueris et des Cibuneys. Mais ayant une nourriture peu solide, peu habitués à la fatigue et au travail, les pauvres Indiens ne purent fournir les lourds tributs en or et en coton qu'on leur demandait. Ils se révoltèrent contre les mauvais traitements qu'on leur fit subir, ils s'enfuirent dans les forêts; ils moururent à la peine ou les armes à la main; en tous cas ils disparurent avec une effroyable rapidité, et à peine si, un siècle après l'arrivée de Colomb, les îles conservaient la moitié de leur population indigène.

Les habitants des Antilles avaient une industrie assez peu avancée; ils ne connaissaient pas le fer, ils y suppléaient, pour les pointes de leurs flèches, de leurs lances et leurs outils, par le bois durci au feu ou par une pierre dure. C'est donc avec des instruments fort imparfaits qu'ils étaient forcés de construire leurs huttes et leurs canots, ainsi que les divers vases dont ils se servaient. Leurs huttes coniques étaient faites de bois, de cannes, et couvertes de paille ou de feuillages : au milieu des maisons dont le toit était en pointe, il y avait un poteau ou un mât qui touchait jusqu'au sommet et auquel on attachait toutes les pointes des perches. Les diverses parties qui composaient la maison étaient liées avec une espèce d'osier, fort propre, dit Oviedo, à faire liaison, ne se pourrissant point et

servant de clous pour attacher les membrures et les cannes. Quant à leurs canots, voici comme Oviedo les décrit : « Chaque canot est d'une seule pièce ou d'un seul arbre que les Indiens vident à grands coups de hache bien affilées ; ils coupent, creusent le bois, et brûlent petit à petit ce qui est moulu, rompu ou coupé... A la longue, ils font ainsi une barque ou une petite nacelle quasi de la façon d'une auge longue, étroite plus ou moins, suivant la longueur et la largeur de l'arbre qu'ils emploient ; point de quille, comme à nos barques et navires.

« J'en ai vu quelques-unes qui portaient bien quarante à cinquante hommes. Ils les appellent pirogues, et se servent de *nahes* qui ne signifient autre chose que avirons. Aucunes fois ils naviguent debout, aucunes fois assis, et aucunes fois à genoux, comme il leur tien à plaisir. Ces *nahes* sont comme des pelles longues, mais le bout par lequel ils la tiennent est comme la potence d'un boiteux. Ces canots se renversent de fois à autre, mais ne vont point à fond, quoique pleins d'eau ; les Indiens, qui sont grands nageurs, les redressent aussitôt. »

Les plus grandes pirogues étaient construites à la Jamaïque où Colomb, en 1494, en mesura un qui avait 96 pieds de longueur sur 8 de largeur. C'est avec de tels bateaux qu'avait lieu un commerce assez régulier entre Haïti, Cuba, Porto-Rico et la Jamaïque ; quelquefois même les insulaires allaient ainsi jusque sur la côte du Yucatan ou du Mexique.

Quant à l'industrie des vêtements, elle était naturellement presque nulle chez un peuple qui allait habituellement nu. La femme, qui était chargée de tous les travaux et de tous les soins relatifs à l'intérieur, était assez respectée ; elle pouvait même hériter du trône. La monogamie était la règle générale ; les princes et

les grands pouvaient prendre jusqu'à vingt femmes, mais une seule était la véritable épouse. Quand un homme mourait, un roi par exemple, son fils aîné héritait; non son neveu, comme on l'a souvent dit par erreur. S'il n'y avait pas de fils, l'héritage revenait alors au frère du défunt ou, à son défaut, à ses neveux.

On ne saurait dire d'une manière exacte quelle était la population des îles; les contemporains l'exagèrent presque tous, témoin Las Casas, qui évalue le nombre des habitants de Haïti à 4 millions, tandis que cette île ne peut, au dire des meilleurs juges, en nourrir que 7 à 800,000. Cependant, on ne saurait nier que la population ne fût très dense aux Antilles, et pour l'ensemble des îles il serait difficile de l'évaluer à moins de quatre millions.

Les peuplades étaient en général assez peu nombreuses; on ne pouvait pas distinguer de véritable corps de nation. A Hispaniola on comptait cinq gouvernements ou empires, gouvernés par les caciques Guacanagari, Guarionex, Caonabo, Behechio, Cayacoa. Ces princes avaient un pouvoir absolu et, par une étiquette minutieuse, ils tenaient leurs sujets en respect et à l'écart. Seul, le cacique était propriétaire. Il donnait ordre de planter, de semer, de pêcher ou de chasser, et il chargeait chacun de ses sujets d'un travail à son gré. Tout ce qu'on avait récolté ou pris était mis en réserve dans les greniers royaux; on l'en tirait au fur et à mesure des besoins et on distribuait à tous les sujets une part proportionnée au nombre des membres de la famille, de sorte qu'une sorte de socialisme maintenait l'égalité de soumission au prince, au milieu de cette société barbare. Les princes ne se mariaient qu'entre eux, et il n'y a pas d'exemple qu'un cacique ait épousé la fille d'un de ses sujets. Le cacique était

jugé être d'une autre race, quasi divine; il était le propriétaire du Cémes ou image du dieu de l'empire. Lui seul connaissait tous les rites, toutes les cérémonies sacrées par lesquelles il fallait remercier ou implorer les divinités. A côté de lui des prêtres nommés Bohitos interprétaient les oracles, accomplissaient les sacrifices et faisaient toutes les cérémonies du culte; ils étaient aussi médecins, joignant, à quelques connaissances pratiques, de la sorcellerie et des sortilèges. Les habitants des Antilles avaient aussi comme une sorte de littérature; des poèmes héroïques retraçaient les exploits des héros et les aventures des dieux; des poèmes lyriques étaient chantés par la foule des danseurs dans les danses sacrées, et avant de combattre, les guerriers chantaient leur chant de guerre.

Tel était l'état social des Indiens Ciboneys ou Igueris quand vinrent les Européens, ni aussi heureux que les contemporains l'ont dit, ni aussi malheureux qu'on pourrait le supposer, lorsqu'on les appelle sauvages: ils étaient à demi civilisés; quant à l'étonnement que leur causèrent les cavaliers qu'ils prirent pour des monstres ne faisant qu'un avec les chevaux, il n'est pas des plus étranges: ils ne connaissaient pas d'animal qui approchât de telles proportions. Nous ne serions peut-être pas moins étonnés, si nous voyions revivre devant nous quelqu'un des grands animaux de forme antédiluvienne.

La religion des habitants des Antilles comprenait deux divinités principales : Jocauna ou Juamaonocon et sa mère Mamona, adorée sous cinq noms différents; probablement le soleil et la lune. Ils adoraient aussi sous le nom de Huracans (d'où notre mot ouragan) ces épouvantables tempêtes qui de temps à autre désolaient leurs îles; ils y voyaient une des manifestations du génie du mal et les Espagnols eux-mêmes, quand

ils virent pour la première fois ces singuliers et terribles déchaînements de la nature, prièrent et crurent que c'était l'œuvre du diable. En outre chaque canton, chaque village avait ses dieux particuliers, nommés Cémes. Ces divinités sans nombre étaient de petites poupées de pierre, de bois, d'or ou même de coton. On leur demandait suivant les besoins la pluie ou le beau temps ; les guerriers leur demandaient une guerre heureuse ; les femmes, un enfantement sans douleur.

Ils croyaient à une vie ultérieure de l'âme après la mort; de là l'usage chez les femmes des princes de se donner volontairement la mort pour ne pas survivre à leur époux ; de là aussi l'habitude de mettre près de l'endroit où on ensevelissait un mort, un peu de pain et une cruche d'eau ; c'était pour que son âme pût se nourrir pendant le voyage vers le paradis. Les corps des Caciques et des Magnats, embaumés, enveloppés d'étoffes de coton, étaient longtemps gardés dans des hamacs, puis enterrés. Les âmes de tous ces morts se rassemblaient à l'ouest de l'île; c'était là le royaume de Machetaurie-Juavana, le cacique des morts. Le jour elles se cachent, mais la nuit elles errent autour des demeures, envoyant aux vivants le bonheur et le malheur. Aussi les Indiens avaient peur de l'obscurité comme de vrais enfants.

A ces croyances concernant les choses surnaturelles, ajoutons encore le culte des cavernes et des grottes ; elles étaient pour les Indiens le berceau de toutes choses ; ils y faisaient naître le soleil, la lune et toutes les races qui habitent la terre.

En face des paisibles Ciboneys vivaient les terribles Caribes ou moins bien Caraïbes. Habitant le continent depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'à l'isthme Darien, ils s'étaient bientôt rendus maîtres des petites Antilles et des îles sous le vent et ils avaient poussé

leurs courses aventureuses même bien au delà. Des Caribes s'étaient établis sur le bord occidental de l'île de Porto-Rico ; d'autres avaient fondé des empires dans les parties montagneuses d'Haïti, à la péninsule de Samana, aux montagnes de Macorix et à la pointe occidentale de l'île, au Higney. Un aventurier Caraïbe avait même réussi à devenir cacique de l'empire de Maguam, le plus grand de l'île.

La taille des Caribes était un peu au-dessus de la moyenne ; ils étaient en général bien faits et bien proportionnés ; les traits de leur visage étaient agréables et réguliers, mais leur front était plat et comme enfoncé, par suite de la coutume où ils étaient de le déprimer fortement avec les mains chez les tout jeunes enfants. Plus braves et plus audacieux que les autres peuples d'Amérique, ils avaient acquis une grande réputation de vaillance et de férocité. Ils se servaient à la guerre de traits empoisonnés de curare, poison violent, suc d'une certaine espèce d'euphorbe. Ils n'étaient pas redoutables seulement aux peuples des Antilles, ils le furent même aux Européens. Malgré la frayeur que leur causa d'abord l'artillerie, ils n'hésitèrent point à attaquer les plus gros navires ; maintes fois ils s'en emparèrent après avoir massacré l'équipage ; jusqu'au milieu du XVIIe siècle, ils ne craignirent pas de venir piller les plantations françaises ou espagnoles. Le nom de caribe, dans leur propre langue, était synonyme de héros. Mais ils se nommaient eux-mêmes Calinago ou Calina et leur idiome différait entièrement de ceux parlés par les habitants des Antilles.

A cause de leur héroïsme et de leur bravoure, les Caribes étaient regardés comme la plus belle et la plus forte de toutes les races américaines. Ils allaient nus et leurs femmes ne portaient quelques morceaux d'étoffe que pour se distinguer de leurs esclaves ; hommes

et femmes laissaient croître leurs cheveux et se peignaient en noir le tour des yeux, un des traits distinctifs de leur race.

Les premiers navigateurs virent dans les Caribes une nation plus avancée que les autres; leurs maisons étaient mieux construites, plus spacieuses, plus commodes et plus solides; leurs canots étaient plus grands et pouvaient souvent contenir quarante ou cinquante personnes; des voiles, faites avec un tissu de coton, leur permettaient de ne pas se servir de rames, et ils montraient à la manœuvre une réelle habileté. Ils faisaient la manœuvre en mesure, le pilote chantant. Ils estimaient la direction du bateau et s'orientaient d'après les étoiles, et la durée de la nuit était divisée par eux suivant la culmination de certaines étoiles. A la différence des autres insulaires, ils n'agissaient pas isolément, mais formaient de vastes sociétés; leurs plans étaient mieux suivis, et les fruits de leurs expéditions étaient mieux conservés. Les habitants de la Guadeloupe, la Dominique et Marie-Galante faisaient des expéditions en commun. Aussi on a pu avec raison comparer les Caribes aux anciens Normands, aux Wikings (rois de la mer). De véritables flottes, portant 500 guerriers, partaient pour les Antilles au nord-ouest, notamment pour Portorico. Là ils faisaient une véritable chasse à l'homme, emmenant avec eux les hommes, les femmes et les enfants. Les hommes étaient tués, rôtis au feu, et leurs morceaux partagés entre tous; les femmes devenaient esclaves et servantes des femmes Caribes; car celles-ci, méprisant les soins et les travaux domestiques, ne s'occupaient que d'exercices guerriers et suivaient leurs maris dans les combats. Le nombre de ces femmes esclaves était fort grand, mais quoique la polygamie fût ordinaire chez

les Caribes, jamais elles ne devenaient les épouses de ces guerriers.

Ils adoraient surtout les astres, particulièrement la lune dont la bienfaisante lumière leur permettait de courir la nuit à leurs sauvages expéditions. Les âmes de leurs ancêtres, croyaient-ils, échappées du corps, allaient se réfugier dans les cieux, et là, sous la forme d'étoiles, servaient encore à les guider sur la vaste mer. Leurs prêtres, *Piaches*, étaient surtout médecins et devaient apprendre à connaître les plantes. Ils étaient aussi jongleurs.

Les caciques n'avaient chez les Caribes qu'une autorité fort restreinte; il y avait comme une sorte de gouvernement populaire et républicain. Nous voyons les Caribes Ciguagos de Haïti faire un véritable plébiscite pour décider de la paix ou de la guerre. Lorsqu'ils partaient pour une expédition, ils se choisissaient pour chef un homme âgé, ordinairement un grand propriétaire ou un armateur de pirogues. Ces peuples, à l'époque où les Espagnols vinrent en ces parages, avaient semé la terreur parmi les peuplades plus faibles des grandes et des petites Antilles; ils avaient essaimé partout de puissantes colonies et ils eussent formé ainsi, en s'avançant toujours vers l'ouest, de petites tribus pillardes et maritimes, maîtresses de tout ce grand archipel. Mais une commune servitude allait courber sous le même joug vainqueurs et vaincus, Caribes et Ciboneys.

CHAPITRE XII

CONQUÊTE DU MEXIQUE

Cordova. — Grijalva. — Découverte du Yucatan. — Fernand Cortez. — Sa jeunesse, ses aventures, son courage. Il se brouille, puis se réconcilie avec Vélasquez. — Il se prépare à une expédition. — Ses instructions. — Son départ. — Ses forces. — Relâche à l'île de Cozumel. — Prise de Tabasco. — Négociations avec Montézuma. — Fondation de la Vera-Cruz. — Cempoalla. — Marche sur Tlascala. — Alliance avec les Tlascalans. — Cholula. — La vallée de Mexico. — Entrée triomphale à Mexico. — Accueil fait aux Espagnols par Montezuma. — Leur séjour dans la ville. — Arrestation de Montezuma. — Marche contre Narvaez. — Retour de Cortez à Mexico. — Etat des Esprits. — Révolte, sorties des Espagnols. — Mort de Montezuma. — La nuit triste. — Fuite à Tlascala. — Retour sur Mexico. — Tezcuco prise. — Siège de la capitale. — Les brigantins. — Résistance désespérée. — Prise et sac de la ville. — Dernières années de Cortez et conquête du Mexique.

Tandis que de hardis navigateurs découvraient les côtes de l'Amérique du Sud jusqu'au Rio de la Plata, que d'autres non moins audacieux reconnaissaient les

contrées les plus septentrionales de l'Amérique du Nord, les terres continentales voisines de Cuba et du littoral exploré par Colomb dans son second voyage, restaient inconnues. Les bords de ce grand golfe, qu'on nomme aujourd'hui le golfe du Mexique, où dominait la race puissante et riche des Aztèques, attendaient un conquérant. Vélasquez, gouverneur de Cuba, homme habile, entreprenant et cupide, cherchait quelque moyen d'acquérir de la gloire et des richesses. Il permit à Hernandez de Cordova d'aller aux îles Bahamas pour y enlever des Indiens et les réduire en esclavage. 1517. Cordova reconnut une terre, dont il demanda le nom aux naturels; ils lui répondirent « Tectecan » ce qui signifiait : « Je ne vous comprends pas. » Mais les Espagnols prenant ce mot pour le nom du lieu, le corrompirent aisément en celui de Yucatan. Partout où ils débarquèrent, ils furent assez mal reçus et la plupart d'entre eux, parmi lesquels Cordova, furent blessés à coups de flèches. Ils avaient affaire à une race autrement belliqueuse et forte que celle qu'ils avaient trouvée aux Antilles et au golfe Darien. La grandeur et la solidité des édifices construits de pierres et de chaux, et si différents des frêles habitations de joncs et de roseaux des insulaires, les étonnèrent beaucoup. Ils ne furent pas moins frappés de la culture habile du sol, du délicat tissu des vêtements de coton et du beau travail des ornements d'or que portaient les indigènes. Tout indiquait une civilisation bien supérieure à ce qu'ils avaient vu jusque-là. Les relations que Cordova rapporta sur le pays, et surtout les ornements d'or curieusement travaillés enlevés aux naturels, convainquirent Vélasquez de l'importance de cette découverte; il se disposa en toute hâte à en profiter.

Une petite escadre de quatre vaisseaux, équipée dans ce but et placée sous le commandement de Juan

de Grijalva, neveu du gouverneur, qui connaissait sa probité, sa prudence et son dévouement, quitta le port de St-Iago de Cuba, le 1er mai 1518. Grijalva côtoya la péninsule du Yucatan en touchant aux mêmes lieux que son prédécesseur. Partout il fut frappé comme lui des marques d'une civilisation plus avancée et de la supériorité de l'architecture ; c'était, en effet, la région où l'on a trouvé depuis des ruines vraiment extraordinaires. De grandes croix de pierre, monuments sans doute d'un culte religieux, ne l'étonnèrent pas moins. Il donna à la péninsule le nom de Nouvelle-Espagne, étendu depuis à un territoire beaucoup plus vaste.

Presque partout il reçut un accueil hostile ; toutefois il put entrer en conférences amicales avec deux caciques assez puissants, qui relevaient du grand empereur des Aztèques, Montézuma. Contre des verroteries et des objets de faible valeur, les Espagnols reçurent un véritable trésor d'ornements en or et de tissus de coton. Ils voulaient fonder une colonie en ce pays si riche, et Grijalva lui-même en avait le secret désir. Mais il crut mieux suivre les instructions qu'il avait reçues, en envoyant à Cuba un de ses compagnons avec tous les renseignements qu'il avait pu recueillir sur l'intérieur du pays et en continuant lui-même l'exploration de la côte.

Il toucha à St-Jean de Ulua et à la Isla de los Sacrificios qu'il appela ainsi, à cause des restes sanglants de sacrifices humains qu'il put y reconnaître. Mais assailli par une tempête, il fit voile vers Cuba, et y arriva sain et sauf après une absence de six mois. Grijalva avait eu ainsi la gloire d'être le premier navigateur qui mit le pied sur le sol mexicain et entra en rapport avec les Aztèques. Mais en rentrant à Cuba, il fut surpris d'apprendre que l'on préparait un autre armement plus formidable pour continuer ses découvertes ; il fut traité

avec froideur, et même Velasquez lui fit de fort vifs reproches, quoiqu'il ne fût coupable que d'avoir suivi à la lettre les instructions très précises qu'il avait reçues. Il mourut pauvre après avoir entrevu les immenses richesses du grand empire du Mexique, et avoir lui-même rapporté un trésor considérable. Vélasquez confia à un autre, à Hernando Cortès, le soin et la gloire de poursuivre l'entreprise qu'il avait commencée.

Celui-ci, d'ailleurs, un homme d'un rare mérite, mais que Vélasquez n'eût jamais choisi s'il avait pu prévoir l'avenir, était d'une famille noble, mais pauvre de l'Estramadure. Son père, frappé de ses vives et brillantes dispositions naturelles, le destinait à la profession de légiste, plus lucrative que le métier des armes, et l'envoya à l'Université de Salamanque, alors fort renommée. Mais le jeune Cortès paraît avoir peu profité des leçons de ses savants professeurs, et malgré une intelligence réelle que montrent la suite de sa vie et les écrits qu'il nous a laissés, il fit fort peu de progrès. Cortès ne travaillait point ; il se laissait aller au hasard de ses caprices, ne rêvait que guerres et aventures, et à 17 ans il s'enrôla sous la bannière de Gonzalve de Cordoue. Bientôt, après quelques aventures galantes et maints duels, il partit pour le Nouveau-Monde, avec l'espoir d'y trouver de l'or et d'y faire une rapide fortune. « Une expédition dans le Nouveau-Monde, dit un éminent historien, avait tout l'attrait de l'inconnu. C'était une de ces entreprises, pleines de hasards, où les aventuriers aimaient à jouer l'avenir, la réputation, la vie. Rarement ils recueillaient la riche proie qu'ils convoitaient, mais ils étaient sûrs au moins de conquérir de la gloire. Au retour dans leurs foyers, s'ils étaient destinés à les revoir, ils avaient à raconter des histoires merveilleuses, leurs périls au milieu de peuples singuliers, sous de brûlants climats, dont la ferti-

lité et la magnificence végétale surpassaient tellement tout ce qu'ils avaient vu dans leur propre pays. Ces récits fournissaient un nouvel aliment aux imaginations nourries des histoires de chevalerie, la lecture favorite des Espagnols à cette époque. Ainsi la réalité et la fiction concourant au même but, l'enthousiasme faisait affronter les plus terribles épreuves. La vie du cavalier espagnol, au XVI[e] siècle, est un véritable roman en action et l'histoire de ses aventures dans le Nouveau-Monde une des plus dramatiques pages des annales de l'humanité. » (William-Prescott). Cortès était recommandé à Ovando, gouverneur d'Hispaniola ; peut-être même était-il un peu son parent. Lors de son arrivée dans l'île, il ne l'avait pas trouvé ; Ovando était absent et explorait militairement l'intérieur de l'île. Son secrétaire reçut le jeune aventurier avec bienveillance et lui assura qu'il obtiendrait sans peine une concession de terres. « Mais je viens pour trouver de l'or, répliqua Cortès, et non pour labourer la terre comme un paysan. » Cependant sa mondaine sagesse, comme dit Las Casas, qui le connut dès cette époque, lui fit prendre le meilleur parti. Après avoir obtenu une concession de terres et un repartimiento d'Indiens, il se livra aux travaux de la vie agricole, dont les résultats étaient alors assurés. Il prit part aussi plus d'une fois aux expéditions dirigées contre les Indiens de l'intérieur, et acquit dans ces poursuites, dans ces chasses à l'homme, un sang-froid, une bravoure à toute épreuve, mais aussi il apprit à être sans pitié pour de malheureux innocents. Au bout d'un séjour de sept ans à Saint-Domingue, Vélasquez ayant été nommé gouverneur de Cuba, avec la commission d'aller subjuguer l'île, il partit avec l'expédition qui mit à la voile en 1511, et se distingua durant la première période de la conquête. Les historiens du temps nous disent que l'activité, le courage qu'il

déploya dans l'invasion du pays méritèrent les éloges du commandant; tandis que ses manières ouvertes et cordiales, sa bonne humeur et les vives saillies de son esprit, le faisaient aimer des soldats. Il laissait peu entrevoir alors, dit un contemporain, les grandes qualités qu'il devait déployer dans la suite.

Cortès paraît avoir joui d'une grande faveur près de Vélasquez et au dire de Las Casas, devint son secrétaire. Une intrigue amoureuse les brouilla. Cortès se mit à la tête des nombreux mécontents de l'île et une conspiration fut ourdie contre le gouverneur; deux fois mis aux fers, Cortès peut s'enfuir deux fois, grâce sans doute à la complicité de ceux qui étaient chargés de le garder. Il se réconcilia cependant avec Vélasquez, et reçut un considérable repartimiento d'Indiens et un vaste territoire dans le voisinage de St-Iago. Il fut bientôt nommé alcade de cette ville. Vivant presque toujours dans ses terres, il s'occupa d'agriculture avec plus de succès qu'autrefois, et enrichit son domaine de plusieurs espèces de bétail. Quelques-unes lui doivent même leur introduction à Cuba. Il ne négligea pas non plus l'exploitation des mines d'or tombées dans son lot, qui promettaient d'être plus productives que celles d'Hispaniola. Cette existence industrieuse lui permit d'amasser, en peu d'années, trois mille castellanos, somme considérable pour le temps. « Dieu seul sait ce qu'il en coûta de vies indiennes! s'écrie Las Casas, et il lui en demandera compte. » C'est alors que le bruit des découvertes de Grijalva et de son heureux trafic se répandit dans l'île. C'était pour tous l'augure de résultats plus importants que tous ceux obtenus jusqu'alors, et le gouverneur méditant une nouvelle expédition, cherchait quelqu'un assez riche pour partager avec lui les frais de l'entreprise, assez énergique et assez habile pour la diriger à bonne fin. Plusieurs se présentèrent

que le manque de qualités personnelles fit repousser. Cortès, recommandé à Vélasquez par deux de ses amis intimes, connu pour sa bravoure et son sang-froid, remplissait mieux que nul autre toutes les conditions requises. Il fut mandé au palais et créé capitaine général de l'armada. Il se mit aussitôt à l'œuvre. Il consacra tout l'argent qu'il possédait à l'équipement de la flotte. Il s'en procura davantage en engageant ses propriétés et en donnant son obligation à de riches marchands de l'île qui ne doutaient pas du succès; puis, quand son crédit fut épuisé, il mit à contribution celui de ses amis. Il arma ainsi six vaisseaux. Trois cents volontaires s'enrôlèrent en peu de jours, impatients de chercher fortune sous un chef hardi et populaire. Vélasquez, quoi qu'en aient dit les amis de Cortès, dut contribuer pour une part notable aux frais de l'expédition.

Les instructions pour le voyage furent rédigées par Velasquez; malgré sa jalousie et sa cupidité, elles ne furent dictées ni par un esprit étroit ni par un esprit mercenaire. Cordova, au retour de sa première visite au Yucatan, avait apporté la nouvelle que six chrétiens languissaient captifs dans l'intérieur du pays. On supposait qu'ils devaient être des compagnons de l'infortuné Nicuessa qui avait péri dans ces parages. L'ordre était donné de les découvrir s'il était possible et de les rendre à la liberté. Mais le but principal de l'expédition étant de nouer des relations de commerce avec les indigènes, il fallait ne leur faire aucun tort et les traiter avec douceur et humanité. Cortès ne devait pas oublier que le roi d'Espagne avait surtout à cœur la conversion des Indiens. Il devait leur imprimer une haute idée de la grandeur et de la bonté de son royal maître, en les invitant à reconnaître sa souveraineté et à lui faire de beaux présents d'or, de perles, de

pierres précieuses, afin d'obtenir par ce témoignage de leurs bons sentiments sa faveur et sa protection. Il devait explorer avec soin la côte, sonder ses baies et l'embouchure de ses rivières, dans l'intérêt des futurs navigateurs ; chercher à connaître les produits naturels du pays, le caractère de ses différentes races, leurs institutions, leurs progrès et envoyer une relation détaillée de tout cela au gouverneur avec le produit des échanges. Il devait, en un mot, ne rien négliger de ce qui pouvait être utile au service de Dieu et de son souverain. Il ne restait plus qu'à munir les navires des vivres nécessaires pour un voyage qui pouvait être assez long, quand l'esprit de Vélasquez s'ouvrit aux soupçons. Sa jalousie naturelle et les propos des envieux qu'irritait la fortune naissante de Cortès lui firent craindre peu de subordination de la part d'un homme dont il connaissait le caractère altier et énergique. Il résolut de lui retirer le commandement dont il l'avait investi et le dit à quelques-uns de ses amis. Cortès, averti par eux et déjà mis en garde par le subit changement de manières du gouverneur à son égard, résolut de partir sans délai. Pendant le jour il embarqua avec une activité fébrile tout ce qu'il put de vivres et de munitions, et la nuit, ayant prévenu les officiers, soldats et matelots de la déloyauté qu'on voulait commettre à leur égard, il gagna le large. Il alla compléter son armement dans les petits ports de Cuba ; il était trop fort pour que les ordres envoyés par Velasquez de l'arrêter reçussent exécution. Il prit, moyennant indemnité, deux navires chargés de vivres et vit venir à lui un grand nombre de volontaires. Une centaine d'entre eux, autrefois compagnons de Grijalva, lui rendirent de grands services. Quand il quitta l'île, son escadre se composait de onze vaisseaux, dont quatre grands ; les autres étaient de petites caravelles et des brigantins non pon-

tés. La flottille entière fut placée sous la direction d'un vieux marin qui avait la connaissance de ces parages, Antonio de Alaminos. Il avait eu la gloire d'être le pilote de Colomb, dans son quatrième voyage, puis celui de Cordova et de Grijalva, dans les premières expéditions au Yucatan ; il y ajouta ainsi celle d'être le pilote de Fernand Cortès partant pour conquérir le Mexique. Les forces dont celui-ci disposait se montaient à cent quarante marins, cinq cent cinquante-trois soldats, dont trente-deux arbalétriers, treize arquebusiers et deux cents Indiens de Cuba pour les travaux domestiques. L'armée avait dix pièces de canon, quatre fauconneaux et d'abondantes munitions. On avait pu avec peine se procurer seize chevaux, et Cortès comptait avec raison sur cette cavalerie, si faible qu'elle fût, pour jeter la terreur parmi les indigènes. C'est avec de telles forces, si minimes et si peu imposantes, que Cortès entreprit la conquête d'un grand empire qui comptait plus de trois cent mille hommes braves et aguerris. Le 18 février 1519, ses compagnons et lui entendirent la messe célébrée avec les solennités en usage chez les navigateurs espagnols, lorsqu'ils entreprenaient un voyage de découvertes. La flotte, placée sous la protection de saint Pierre, patron de Cortès, leva l'ancre et fit voile vers la côte du Yucatan.

On fit relâche à l'île de Cozumel, pauvre et mal peuplée, mais habitée par une race industrieuse ; la première pensée de Cortès fut de les faire renoncer à leur idolâtrie pour embrasser la religion chrétienne et les efforts de deux missionnaires qui accompagnaient l'expédition, le licencié Juan Diaz et le P. Bartolomé d'Olmedo, furent longs et infructueux. Ils voulurent persuader au peuple de Cozumel de laisser démolir ses idoles auxquelles les Espagnols trouvaient une ressem-

blance frappante avec Satan. Les indigènes, frappés d'horreur, prétendaient que ces dieux qui donnent le soleil, la pluie et le tonnerre, lanceraient leurs foudres sur les coupables. Cortès fit néanmoins jeter les idoles du haut des temples et les naturels les reconnurent impuissantes. Cette conviction ou la force des Espagnols les décida à embrasser tous le christianisme.

Après avoir doublé le cap Catoche et navigué toutes voiles dehors dans la large baie de Campêche, on aperçut une terre couverte d'une magnifique végétation, puis l'embouchure *du rio de Tabasco ou de Grijalva*. Les sables qui y étaient accumulés empêchaient les gros navires de remonter le fleuve; laissant sa flotte à l'ancre, Cortès avec la plus grande partie de sa petite armée monta sur de légères embarcations pour reconnaître l'intérieur du pays.

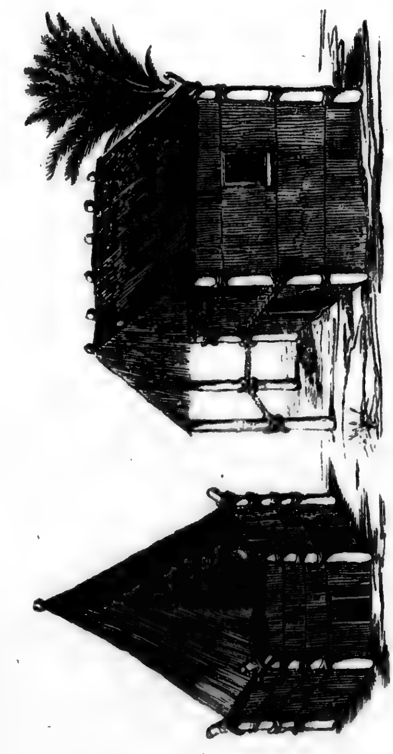
Le jour suivant, les Indiens, en grand nombre, bordaient les deux rives, rangés en ordre de bataille et brandissant leurs lances. Cortès leur adressa une proclamation en espagnol, les sommant de lui livrer passage vers la ville de Tabasco et les rendant responsables du sang versé, en cas de refus. Les Indiens répondirent par une grêle de traits et la bataille s'engagea aussitôt. Cortès marcha droit à l'armée qu'il avait devant lui, tandis qu'un gros parti de ses soldats allait prendre la ville. Effrayés par la lueur et le bruit des armes à feu, les naturels s'enfuirent, après avoir fait courir aux Espagnols, et à leur chef en personne, les plus grands dangers. La ville de *Tabasco* était prise presque en même temps, mais les habitants avaient pu en enlever tous les objets précieux. On y campa et Cortès apprit bientôt que les Indiens se préparaient à une nouvelle bataille. Il fit aussitôt ses préparatifs pour les prévenir et prendre l'offensive. Il confia le commande-

es

es, frappés
qui don-
raient leurs
moins jeter
rels les re-
ou la force
le christia-

vigué toutes
mpêche, on
ique végéta-
basco ou de
mulés empê-
euve ; laissant
grande partie
embarcations

nombre, bor-
de bataille et
essa une pro-
lui livrer pas-
ant responsa-
. Les Indiens
bataille s'en-
l'armée qu'il
de ses soldats
eur et le bruit
t, après avoir
f en personne,
sco était prise
nts avaient pu
campa et Cor-
paraient à une
aratifs pour les
le commande-



HABITATIONS INDIENNES, page 111.

9

ment de l'infanterie à Diego de Ordaz, avec les canons qu'on venait de débarquer, et se réserva celui de la cavalerie, qui, par un long détour, devait prendre les ennemis à revers. Les Indiens soutinrent longtemps le choc de l'infanterie, malgré la terreur que leur causait l'artillerie dont les décharges enlevaient des files entières dans leurs rangs; mais quand les cavaliers qu'ils prirent pour des êtres monstrueux, le cheval et l'homme ne faisant qu'un à leurs yeux, arrivèrent sur leurs derrières, tous s'enfuirent en jetant leurs armes. Ils vinrent bientôt faire leur paix, en offrant en présent dix belles esclaves, parmi lesquelles une jeune fille, Dona Marina, qui apprit bientôt le castillan et rendit de grands services; ils donnèrent aussi un peu d'or. Ils le tiraient, disaient-ils, de Mexico, et ils montraient l'Ouest. Cortès éleva parmi eux une église; ils assistèrent à la messe, se convertirent, et comme il n'y avait rien à gagner dans leur pays, on remit à la voile, en longeant la côte dans la direction du Nord.

On débarqua ensuite sur une plage déserte et sablonneuse où devait s'élever plus tard l'importante ville de la Vera-Cruz. Le camp présenta bientôt l'aspect d'une grande foire; les indigènes, qui avaient été touchés des bons procédés de Grijalva, venaient, avec une entière confiance, apporter des fruits, des liqueurs, des fleurs, du gibier, des mets assaisonnés à leur manière, des étoffes, des joyaux d'art et d'autres ornements. Ils donnaient les uns, ils échangeaient les autres pour ce que les Espagnols avaient à leur offrir en retour. Leur cacique Teuhtile vint lui-même conférer avec Cortès; il lui apprit qu'il était vassal d'un empereur très puissant, nommé Montézuma, et fit un beau présent au général. Celui-ci lui remit quelques objets de l'industrie européenne destinés à son suzerain et lui fit voir une parade de l'armée entière. Teuhtile devint

triste à l'aspect de l'artillerie et de la cavalerie. Un peintre dessina fort exactement le spectacle qu'il avait sous les yeux, ainsi que les navires aux grandes voiles blanches glissant, sans impulsion des rames, sur la surface des eaux. Ce dessin, le premier exemplaire que les Européens eussent encore vu de la fameuse écriture figurée des Aztèques, allait être porté rapidement à Montézuma et lui apprendre la venue des redoutables étrangers dans son empire. Quelques jours après, ses ambassadeurs arrivèrent chargés de présents dont la splendeur fit l'admiration et l'étonnement des Espagnols; Montézuma engageait les étrangers à repartir pour leur pays, disant regretter de ne pouvoir les visiter en personne à cause de la longueur du voyage, et les invitant à ne pas venir à Mexico, à cause des dangers que présentait la route. Cortès répondit par un léger présent et de nouvelles instances pour aller à Mexico. Les ambassadeurs revinrent avec un nouveau présent et une défense formelle, pour les Espagnols, de venir. En même temps, les Indiens, comme par ordre, quittaient tous le camp pour ne plus revenir, et la petite armée était menacée, par suite, de la famine. L'endroit où elle campait était marécageux et insalubre; une chaleur humide accablait les plus forts, et beaucoup murmuraient hautement. Cortès, devant cette opposition sourde, se voyait impuissant, menacé dans ses plans d'avenir; son autorité ne tenait qu'à son sang-froid et à son énergie; il était toujours le lieutenant de Vélasquez, avec un pouvoir limité. Il parvint, par son habileté, à se tirer de ce mauvais pas et à se faire, de ces soldats accablés et hésitants, des serviteurs à toujours dévoués. Quelques-uns des plus braves et des plus fidèles combattirent les projets de ceux qui voulaient retourner à Cuba, les éloignèrent et firent, dans une réunion où ils étaient en majorité, acclamer Cortès

et décider la fondation d'une colonie. Cortès qui avait, sans paraître, mené toute cette intrigue, alla en grande pompe installer la colonie et conférer les pouvoirs municipaux à quelques hommes dont il était sûr. Entre leurs mains, il déposa ensuite ce pouvoir précaire qu'il tenait de Vélasquez pour rentrer humblement, et comme un simple particulier, au milieu des siens. Mais les magistrats le rappelèrent, et, au nom du roi d'Espagne, comme c'était leur droit, proclamèrent Cortès gouverneur général. Par suite de ce subterfuge qui réussit pleinement, l'ambitieux hidalgo eut désormais un pouvoir souverain et légitime, tandis que les soldats qu'il séduisait par des dons, des promesses et le charme de ses manières, reprenaient peu à peu avec soumission leurs projets d'aventures et de conquêtes.

Mais ils voulaient quitter ce pays meurtrier et, laissant, pour garder la colonie voisine qui devait devenir l'importante ville de Vera-Cruz, une garnison d'une centaine d'hommes, ils s'avancèrent dans l'intérieur et arrivèrent bientôt à une ville considérable nommée *Cempoalla*. Les habitants appartenaient à la race des Totonaques, et après avoir opposé une assez faible résistance, ils accueillirent fort bien les étrangers. Ils expliquèrent qu'ils étaient d'une autre race que les Aztèques et qu'ils avaient formé longtemps un peuple libre; le grand Montézuma les avait soumis après une lutte sanglante. Mais ils gardaient au cœur une haine fort vive contre ce prince qui demandait leurs enfants pour les sacrifier sur les autels de ses dieux, qui demandait tous leurs revenus pour grossir ses trésors. A l'instigation de Cortès, ils arrêtèrent les juges et répartiteurs envoyés pour exiger le tribut. Un pareil attentat contre l'autorité de Montézuma les enchaînait à jamais à la cause des hommes blancs. Ils virent avec douleur les soldats de Cortès précipiter leurs idoles du haut des

téocallis pour y placer les images de Jésus et de la Vierge, mais ils acceptèrent le christianisme, ils donnèrent au conquérant des porteurs et des guides pour les mener à Tlascala; c'était, disaient-ils, une puissante et fière république que Montézuma n'avait pu vaincre que par de longs efforts et qui saisirait avec empressement l'occasion de se venger. Ainsi Cortès voyait peu à peu la fortune lui devenir plus propice; cet empire si puissant et si redouté n'était pas bien uni; ces races diverses, qu'on avait un instant pu courber sous le glaive, allaient se redresser au premier bruit de guerre et par leurs dissensions se livrer à Cortès, comme jadis la Gaule à César.

Les soldats passaient dans un pays accidenté et pittoresque. Ils voyaient à leurs pieds, quand ils se retournaient vers Cempoalla et vers les lieux qu'ils venaient de quitter, des plaines uniformes, brûlées par un soleil ardent et où croissaient surtout les aloès, les agaves et les cactus, pays chauds, *tierras calientes*; autour d'eux, une végétation plus fraîche et plus verdoyante, de grands arbres qui rappelaient à leur imagination quelques-uns de ceux de leur pays; une température plus douce et de fraîches brises leur rendaient l'ardeur première, que les chaleurs de la plaine avaient affaiblie; enfin devant eux, au-dessus des collines verdoyantes, les monstrueux sommets de la chaîne des Andes, couverts de neiges éternelles. Ils étaient alors dans les régions tempérées, *tierras templadas*, et ils apercevaient devant eux la région froide, les *tierras frias*. Ce magnifique spectacle les ranimait et ils arrivèrent bientôt à *Tlascala*, à peu près à mi-chemin de la mer à Mexico.

Mais les Tlascalans ignoraient les véritables dispositions de Cortès, et dans la fière république un vieillard aveugle, une sorte d'Appius Claudius, avait montré

qu'il fallait se défendre contre l'étranger envahisseur qui avait marqué son passage par la ruine des temples, l'incendie et le massacre. Lui-même et ses fils conduisirent la guerre avec une réelle habileté et un courage que les Espagnols n'avaient pas encore rencontré chez les peuples du plateau de l'Anahuac ; mais après une lutte des plus sanglantes, où l'armée conquérante fut plus d'une fois en grand danger, les Tlascalans posèrent les armes et traitèrent avec Cortès ; ils lui promettaient leur alliance contre Montézuma et imploraient sans bassesse sa clémence. Ils l'accueillirent dans leur grande et belle cité avec tous les honneurs possibles et se montrèrent depuis lors ses alliés fidèles dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Tandis qu'ils se reposaient dans Tlascala de leurs longues fatigues, les Espagnols virent arriver au camp de nouveaux ambassadeurs de Montézuma. Ils apportaient un riche présent avec une invitation formelle de ne pas aller plus loin. L'empereur avait été effrayé au récit des victoires que cette poignée d'étrangers avait remportées sur les belliqueux montagnards de l'Anahuac, et il cherchait à les écarter en promettant de reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne. Cortès répondit en termes polis, mais en maintenant son désir d'aller à Mexico. Bientôt revinrent les envoyés de Montézuma avec un nouveau message ; l'empereur, cette fois, l'invitait à venir dans Mexico, où il leur annonçait un accueil amical ; il leur recommandait la route de Cholula où, disait-il, tout était prêt pour les recevoir dignement. On verra plus loin ce qu'un si rapide changement de conduite cachait de perfidie. Cependant les Tlascalans avaient marié leurs plus nobles jeunes filles aux officiers de Cortès, après les avoir laissé baptiser; Cortès voulait les convertir. Le père d'Olmedo, Diaz et le conquérant lui-même leur expliquèrent la religion

chrétienne. Les Tlascalans, après les avoir attentivement écoutés, répondirent que le Dieu des Espagnols leur paraissait assez grand et assez bon pour mériter un culte parmi leurs divinités. Cortès pensait un instant à employer la force pour détruire leurs idoles. Le père d'Olmedo, un des rares missionnaires qui n'aient pas été fanatiques, le retint et, lui rappelant quelques tristes scènes dont ils avaient été témoins, lui montra que les conversions forcées n'étaient ni sincères ni durables.

Cortès reprit bientôt sa marche sur Mexico, en passant par Cholula et la route indiquée par le message de Montézuma ; les Tlascalans l'avaient pourtant mis en défiance; un grand nombre d'entre eux, pleins d'admiration pour ces hommes intrépides qui allaient, au nombre de 400, attaquer le formidable empire des Aztèques, voulurent se joindre à eux. Cortès, en les remerciant tous de leurs bonnes dispositions, n'accepta les services que de six mille d'entre eux. On arriva bientôt sur le bord d'une petite rivière, à peu de distance de la ville sainte de Cholula. Avec ses nombreuses tours et ses pyramides elle ressemblait, disent les contemporains, à la vieille Séville; outre sa population ordinaire qui paraît avoir été de cinquante ou soixante mille âmes environ, elle contenait un très grand nombre de pèlerins et de prêtres, accourus de toutes les parties de l'Anahuac. Les caciques de la ville sainte vinrent trouver Cortès qui avait, sur le soir, établi son camp près de la rivière; ils lui firent les démonstrations les plus amicales et firent apporter des vivres. En même temps, de nouveaux ambassadeurs de Montézuma arrivaient avec de nouveaux présents et un message conçu en termes humbles, presque suppliants. Deux jours après Cortès apprit par sa fidèle interprète Dona Marina qu'un complot était ourdi parmi les Cholulans,

par ces ambassadeurs. Deux prêtres gagnés par des présents révélèrent tous les détails de la conspiration. Les ambassadeurs nièrent toute participation et affirmèrent que l'empereur serait très content de voir une pareille trahison, si contraire à ses ordres, sévèrement punie. Le lendemain les principaux chefs avec un grand nombre de guerriers indiens, attirés dans la cour du temple où les Espagnols étaient logés, furent impitoyablement mis à mort ; ceux du dehors, attirés par leurs cris, voulurent les secourir ; ils furent massacrés en grand nombre. Cortès, dans une lettre au roi d'Espagne, compte trois mille morts ; Bernal Diaz, soldat qui a écrit l'histoire de la conquête, dit qu'il y en eut six mille. Après cette sanglante exécution quelques Cholulans vinrent négocier la paix avec Cortès, affirmant n'avoir agi que par les ordres de Montézuma ; tout rentra dans l'ordre et l'armée reprit sa marche interrompue vers Mexico. Une nouvelle preuve des mauvaises dispositions de l'empereur fut acquise peu après. Il indiquait aux Espagnols la route la plus longue et la plus difficile ; les Tlascalans en montrèrent une autre plus directe, mais dont l'accès avait été fermé par des abattis d'arbres. Cortès le fit remarquer aux ambassadeurs mexicains, qui ne trouvèrent que de mauvaises excuses ; il la fit déblayer et passa par là, tout près des grandes cimes du Popocatepelt « le mont qui fume » et l'Iztaccihualt « la femme blanche. » Il n'avait pas parcouru une grande distance, lorsque au détour d'un angle de la sierra l'armée découvrit tout à coup une perspective qui lui eût bientôt fait oublier les fatigues de la veille. C'était la vallée de Mexico ou de Tenochtiltan, comme l'appellent plus communément les naturels, mélange pittoresque d'eaux, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages, qui se déroulaient à leurs yeux comme un

riche et brillant panorama. Les objets éloignés eux-mêmes ont dans l'atmosphère raréfiée de ces hautes régions une fraîcheur de teintes et une netteté de contours qui semblent anéantir la distance. A leurs pieds s'étendaient au loin de belles forêts de cèdres, de sycomores et de chênes, puis au delà des champs dorés de maïs et de hauts aloès, entremêlés de vergers et de jardins en fleurs; les fleurs, dont on faisait une si grande consommation dans les fêtes religieuses, étaient encore plus abondantes dans cette vallée populeuse que dans les autres parties de l'Anahuac. Au centre de cet immense bassin, on voyait les lacs qui occupaient à cette époque une portion de sa surface beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui ; leurs bords étaient parsemés de nombreuses villes et hameaux; enfin au milieu, semblable à une reine de l'Inde, au front couronné de perles, s'élevait la belle cité de Mexico, avec ses blanches tours et ses temples pyramidaux, la *Venise des Aztèques* reposant, comme sa rivale, au sein des eaux. Au-dessus de tous ces monuments se dressait le mont royal de Chapeltepec, résidence des monarques mexicains, couronné de ces mêmes massifs de gigantesques cyprès, qui projettent encore aujourd'hui leurs larges ombres sur la plaine. Dans le lointain, au-delà des eaux bleues du lac, on apercevait, comme un point brillant, Tezcuco, la seconde capitale de l'empire ; et plus loin encore, la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée. (William Prescott.)

A mesure que l'armée s'avançait dans ce beau pays, la population devenait plus compacte ; de toutes parts des députations accouraient pour faire aux terribles étrangers quelques présents ; la plupart des habitants se plaignaient amèrement de Montézuma et surtout de la barbarie avec laquelle il enlevait leurs jeunes hom-

mes pour recruter son armée, leurs filles pour son harem. Lui aussi il envoya à Cortès une nouvelle ambassade ; elle se composait de plusieurs seigneurs aztèques, chargés comme à l'ordinaire de présents considérables en or et de riches vêtements, tissés de fourrure et de plumes. L'empereur allait jusqu'à offrir une prime pour le départ des Espagnols, promettant en ce cas quatre charges d'or au général, et une à chacun des capitaines, indépendamment d'un tribut annuel à leur souverain.

Montézuma ne reçut qu'une vague réponse ; de sombres pressentiments remplirent son esprit et il songea un instant à se laisser mou^ir de faim ; il s'enferma dans son palais, tout ador ux prières et aux oracles ; les oracles restaient mu es vieilles traditions, qui annonçaient l'arrivée de ces étrangers, fils des dieux, comme le présage de la chute de l'empire, lui revenaient sans cesse à la mémoire. Affaissé, morne, il résolut de se soumettre et d'accueillir les étrangers, comme ils disaient être, en ambassadeurs d'un grand souverain, et il envoya une députation ayant à sa tête le prince de Mexico pour leur ouvrir en quelque sorte les portes de la ville. Les Espagnols s'arrêtèrent, généralement bien reçus, dans les villes de Azoteico, Cuitlahuac, Iztapalapan, avec de magnifiques jardins royaux ; bientôt ils furent en vue de la grande et belle cité, capitale de ce florissant empire, et le 8 novembre 1509 les Espagnols y firent comme une entrée triomphale. Cortès, à la tête de sa cavalerie, formait une sorte d'avant-garde. Venait ensuite l'infanterie espagnole, qui avait acquis, dans une campagne d'été, la discipline et l'aspect sévère de vieilles bandes. Les bagages occupaient le centre et la sombre colonne des guerriers tlascalans fermait la marche. Cette petite armée ne devait pas s'élever en tout à 7,000 hommes,

et sur ce nombre on ne comptait pas 400 Espagnols. Ils s'avancèrent par une longue chaussée au travers du lac, franchirent l'enceinte de la ville sur un pont-levis et se virent aussitôt dans la capitale, remarquant quelquefois que ce pont-levis levé, ils ne pourraient plus sortir de la cité, bâtie sur pilotis. Ils entrèrent au son de leur musique guerrière, dans la grande rue, et virent venir à eux un long cortège : c'était Montezuma et sa suite. L'empereur était porté sur un palanquin, entouré de ses nobles ; devant lui la foule se rangeait, inclinait la tête ou même s'agenouillait. Il descendit de son palanquin ; on étendit sous ses pieds de moelleux tapis de coton, et Montézuma parla à Cortès avec dignité et politesse. Les Espagnols virent non sans étonnement ce monarque qu'on leur avait représenté comme cruel et barbare, fort doux d'apparence et fort courtois de manières. Après avoir souhaité aux nouveaux arrivants la bienvenue, il s'en alla suivi des siens dans un palais assez vaste pour contenir dix mille hommes, qu'il destinait à servir de caserne aux Espagnols. Il les y installa, leur dit de se reposer des fatigues qu'ils avaient endurées et promit de les venir voir le lendemain. Des serviteurs indiens en grand nombre servaient les étrangers. Puis il se retira, tandis que la foule, qui se pressait sur les toits et dans les larges rues, tremblait et prévoyait les plus grands maux en entendant les salves d'artillerie tirées par ordre de Cortès pour célébrer l'entrée de ses soldats dans la ville ou peut-être pour effrayer ses hôtes. Le lendemain Montézuma parla familièrement au conquérant des craintes que des rapports mensongers lui avaient fait concevoir, des bruits qu'ils avaient dû entendre sur lui-même. Il demanda le nom et les grades des cavaliers et des chefs, se reconnut suzerain du roi d'Espagne, fit des présents et s'en alla, laissant les Espagnols charmés de sa générosité et

de son attitude. Ils lui rendirent cette visite, ayant obtenu la permission de venir à son palais ; ils en reçurent de nouveaux dons : « En nous en retournant, dit Bernal Diaz, nous ne pouvions nous entretenir d'autre chose que de l'affabilité et de la courtoisie du monarque indien et du respect que nous éprouvions pour lui. »

Cortès, avec quelques-uns des siens, consacra trois ou quatre jours à visiter la grande ville, qui avait trois lieues de tour et renfermait d'innombrables édifices, temples, palais ou maisons des riches. Le grand téocalli élevant très haut ses formes pyramidales, la pierre où s'accomplissaient les sacrifices humains, les amas de crânes symétriquement placés les frappèrent d'horreur. Cortès parla à Montézuma de la religion chrétienne, au milieu même du téocalli; mais l'empereur lui reprocha cet outrage fait à ses dieux. Le grand marché, qui avait lieu tous les cinq jours, les frappa aussi par son importance ; il y venait des marchands et des acheteurs de tous les points de l'empire ; les chaussées étaient ce jour-là noires de monde et le lac couvert de pirogues ; il semblait que tous les Aztèques se donnassent rendez-vous. Les chaussées construites solidement, les rues entrecoupées de larges canaux étaient pour tous les nouveaux venus un sujet d'admiration.

Cette promenade devait, dans la pensée de Cortès, avoir un autre but que la simple curiosité ; il voulait connaître d'une façon exacte la ville où il se trouvait enfermé. De vagues craintes venaient assiéger son esprit ; il songeait, en voyant cette population, riche, puissante, belliqueuse, combien il lui serait difficile de sortir de Mexico, le jour où elle se soulèverait ; le changement rapide de conduite de Montézuma paraissait lui avoir été inspiré plus par la crainte que par

l'inclination; il entendait autour de lui comme de sourdes menaces; il apprenait que quatre de ses soldats laissés en garnison à Vera-Cruz avaient été traîtreusement assassinés par un cacique, à l'instigation, disait-on, de l'empereur aztèque; on lui avait apporté la tête d'un autre soldat espagnol tué dans un combat. Ayant donc réuni un conseil où les plus diverses opinions furent émises, il proposa et fit accepter un projet singulier. Il alla au palais demander vengeance pour les Espagnols qu'on avait tués, puis quand les coupables eurent été mis à mort après avoir avoué qu'ils n'avaient agi que d'après les ordres de Montézuma, Cortès le pria de donner une marque de son amitié pour les Espagnols en venant vivre au milieu d'eux dans leurs quartiers. C'était une captivité à peine déguisée; Montézuma s'y soumit d'un air morne et résigné, et sa nation le vit avec stupeur perdre tout sentiment de résistance et d'autorité; une puissance supérieure semblait peser sur lui et le mener à sa ruine. Quelques jours plus tard, Cortès le fit mettre aux fers pendant quelques instants pour lui prouver qu'il était bien son prisonnier, puis il lui enleva ses chaînes et le traita avec beaucoup d'égards; mais on faisait toutefois bonne garde autour de lui.

Il fut amené assez facilement à se reconnaître avec tout son empire vassal du roi d'Espagne. Un jour, ayant convoqué les caciques et les chefs de toutes les parties de ses Etats, il leur rappela les traditions qui annonçaient la venue des Espagnols, descendants des dieux. Le temps marqué par les destins était arrivé. Montézuma, comme son devoir lui était prescrit par les livres saints, devait prêter hommage aux étrangers. Il engageait tous ses sujets si dévoués et si fidèles à faire comme lui et leur demandait de payer aussi exactement aux Espagnols qu'à lui-même le tribut qu'ils

avaient coutume de payer. Il ne put, en abdiquant ainsi ce grand pouvoir qu'il avait eu jusqu'alors, retenir quelques larmes, et les nobles virent avec une profonde stupeur toute cette scène. Après que le roi eut prêté serment de fidélité au roi d'Espagne, ils firent toutefois de même. Il n'y eut pas jusqu'aux conquérants eux-mêmes qui abusaient avec si peu de scrupule de la confiance ignorante des indigènes, qui ne se sentissent émus, « et quoique ce ne fût pour eux, dit le vieux Diaz, témoin oculaire, qu'une affaire de forme toute dans leur intérêt, pas un Espagnol ne put contempler ce spectacle d'un œil sec. »

Cortès donna à entendre qu'il serait convenable que les chefs aztèques envoyassent à son souverain un présent qui leur concilierait sa bienveillance, en lui fournissant une preuve positive du zèle de ses nouveaux vassaux. Montézuma consentit à ce que ses collecteurs visitassent les principales villes et provinces, accompagnés d'un certain nombre d'Espagnols, pour recevoir, au nom du roi de Castille, les tributs accoutumées. Au bout de quelques semaines, la plupart étaient de retour, rapportant de grandes quantités de vaisselle d'or et d'argent, de riches étoffes et des objets de diverse nature (coton, chocolat), qu'on livrait ordinairement en payement des impôts.

A ces richesses, Montézuma ajouta pour sa part le trésor de ses ancêtres, fruit de longues et soigneuses épargnes d'une valeur qu'on a évaluée à environ cinquante millions de notre monnaie actuelle, somme faible si on la compare à celle que produisit la conquête du Pérou, mais faite néanmoins pour prouver que la conquête du Mexique ne fut pas sans fruit pour les Espagnols. Les soldats se partagèrent ce riche butin, occasion de jeux, de rixes, de brusques coups de fortune, de mécontentements, d'indiscipline. Il fallut toute

l'énergie de Cortès pour les contenir dans le devoir.

Après l'or, ce que les Espagnols demandaient surtout, c'était la conversion des Indigènes. Montézuma avait toujours écouté les beaux sermons qu'on faisait pour le catéchiser; mais il restait fidèle aux dieux de ses pères et quand les Espagnols lui demandèrent de les abandonner, il refusa avec beaucoup d'énergie. Ils lui demandèrent au moins de leur céder un téocalli où ils pussent célébrer leurs cérémonies religieuses. Il ne l'accorda qu'après s'être entendu avec les prêtres et en prévenant les étrangers qu'outrager la religion des Aztèques, ce serait irriter sans raison les milliers d'hommes dont ils étaient entourés et qui leur feraient dès lors la plus acharnée des guerres.

Ces menaces étaient de nature à frapper l'esprit de Cortès ; il comprenait alors combien il avait été imprudent de s'engager ainsi au milieu du puissant empire des Aztèques et combien il lui serait difficile de sortir de Mexico, pour peu que les habitants voulussent s'y opposer.

En même temps des nouvelles inquiétantes lui venaient de la côte. Velasquez, irrité contre lui, et croyant de son droit de châtier un lieutenant désobéissant et infidèle, avait préparé une expédition contre le conquérant du Mexique. Il l'avait confiée à Narvaez, homme d'un caractère aigre et violent, qui haïssait Cortez, et malgré les efforts du licencié Ayllon, député par l'audience royale, chargé des choses de l'Inde, à Hispaniola, il avait mis à la voile pour le Mexique Débarqué à Saint-Jean de Ulua, il avait pris aussitôt le titre et les airs de gouverneur, et il croyait n'avoir qu'à paraître pour amener à lui tous les soldats de Cortès. Cependant Sandoval, chef de la colonie de la Vera-Cruz, faisait bonne garde et prévenait Cortès de tous les mouvements de l'ennemi. Il fit même quelques

Espagnols de Narvaez prisonniers et les envoya à Cortès, portés rapidement à Mexico, sur le dos de coureurs indiens. Les soldats de la petite garnison virent avec douleur ces luttes entre Espagnols ; mais ils jurèrent à Cortès de le suivre partout et de lui obéir toujours fidèlement.

Cependant celui-ci envoyait à Narvaez des messagers chargés de paroles de paix et, parmi eux, le doux et conciliant père Olmedo. En même temps il laisse Alvarado avec une petite garnison pour garder Mexico et Montézuma et va lui-même au-devant de l'ennemi. Ses émissaires et surtout le père Olmedo avaient fait dans le camp de Narvaez le plus grand éloge de leur chef ; ils avaient dépeint sa bravoure, sa libéralité envers ses soldats. Et aussitôt tous ces Espagnols cupides, qui n'avaient contre Cortès aucune haine personnelle, s'étaient sentis disposés à passer sous ses drapeaux. Le renom du général, grand parmi les Espagnols et parmi les Indiens, les y engageait encore ; on apprit bientôt dans le camp qu'il venait d'accourir de Mexico et qu'il était à une faible distance, ayant rallié la petite troupe de Sandoval et un grand nombre d'auxiliaires Tlascalans et Cempoallans. Il négociait toujours avec Narvaez, désirant vivement la paix, mais ce dernier répondait avec hauteur et les négociations ne pouvaient aboutir. Un soir, Cortès ayant fait arrêter ses troupes auprès d'une rivière, à une faible distance du camp ennemi, harangua ses troupes et leur proposa d'attaquer sur-le-champ. Ses soldats l'applaudirent avec enthousiasme et se montrèrent prêts à lui obéir en tout. Les sentinelles furent tuées et le camp fut pris avant que l'alarme pût être donnée ; quelques soldats furent tués au milieu du tumulte ; la plupart, déjà gagnés par les promesses et par l'or de Cortès, ne se défendirent pas et passèrent sous les drapeaux du conquérant. Narvaez

fut blessé et fait prisonnier. Ce facile succès, dû à l'habileté autant qu'au courage de Cortès, doublait ses forces et le mettait à même d'entreprendre de plus grandes choses. Ses troupes s'élevaient maintenant à environ mille hommes de pied et cent chevaux, indépendamment des levées tlascalanes. On comptait dans l'infanterie une centaine d'arquebusiers et autant d'arbalétriers. Les troupes amenées par Narvaez, moins bonnes que les vétérans de Cortès sous le rapport de la discipline et de l'instruction militaire, étaient parfaitement équipées.

Mais des bruits alarmants parvenaient alors aux oreilles des Espagnols : on disait qu'une grande insurrection avait éclaté à Mexico, et au fur et à mesure qu'on avançait sur cette ville, ces rumeurs devenaient plus précises et plus vraisemblables, les habitants devenaient plus hostiles. Quand ils entrèrent dans la ville, l'agitation y était très vive ; les habitants disaient qu'Alvarado, commandant la garnison, en l'absence de Cortès, avait ordonné le massacre d'un grand nombre d'habitants. Il y avait eu en effet une échauffourée dont on ne sut jamais la vraie cause. Cortès, réprimanda son lieutenant et chercha à calmer l'orage, mais il était déjà trop tard.

Quelques jours à peine s'étaient passés que la grande cité présenta une agitation extraordinaire ; par toutes les chaussées arrivaient des bandes d'hommes armés, tandis que le lac était couvert de pirogues qui en déversaient à chaque instant sur les quais. Ces milliers d'hommes allaient tous vers les quartiers espagnols, sous des chefs belliqueux et respectés. Ils allaient sans craindre la mort, sans peur des canons et des fusils, avec un froid désespoir ; on sentait qu'une grande douleur ou une profonde haine poussait ces hommes. Repoussés vingt fois, ils revinrent vingt fois à l'attaque

et mirent le feu aux ouvrages extérieurs du palais où logeaient leurs ennemis. Les Espagnols firent une sortie ; mais du haut des toits les Mexicains écrasaient leurs ennemis et quand ils se retirèrent, poussés l'épée dans les reins, les étrangers aussi avaient à pleurer un grand nombre des leurs.

Le lendemain encore ce fut une guerre semblable avec un même élan, une pareille fureur. Une sortie dirigée par Cortès avec une rare bravoure les contint un instant, mais ils revinrent aussitôt après en plus grand nombre. Devant une telle résolution, Cortès invita Montézuma à intervenir. Le monarque revêtit ses plus beaux ornements royaux, et il monta, la figure pâle et défaite, sur une des terrasses du palais. Il parut et les armes tombèrent des mains de ses sujets, et ils gardèrent un grand silence. Il leur reprocha d'attaquer ainsi dans un de ses palais des étrangers qui étaient ses hôtes ; c'est en amis qu'ils étaient venus. Si leur vue déplaisait, ils étaient prêts à partir pourvu qu'on leur laissât un libre passage. Au fur et à mesure qu'il parlait, un murmure avait grandi dans la foule ; puis elle insulta et bafoua ce roi jadis si respecté, qui était maintenant le jouet des Espagnols. Des pierres et des flèches furent lancées contre lui, et il tomba grièvement blessé à la tête. On l'emporta dans l'intérieur du palais et la bataille recommença, meurtrière, acharnée, sans trêve et sans résultat.

Le lendemain, le grand téocalli, ou grand temple, fut le théâtre principal de la lutte. Du haut de ce monument, les Aztèques lançaient sur les Espagnols, des nuées de projectiles qui leur faisaient beaucoup de mal. Cortès, quoique blessé, s'élança avec les plus braves des siens à l'attaque de cette pyramide à cinq étages. Après des combats homériques, ils parvinrent à la plate-forme supérieure, d'où ils précipitèrent leurs

ennemis dans le vide, puis ils mirent le feu au grand sanctuaire et rentrèrent après un carnage inouï dans leurs quartiers. Cortès voulut profiter de cette victoire pour traiter de la paix ; il espérait trouver les Aztèques abattus et moins fiers ; il n'en fut rien : « Les ponts sont rompus ; vous ne nous échapperez pas, disaient ceux-ci, les pertes ne sont rien dans nos rangs, voyez : la ville est pleine encore de guerriers tandis que votre nombre à vous diminue à chaque instant. » La garnison espagnole cependant avait beaucoup à souffrir de ces combats répétés et de ces fatigues incessantes. Déjà les soldats de Narvaez commençaient à regretter d'avoir si facilement abandonné leur chef, pour suivre le parti de Cortès. Ils murmuraient. Mais le général ne fut pas abattu par tant de difficultés de tout genre. Il fit construire des sortes de maisons roulantes à l'intérieur desquelles il y avait des canonniers et des arquebusiers, et elles allèrent par toutes les rues de la ville porter la terreur et la mort. Il fit combler les canaux et garder les ponts de la grande rue, afin de se réserver une sortie ; mais ses efforts étaient inutiles ; le nombre, par trop supérieur, l'emportait.

Au milieu du bruit des armes, des cris de vengeance et de mort de ses sujets, le puissant empereur des Aztèques, l'illustre Montézuma, s'éteignit. Avant qu'il fût à sa dernière heure, Cortès, d'Olmédo, les plus illustres Espagnols l'entouraient et le pressaient d'embrasser le Christianisme. Il leur répondit simplement : « Je n'ai que peu d'instants à vivre et ce n'est point en ce moment que j'abandonnerai la foi de mes pères. » Il recommanda ses enfants à Cortès « comme les plus précieux joyaux qu'il pût lui laisser. » Il conjura le général d'intéresser l'empereur à ces orphelines, menacées d'être laissées dans le besoin, si elles ne recueillaient quelque part de l'héritage de leur père. « Votre

maître le fera, dit-il, ne fût-ce que pour reconnaître les services que j'ai rendus aux Espagnols et l'amitié que je leur ai témoignée, quoiqu'elle m'ait amenée où je suis; et pourtant je ne leur en veux pas. » Telles furent, au témoignage de Cortès lui même, ses dernières paroles. Les Espagnols le regrettèrent. « La nouvelle de sa mort, dit le vieux chroniqueur castillan Diaz, causa une véritable douleur à tous ceux des cavaliers et des soldats de l'armée qui avaient approché de sa personne, car nous l'aimions tous comme un père, ce qui n'a rien d'étonnant, considérant combien il était bon. »

Le corps de Montézuma, revêtu de ses habits royaux, fut placé dans un cercueil et porté sur les épaules de ses nobles, à ses sujets dans la ville. On ignore quels honneurs furent rendus à sa dépouille mortelle. Peut-être sa mort passa-t-elle inaperçue au milieu des graves événements qui préoccupaient alors le peuple mexicain.

Cependant les Espagnols avaient perdu tout espoir d'arriver à la paix et la situation dans le palais cerné de toutes parts et à toute heure attaqué n'était plus tenable. Un conseil de guerre fut réuni et l'avis qui prévalut fut qu'on chercherait à sortir de nuit; un pont mobile avait été fabriqué qui devait permettre de passer les trois coupures ou canaux qui entouraient la ville. On sortit par une nuit noire, sans lune; une petite pluie fine tombait depuis quelques heures. Les masses profondes des alliés Tlascalans et des Espagnols sortirent silencieusement du palais en trois divisions; au centre les bagages, ce qu'on put emporter des trésors donnés par le roi et les malades; Cortès, avec une troupe de cent vétérans choisis parmi les plus braves, devait se porter sur tous les points menacés. La grande place était déserte, le pont mobile

fut jeté sur la première coupure et l'armée commença à passer; mais long fut le défilé; les prêtres qui veillaient au haut des téocallis, les sentinelles placées çà et là dans les rues donnèrent l'alarme; au milieu du silence de la nuit, les trompettes et le grand tambour du dieu de la guerre commencèrent à résonner, les eaux calmes du lac s'agitèrent et se couvrirent de mille pirogues et des Mexicains vinrent au milieu des rangs espagnols pour chercher à pousser quelqu'un de ceux-ci dans la rivière. Pour comble de malheur, le pont mobile ne put être enlevé de la première coupure pour être transporté à la seconde; le poids des chevaux et des bagages l'avait trop enfoncé. Les chefs donnaient l'exemple; on passa à la nage; mais ce fut une scène indescriptible; une grêle de traits blessait les hommes et les chevaux; d'autres étaient emportés par les eaux noires du canal; d'autres encore, pris par les Indiens dans l'obscurité profonde, étaient entraînés dans les pirogues et réservés pour les sacrifices. Partout le bruit des armes, des cris de vengeance des Aztèques, les plaintes des blessés et des mourants, les cris des femmes indiennes ou espagnoles qui accompagnaient l'armée de Cortès. Celui-ci était parvenu avec l'avant-garde au delà de la troisième coupure à la terre ferme, quand il apprit que l'arrière-garde commandée par Alvarado, allait être écrasée si on ne lui portait secours; il y courut, la dégagea et revint après des actes de courage et de témérité inouïs. Cortès et ses compagnons regagnèrent la tête de la colonne qui atteignait en désordre l'extrémité de la fatale chaussée. Quelques ennemis seulement poursuivirent l'arrière-garde ou la harcelèrent par des volées de flèches tirées de leurs canots. L'attention des Aztèques avait été arrêtée par les riches dépouilles qui jonchaient le champ de bataille; circonstance heureuse pour les

Espagnols, qui, dans l'état déplorable où ils se trouvaient, auraient été, selon toute probabilité, tués jusqu'au dernier, si l'ennemi avait mis autant d'ardeur dans la poursuite que dans le combat. Selon les documents les plus dignes de foi, le nombre des chrétiens tués ou manquants aurait été de 450 et celui des naturels de 4000. Les plus maltraités furent les hommes de l'arrière-garde, dont il n'échappa qu'un petit nombre. Elle se composait principalement des soldats de Narvaez, qui sortirent du palais surchargés d'or et furent en quelque sorte victimes de leur cupidité. La cavalerie perdit dans cette affaire 46 hommes ; ce qui, avec les pertes antérieures, réduisit l'effectif de cette arme à 23 hommes, dont quelques-uns en fort piteux état. La plus grande partie du trésor, les bagages, les papiers du général, avaient été engloutis dans les eaux. Les munitions, le petit train d'artillerie avec lequel Cortès était entré dans la capitale, tout était perdu. Les soldats, pour se débarrasser de tout ce qui pouvait gêner leur fuite, avaient jeté leurs mousquets, il ne leur restait de tout leur attirail militaire, de tout ce qui servait à établir la supériorité de l'Européen sur le barbare, que leurs épées, quelques chevaux éclopés, et un petit nombre d'arbalètes plus ou moins endommagées. Tels furent les désastreux résultats de ce terrible passage de la chaussée, l'échec le plus funeste qu'eussent encore subi les armes espagnoles dans le Nouveau-Monde, et qui a fait donner à cette nuit de deuil, dans les Annales Nationales, le nom significatif de *Noche triste*, « la nuit fatale. »

La petite armée battit en retraite, poursuivie sans cesse par les flèches des Indiens postés sur les hauteurs et marquant son passage par les cadavres des siens. Dans les villages qu'on traversait, les habitants avaient fui emportant avec eux toutes leurs provisions,

et l'armée espagnole souffrait de la faim. Après neuf jours de marche pénible et lente, on arriva à un cirque de montagnes nommé Otumba, où deux cent mille Indiens, dit-on, s'étaient réunis ; c'étaient les plus braves de la nation aztèque conduits par les caciques les plus vaillants et les plus puissants. La petite troupe se rua, intrépide, sans peur, sur ces masses profondes, s'attaquant surtout aux chefs qu'on reconnaissait au luxe de leurs armes et de leurs vêtements. Vingt fois les Indiens rompus revenaient à la charge et les Espagnols écrasés sous le nombre, épuisés de fatigue, succombaient sans reculer. Sans doute ils allaient tous mourir là, quand Cortès, dans la foule, aperçut le général en chef entouré de milliers d'Indiens et d'une garde sacrée. Appelant à lui Sandoval, Alvarado, et les plus braves cavaliers, il se jeta tête baissée sur l'ennemi qui ne put résister ; il parvint rapidement auprès du général et le tua de sa main. Aussitôt les Aztèques perdirent courage et s'enfuirent en désordre. Espagnols et Tlascalans se ranimèrent pour la vengeance et la plaine d'Otumba fut couverte de cadavres. La bonne étoile de Cortès avait encore une fois sauvé l'armée.

Quelques jours après on arrivait sur le territoire de la république de Tlascala ; le conquérant n'était pas sans quelque inquiétude sur la façon dont il y serait reçu ; ses alliés lui seraient-ils fidèles dans la mauvaise fortune ? L'accueil qu'il reçut le rassura ; les Tlascalans pleurèrent leurs morts, transportèrent les malades et les blessés sur des hamacs et les soignèrent de leur mieux. Les soldats virent se cicatriser leurs blessures, et recouvrèrent leurs forces épuisées par de longues souffrances et de cruelles privations, et en reconnaissance, beaucoup partagèrent avec les Tlascalans leur butin. Les vétérans de Cortès s'inquiétaient peu de l'avenir et s'en remettaient entièrement à leur chef ; mais

les soldats de Narvaez étaient mécontents d'une guerre si difficile. Ils écrivirent une lettre de remontrance où ils demandaient à Cortès de les ramener à Cuba ; il n'était pas dans les desseins de cet homme énergique de renoncer à son entreprise, parce qu'il avait subi un échec ; il méditait, au contraire, d'en tirer une vengeance et, malgré l'état misérable de sa petite troupe, il ne désespérait point de l'avenir. Il répondit qu'il ne retiendrait personne de force, mais qu'il était sûr que ses vieux compagnons ne failliraient pas à l'honneur en l'abandonnant sur cette terre témoin de leurs exploits, et qu'avec eux seuls il la saurait conquérir. A cet appel fait à leur honneur, les vétérans de Cortès répondirent par une acclamation et jurèrent de ne pas le quitter; les mécontents gardèrent le silence et tout rentra dans le calme. A ce même moment, les Mexicain avaient envoyé des députés aux Tlascalans pour les prier de s'unir à eux contre les envahisseurs étrangers, et plus d'un parmi les alliés des Espagnols avait été d'avis d'accepter ces ouvertures; heureusement pour Cortès, deux Indiens qui lui étaient dévoués l'emportèrent et les Tlascalans unirent pour toujours leur cause à la sienne.

Avec leur aide, il tint bientôt la campagne, battit les Tépéacans qui avaient massacré quelques-uns de ses soldats, chassa de toute la région les garnisons et les troupes mexicaines; des milliers d'Indiens volontaires accoururent sous ses drapeaux constamment victorieux; il les gorgea de butin, ainsi que ses soldats, et il se fit ainsi un véritable empire aussi grand que celui des Aztèques. Ses forces européennes s'accroissaient aussi par un hasard heureux; deux vaisseaux envoyés par Vélasquez, qui ignorait encore la défaite de Narvaez, abordèrent à la Vera-Cruz; leurs équipages se mirent volontiers au service de Cortès; d'autres Espagnols qui

le hasard de la navigation amena en ces parages, se joignirent aussi à lui, de sorte qu'il eut bientôt un renfort de deux cents Européens, de quelques chevaux d'artillerie et de munitions. Un de ses ingénieurs, avec l'aide des Tlascalans, construisait de grands brigantins qui devaient manœuvrer sur le lac de Mexico ; les pièces en étaient travaillées et numérotées de manière à pouvoir être facilement transportées par-dessus les montagnes, sur le dos des porteurs indiens, puis assemblées au bord du lac ; les ferrures, les agrès, les voiles, étaient ceux enlevés aux vaisseaux par ordre de Cortès avant qu'on les eût brûlés et mis en réserve à la Vera-Cruz. Avec ce matériel formidable, avec ses milliers d'Indiens auxiliaires et dévoués, avec ses recrues d'Europe, Cortès, qui avait séjourné à Cholula, fit une entrée triomphale à Tlascala, et de là, accompagné par les vœux de toute la population, s'avança de nouveau vers la riche et puissante Tenochtillan.

Le successeur de Montézuma n'avait régné que quatre mois ; mais il avait eu le bonheur de voir fuir les Espagnols et de voir la capitale délivrée de ces étrangers odieux. Après lui, le choix des électeurs tomba sur Guatimozin. « Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans « et était d'une tournure élégante pour un Indien, dit « Bernal Diaz, qui l'avait vu souvent ; il était brave et « tellement redouté, que tous les siens tremblaient de- « vant lui. » D'une grande expérience dans les choses militaires et portant aux Espagnols une sorte de haine religieuse, il se prépara à les bien recevoir. Il mit la ville dans un meilleur état de défense, augmenta les fortifications, passa ses troupes en revue et les excita par des récompenses et des promesses à faire vaillamment leur devoir, mettant à prix la tête de tous les Espagnols et ralliant autour de lui tous les vassaux de son empire. Cortès cependant s'avançait vers Mexico,

maintenant dans son armée une discipline sévère ; il marchait par une route difficile, gravissant les hautes cimes des Andes, et redescendant ensuite dans la magnifique vallée qui entoure la capitale. Il arriva bientôt dans la ville de Tezcuco. Le roi s'enfuit à son approche chez les Aztèques, et Cortès ayant assemblé les électeurs fit élever au trône un prince de cette même famille, Ixtlilxochtil, qui contribua plus qu'aucun autre chef de l'Anahuac à aider les Espagnols dans la conquête du pays.

De Tezcuco, devenu comme son quartier général, Cortès fit de nombreuses expéditions dans les contrées voisines. Iztapalopan, une des plus importantes villes qui couvraient les approches de Mexico, fut mise à sac et un grand nombre de peuples effrayés envoyèrent demander la paix aux terribles étrangers. Chalco reçut une forte garnison pour pouvoir se défendre contre un retour offensif des Aztèques et Tacuba fut occupée. Cependant une armée de porteurs tlascalans, escortée par vingt mille guerriers, s'engageait dans les défilés des montagnes et transportait les brigantins. Ils étaient au nombre de 13, de diverses dimensions, et avaient été construits sous la direction de Martin Lopez, aidé par trois ou quatre charpentiers espagnols et un très grand nombre d'indigènes. » C'était une merveilleuse chose, s'écrie Cortès dans une de ses lettres, que peu de personnes ont vue ou entendu raconter, que ce transport de treize vaisseaux de guerre sur des épaules d'hommes à travers près de vingt lieues de montagnes. Ces brigantins furent bientôt gréés et équipés et, au milieu des acclamations des Espagnols et des Indiens, au milieu des décharges d'artillerie, ils s'avancèrent bientôt sur le lac déployant leurs grandes voiles et apparaissant aux indigènes, comme de nouveaux êtres surnaturels. Cortès était désormais maître du lac et

n'avait plus à craindre de revers aussi graves que ceux de la nuit triste. Par son habile politique, il s'était aussi ménagé de puissants secours, sur lesquels il pouvait compter, tant que la victoire lui serait fidèle; il avait su par la crainte ou par des promesses, amener la défection d'un grand nombre de vassaux de l'empereur Aztèque; il avait pris sous sa protection un grand nombre de villes et de peuples, heureux de secouer le joug des souverains de Mexico. Mais il ne pouvait les défendre toujours efficacement, contre les expéditions des Aztèques et sa petite troupe ne pouvait être sur tous les points à la fois. Il voulut donner aux Indiens des garnisons composées d'Indiens alliés; mais ces races, qui avaient une commune origine, se haïssaient mortellement et les habitants de Chalco n'eussent jamais reçu dans leurs murs les Tlacalans et réciproquement. Ce fut par beaucoup d'adresse, de prudence et de sang-froid, que le général parvint à calmer ces ressentiments et ces haines; il forma peu à peu ses innombrables alliés à comprendre qu'ils servaient tous une même cause et, comme César, il ne vainquit ses ennemis que pour avoir su profiter de leurs dissensions et de leurs querelles intestines.

Tout était prêt pour le siège. Les brigantins, sur le lac, foudroyaient ou écrasaient les innombrables pirogues indiennes, et des milliers d'hommes, renversés de ces frêles embarcations, disparaissaient sous les eaux, tandis que l'artillerie renversait les barricades au moyen desquelles les assiégés essayaient de défendre les approches de leur grande cité. Mais les progrès des Espagnols étaient cependant fort lents; les assiégés refaisaient les remparts au fur et à mesure que le canon les entamait; ils attaquaient de nuit et de jour, tenant toujours leurs ennemis sur le qui-vive et se faisant tuer, sans faiblesse, avec un sombre désespoir, heureux de

périr s'ils pouvaient causer quelque mal aux ennemis.

Il eût été sage de changer le siège en blocus; la grande ville voyait ses communications avec le dehors coupées et la famine devait avoir raison de ces Aztèques forcenés, qui répondaient à toutes les propositions de paix par des injures et des sarcasmes. Peut-être Cortès eût-il préféré ce moyen; mais les impatients étaient nombreux parmi ses officiers et soldats, et, dans le conseil, il fut décidé qu'on tenterait un assaut, un audacieux coup de main. L'armée, divisée en trois corps, devait se diriger sur le grand marché par les trois chaussées principales, et il était expressément recommandé aux officiers de maintenir la chaussée en état de leur laisser une route de retraite, pour le cas où il faudrait reculer. Cette précaution ne fut pas suivie ponctuellement par tous, et les Espagnols, qui s'étaient avancés trop loin, furent refoulés par des forces supérieures. Les chaussées, par où ils devaient revenir à leurs retranchements, avaient été coupées; et, à ces endroits où la foule des fuyards s'étouffait, les uns tombaient dans l'eau profonde du canal, les autres étaient enlevés par les Indiens et emportés prisonniers pour servir aux sacrifices. Une centaine d'Espagnols et un très grand nombre d'alliés périrent, et Cortès lui-même, qui avait couru les plus grands périls, ne fut sauvé que par le dévouement de ceux qui l'entouraient.

Le soir, les Espagnols purent entendre le bruit des tambours sacrés qui annonçaient qu'au grand téocalli on sacrifiait leurs frères et qu'on se préparait à les manger; les prêtres mexicains, fiers de la victoire que leurs guerriers venaient de remporter, annonçaient, pour dans huit jours, l'expulsion des Espagnols, et l'infatigable Guatimozin faisait de nouveaux efforts pour ramener à lui ses vassaux et enlever aux Espagnols leurs alliés indigènes. Ceux-ci, d'ailleurs, trou-

vaient la guerre trop longue; beaucoup partirent et un petit nombre seulement resta fidèle à Cortès. Huit jours se passèrent et les Espagnols eurent toujours le dessus dans les nombreux combats livrés aux abords de la ville. La prophétie des prêtres ne se trouva point vérifiée par l'événement; et bien des alliés revinrent, voyant que l'empire des Aztèques était près de sa fin.

Il serait trop long de raconter ici les nombreux épisodes de ce siège : « Nos combats, dit Bernal Diaz, furent si continuels, le jour et la nuit, pendant les trois « mois du siège, qu'on ne pourrait les compter sans « lasser la patience du lecteur, qui croirait relire les « incroyables prouesses des chevaliers errants. » Cependant les vivres s'épuisaient, la famine devenait tous les jours plus urgente; après les animaux immondes, après les racines et les herbes sauvages, quand ils n'eurent plus rien, les Mexicains moururent stoïquement; ils venaient, tout affaiblis déjà par les longues privations, frapper un dernier coup, lancer une dernière flèche contre leurs ennemis, puis mouraient frappés d'une balle ou d'un coup de pique, heureux de ne pas mourir de faim. Le nombre de ceux qui succombaient devint tel qu'on ne put plus les enterrer, les rues et les canaux furent couverts de cadavres; des miasmes délétères engendrèrent la peste. Et les Aztèques tenaient toujours, et leurs prêtres féroces leur promettaient encore la victoire, et Guatimozin refusait la paix que Cortès lui offrait, paix honorable et douce, qui lui laissait tout son pouvoir et garantissait les propriétés et les personnes; il devait seulement reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne.

Les horreurs de la guerre, dans ce qu'elles ont de plus terrible, furent infligées aux Mexicains; leurs sauvages ennemis, les Tlascalans, mettant partout le feu, tuaient sans pitié les enfants et les femmes, tandis que

les Espagnols combattaient les derniers Aztèques portant les armes. Un jour, cette horrible boucherie fut tout à coup suspendue par un ordre de Cortès. Guatimozin, qui essayait de s'enfuir sur une pirogue, avait été pris. Ses sujets posèrent aussitôt les armes. Guatimozin montra une dignité et une fierté que les Castillans étaient capables de comprendre, et Cortès le traita comme un roi et comme un brave. Le lendemain, les Aztèques, sur la demande de Guatimozin, évacuèrent la grande cité, si belle naguère, aujourd'hui pleine de ruines et de cadavres, et empestée. Ils étaient cinquante ou soixante mille à peine qui gagnèrent la campagne. Quant au nombre de ceux qui avaient péri, il est difficile de l'évaluer exactement. Les divers récits le font varier de cent vingt mille âmes à deux cent quarante mille. « On ne peut douter, dit W. Prescott, « que le nombre des victimes, parmi les assiégés, n'ait « été immense, lorsqu'on réfléchit qu'outre l'abondante « population de la ville, elle était remplie d'habitants « des villes voisines qui étaient venus chercher un asile « dans ses murs. » Les Tlascalans emportèrent les dépouilles des maisons, mais les Européens ne trouvèrent qu'une petite quantité d'or, les Aztèques avaient sans doute caché leurs trésors, et Guatimozin, mis à la torture, qu'il supporta héroïquement, ne put ou ne voulut rien leur révéler [1].

Cortès était maître d'un empire; ces succès sans précédents dans l'histoire firent taire les intrigants et les envieux à la cour de Madrid; les aventuriers accoururent en grand nombre sous les drapeaux du général,

1. Le cacique de Tacuba, mis à la torture avec lui, se plaignait et poussait des gémissements. Guatimozin le réprimanda et dit avec le plus grand sang-froid: « Et moi! suis-je à quelque plaisir, ou au bain? » C'est cette phrase qu'on a embellie ainsi: « Et moi! suis-je donc sur un lit de roses? »

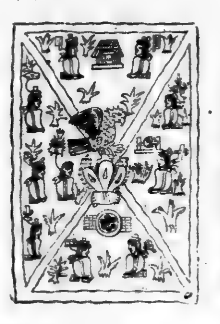
qui ne devait ses victoires qu'à sa fortune et à son génie. Mexico était relevée par ces mêmes Indiens qui avaient tant contribué à la détruire; elle redevenait bien vite la reine de ce beau pays. Mais il ne suffisait pas à Cortès d'avoir été reconnu capitaine et gouverneur général du Mexique, d'être marquis de Guaxaca, et d'avoir pour vassaux 23,000 villes, villages ou caciques; il voulut fonder des villes nouvelles et organiser sa conquête; il envoya ses lieutenants parcourir toutes les contrées, pour recevoir la soumission des habitants et se faire livrer leur or. Uvarado traversa quatre cents lieues de terres inconnues et gagna Guatemala, où il bâtit Santiago; d'autres visitèrent le Honduras et la Californie. En même temps, il distribuait les Indiens en *repartimientos;* il dit, dans une lettre à l'empereur que, vu la nature supérieure des Mexicains, il aurait bien voulu les affranchir de cette servitude, mais qu'il avait trouvé les Espagnols si appauvris et si harassés, qu'il avait dû céder à leurs remontrances. Les fidèles Tlascalans, en faveur des services qu'ils avaient rendus, restèrent libres, et les autres furent, grâce à Cortès, traités avec moins d'inhumanité que les habitants des Antilles. Il priait Charles-Quint d'envoyer dans la Nouvelle-Espagne des prêtres au cœur simple, mais non des chanoines ni autres désœuvrés: point de médecins, qui y apporteraient des maladies nouvelles, au lieu de guérir les anciennes; point de légistes qui inoculeraient au pays la maladie des procès : « Toutes les plantes « d'Espagne, lui écrivait-il, réussissent admirablement « dans cette terre. Nous ne ferons pas ici comme dans « les îles; nous nous garderons de négliger l'agricul- « ture et de détruire les habitants. Une triste expé- « rience doit nous avoir rendus plus avisés. Je supplie « Votre Altesse d'ordonner à la maison de Contratacion « de Séville de ne laisser aucun bâtiment faire voile

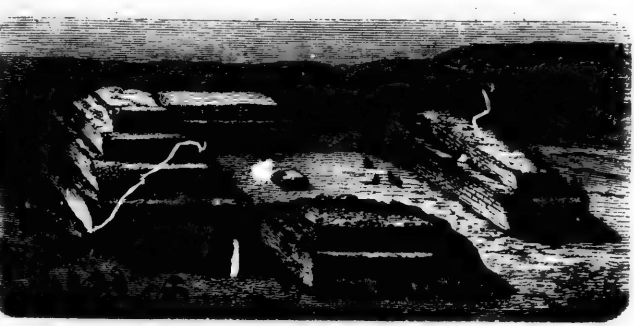
« pour ce pays, sans avoir une certaine partie de son « chargement en plantes et en semences. »

Cependant les ennemis de Cortès travaillaient contre lui à Madrid et à Séville; ils l'accusaient de s'être approprié l'or qui appartenait à la couronne, et surtout d'avoir dérobé les trésors de Montezuma. Il avait fait, disait-on, de faux rapports sur les provinces conquises, pour frauder les droits légitimes de la couronne; il avait distribué les principales charges entre ses créatures et acquis une influence sans bornes, non seulement sur les Espagnols, mais sur les indigènes qui étaient prêts à exécuter toutes ses volontés. Il avait dépensé de grandes sommes pour fortifier la capitale et son propre palais; il était donc évident, à en juger par la grandeur de ses plans et de ses préparatifs, qu'il songeait à se créer dans la Nouvelle-Espagne une souveraineté indépendaute.

La cour, ingrate comme elle l'avait été vis-à-vis de Colomb et soupçonneuse, envoya une audiencia pour instruire le procès de Cortès; mais l'empereur lui écrivait en même temps, pour le ménager, qu'il agissait ainsi, non pas qu'il le crût coupable, mais afin de bien montrer à tout le monde son entière innocence. Cependant les tracasseries mesquines des membres de l'audiencia déterminaient Cortès à venir en Espagne, et il arriva inopinément à Tolède avec une suite magnifique. La pompe dont il était entouré donna une haute idée du pays conquis, et Charles-Quint accueillit le héros avec les plus vives démonstrations d'estime, mais il diminua son autorité; le gouvernement civil de la Nouvelle-Espagne fut confié à un autre, à Antoine de Mendoza : Cortès conservait le commandement militaire; mais Charles-Quint ne le voulait pas trop puissant et semblait le redouter.

Il ne resta d'autre perspective à Cortès que celle de


ÉCRITURE HIÉROGLYPHIQUE DES ASTÈQUES (p. 170)


CHAMP DE RÉUNION (Forum)

11

pouvoir exercer encore son génie entreprenant dans d'autres conquêtes. Charles-Quint lui avait recommandé d'explorer les côtes orientales et occidentales de la Nouvelle-Espagne pour chercher *le secret du détroit*, destiné à abréger des deux tiers la navigation de Cadix aux Indes-Orientales. Cortès fit partir à ses frais Fernand de Grijalva, qui découvrit les côtes de la Californie, où il se rendit ensuite lui-même avec quatre cents Espagnols et trois cents esclaves nègres pour y continuer les découvertes. Dans diverses expéditions aux Moluques, à travers l'océan Pacifique, il dépensa jusqu'à trois cent mille couronnes. Il espérait étouffer l'envie sous la grandeur de ses exploits; toutefois, lorsqu'il revint en Castille, une froide réception lui fut faite, et c'est alors qu'il écrivit à l'empereur une lettre éloquente et mélancolique, dont nous allons citer un fragment : « Il avait espéré, dit-il, que les fatigues de « sa jeunesse assureraient le repos de ses vieux jours. « Pendant quarante ans, il avait vécu avec peu de som- « meil, une mauvaise nourriture, et ses armes constam- « ment à ses côtés. Il avait cherché les périls; il avait « sacrifié sa fortune pour explorer des régions loin- « taines, inconnues, dans le seul but de répandre le « nom de son souverain et de soumettre à son trône de « grandes et puissantes nations. Il avait fait tout cela, « non seulement sans le secours de la métropole, mais « malgré les obstacles jetés sur son chemin par des ri- « vaux et des ennemis altérés de son sang comme des « sangsues. Il était vieux maintenant, infirme, chargé « de dettes. Mieux aurait valu pour lui ne connaître « jamais les intentions libérales de l'empereur, mani- « festées par ses dignités : car alors il se serait consa- « cré au soin de ses domaines et n'aurait pas été forcé, « comme aujourd'hui, de lutter avec les officiers de la « couronne, contre qui il était plus difficile de se dé-

« fendre que de conquérir le pays. Il termine en suppliant l'empereur d'ordonner au conseil des Indes et « aux autres tribunaux du ressort desquels était son « procès, de prendre enfin une décision, car il était « trop vieux pour errer ainsi comme un vagabond, et « mieux valait pour lui, pendant le peu de temps qui « lui restait à vivre, ne plus quitter son foyer et régler « ses comptes avec Dieu, occupé des intérêts de son « âme plutôt que de ceux de son corps. » Voltaire a résumé ces plaintes si justes en prêtant à Cortès ce mot : *Je suis celui qui vous a donné plus de royaumes que vos ancêtres ne vous avaient donné de villes.*

Il se préparait à retourner au Mexique, vivre dans ses riches domaines, quand la mort l'arrêta ; il expira à Séville le 2 décembre 1547, à l'âge de 63 ans. Son testament, document des plus remarquables, contenait outre la liste de ses domaines et leur partage, des conseils sur la façon dont il fallait agir vis-à-vis de ses vassaux indiens ; et, à la fin, cette déclaration qu'on s'étonne de trouver sous la plume du conquérant « C'est, depuis longtemps, une grande question de savoir si l'on peut, en bonne conscience, posséder des « esclaves indiens. Cette question n'ayant pas encore « été décidée, j'ordonne à mon fils Martin et à ses héritiers de n'épargner aucune peine pour arriver à la « connaissance de la vérité sur ce point, car c'est un « sujet qui intéresse profondément leur conscience et la « mienne. » Ses funérailles furent faites en grande pompe et les citoyens de Séville vinrent en foule rendre un dernier hommage au conquérant du Mexique.

L'histoire de la conquête nous a fait suffisamment connaître le caractère de Fernand Cortès, car il en a été non seulement l'âme, mais le bras partout présent.

CHAPITRE XIII

MEXIQUE

Régions diverses. — Vallée de Mexico. — Toltèques, Chichimèques, Tépanèques, Aztèques. — Extension de l'empire Aztèque. — Gouvernement et législation. — Esclavage. — Revenu royal. — Tactique et armes. — Hôpitaux. — Culte. — Prêtres. — Sacrifices humains. — Écriture hiéroglyphique. — Littérature, Astronomie, Agriculture, Industrie.

Le Mexique est un des pays les plus curieux à étudier, soit qu'on considère la variété de ses climats, de ses productions, de ses paysages, soit qu'on envisage sa civilisation passée ou l'histoire de sa conquête. Le voyageur qui débarque sur les plages sablonneuses des environs de la Vera-Cruz voit s'étendre devant lui, sur une largeur d'une dizaine de lieues, une magnifique région, toute couverte des plantes des tropiques, arbres gigantesques, bambous énormes, aloès, nopals, cactus, bananiers, yuccas, etc; une chaleur humide y fait croître toutes choses avec une étonnante vigueur ; l'homme seul y meurt; c'est la région riche, la *tierra caliente* mais c'est aussi le domaine de la fièvre jaune. De ces plaines et de ces vallées profondes qui bordent la mer,

on s'élève au fur et à mesure qu'on avance dans l'intérieur; l'aspect change, les feuillages des arbres sont plus verts, de grandes prairies, les champs de blé ont remplacé les champs de cannes à sucre, l'air est plus sec et plus vif; le souffle empesté du norte n'atteint plus l'homme; il est sorti de la région où règne la fièvre jaune, il est dans les *tierras templadas*. A ces plateaux élevés à plus de 1,500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan en succèdent d'autres plus hauts encore; des chênes, des pins, des bouleaux, des sapins donnent à la végétation une physionomie tout européenne; l'air est vif et pur, comme sur les montagnes; on est parvenu à la *tierra fria*, à la région froide. Par-dessus cette dernière terrasse, en retrait, deux ou trois volcans dressent leurs cratères, dominant toute cette énorme chaîne des Andes, qui s'épanouit si largement au Mexique et dont les contreforts puissants donnent au pays cet aspect si varié et si pittoresque : le Popocatepelt, l'Iztaccihuatl, le coffre de Perotte et le pic d'Orizaba en sont les sommets principaux.

Un de ces épanouissements des Andes a formé au milieu du continent la célèbre vallée de Mexico, élevée à plus de 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est une sorte de bassin ovale d'environ 70 lieues de circonférence, enfermé par un haut rempart de roches granitiques; au milieu cinq lacs, autrefois très étendus, qui vont se rétrécissant chaque jour. Du haut des montagnes, cette vallée devait fournir un bien curieux spectacle, alors que la terre et les eaux s'y trouvaient presque également réparties, que de grandes forêts et des villes nombreuses se pressaient sur les bords de ses lacs, et aujourd'hui encore, malgré la dépopulation qui s'est produite en ces lieux, malgré les couches de sel laissées sur le sol par l'évaporation des eaux et qui rendent la terre stérile, bien qu'on y trouve partout des

terrains incultes et des ruines, le spectacle est encore grandiose.

Cette vallée a été longtemps comme le centre de l'histoire mexicaine, et les plateaux qui l'entourent, l'Anahuac, ont été le séjour des races si diverses qui ont tour à tour dominé en ce pays. Leur histoire, qu'ils n'ont pas écrite, est particulièrement obscure. A l'origine des temps apparaît un peuple bâtisseur; ayant une civilisation assez avancée; ce sont les Toltèques; on leur attribue les ruines grandioses de Palenqué. A ces Pélasges américains succède une race plus sauvage, les Chichimèques. Une de leurs tribus, qui se civilise au contact des Toltèques, fonde le grand empire de Tezcuco. Les Tépanèques, peuple belliqueux, envahirent ensuite ces provinces, s'emparèrent de la florissante cité de Tezcuco. Quelques-uns d'entre eux qui vivaient nomades dans la grande vallée virent un jour sur un nopal un aigle royal magnifique. Conformément à un oracle, ils y fondèrent une ville qu'ils nommèrent Tenochtitlan. C'est aujourd'hui Mexico, dont le nom moderne est dérivé de celui du dieu de la guerre chez ces peuples, Mexitli. La légende de sa fondation est encore rappelée de nos jours par l'emblème de l'aigle et du cactus, qui composent les armes de la république du Mexique.

Une tribu prit bientôt un grand ascendant, celle des Aztèques de Tenochtitlan, tandis que leur ville prenait une rapide extension. Le trône fut chez eux occupé par une série de princes habiles qui chaque année revenaient chargés des dépouilles des villes conquises et traînant après eux de véritables troupeaux d'esclaves. Au moment de l'arrivée des Espagnols, la domination des Aztèques s'étendait sur toute la largeur du continent de l'Atlantique à la mer Pacifique, et jusque-là où se trouvent actuellement les États de Guatemala et de Nica-

ragua ; il y avait quelques États qui gardaient leur indépendance nominale, comme le royaume de Tezcuco ou la république de Tlascala ; mais c'étaient en fait des vassaux de l'empire des Aztèques.

Le gouvernement chez ceux-ci était une monarchie élective. Quatre électeurs choisissaient dans la famille royale un homme qui se fût distingué à la guerre, ordinairement un frère, où à son défaut un neveu du défunt. Ce système évitait les minorités, les régences, les compétitions à main armée et faisait souvent arriver au trône les plus dignes et les plus braves. De nombreux et puissants chefs nommés caciques étaient comme les vassaux du prince et gouvernaient le pays ; au-dessous les nobles semblent avoir formé une classe à part ; ils possédaient de grands biens, remplissaient les fonctions les plus importantes, auprès de la personne du prince et avaient l'administration des cantons et des villes. Le souverain était le grand juge et déléguait ses pouvoirs à des juges suprêmes, jugeant dans chaque province en dernier ressort, avec ou sans l'aide d'une cour. Il y avait aussi une classe de magistrats inférieurs, jugeant les petites causes et élus par le peuple. La loi en général était très dure et certains délits fort légers étaient punis de la peine capitale.

Une chose fort remarquable dans la législation azteque est ce qui concerne les esclaves ; ils étaient en général traités fort doucement ; beaucoup se vendaient ou vendaient leurs enfants par pauvreté ; d'autres devenaient esclaves pour certains délits ou pour payer une dette. Les prisonniers de guerre étaient presque toujours réservés pour les sacrifices. Les services exigibles de l'esclave étaient déterminés avec la plus grande précision. L'esclave, pouvait avoir sa propre famille, posséder des biens et même d'autres esclaves ; ses enfants étaient libres : « Personne ne pouvait naître esclave au

Mexique, dit William Prescott, honorable restriction inconnue à tous les pays civilisés où la loi a sanctionné l'esclavage. » Le revenu royal provenait des domaines mêmes du souverain, des tributs imposés aux vaincus et aux sujets. Ils étaient payés en nature; dans une énumération de tributs nous trouvons en même temps, des vêtements de coton, des manteaux de plumes apprêtés, des armures ornées, des vases et des plats d'or, de la poudre d'or, des ceintures, des bracelets, des jarres, des gobelets dorés et vernis, des cristaux, des cloches, des armes et des ustensiles de cuivre, des feuilles de papier d'agave, des fruits, du copal, de l'ambre, de la cochenille, du cacao, des oiseaux et des animaux sauvages du bois, des pierres à bâtir, des nattes, etc. Les Aztèques avaient des ambassadeurs; ils avaient pour le service du gouvernement une poste très rapide; des coureurs qui se relayaient de distance en distance, portaient très vite, aux points les plus reculés de l'empire, les ordres du maître.

La guerre était l'occupation la plus honorable. La divinité protectrice des Aztèques était le dieu de la guerre; il y avait des ordres militaires, où n'entraient que ceux qui s'étaient distingués sur les champs de bataille. Ils attaquaient en poussant de grands cris, puis fuyaient et revenaient ensuite à la charge. Ils cherchaient plus à faire des prisonniers pour fournir aux sacrifices qu'à tuer les ennemis. Ils étaient divisés par corps de huit mille hommes, suivaient les étendards de leurs chefs, et portaient pour arme défensive un justaucorps de coton piqué, pour arme offensive l'arc et les flèches, et des piques, armées à l'extrémité d'un morceau de pierre noire très dure. Des hôpitaux étaient établis dans les principales villes pour la guérison des malades et le refuge permanent des soldats estropiés.

Ces institutions civiles et militaires dénotent chez les Aztèques une civilisation vraiment très avancée sur certains points ; mais sur d'autres, ce sont de véritables sauvages. Leur religion était grossière et cruelle ; ils croyaient à une foule de dieux, les uns bons, les autres malfaisants ; on en comptait treize grands et plus de deux cents d'ordre inférieur. Le plus vénéré était le dieu de la guerre ; son image fantastique et horrible était chargée d'ornements précieux ; ses temples étaient les plus imposants des édifices publics et dans toutes les villes de l'empire ses autels ruisselaient du sang des victimes humaines.

« On conçoit, dit William Prescott, l'influence désastreuse d'une pareille superstition sur le moral d'un peuple. » Une seule divinité avait un caractère plus doux Quetzalcoatl, le dieu de l'air, glorification de quelque inventeur ; il s'est embarqué sur l'Océan et a promis de revenir plus tard avec les siens, des hommes de haute taille et blancs comme lui. Cette tradition, enracinée dans certains esprits, prépara la voie à la conquête espagnole. Les Aztèques croyaient à l'autre vie ; ils avaient un paradis et un enfer, remarquables comme conception philosophique ; ils avaient aussi une sorte de baptême.

Le personnel sacerdotal, excessivement nombreux, et qui se mortifiait comme nos moines, était logé dans les temples et entretenu aux frais de l'État ; il célébrait les fêtes, chantait des hymnes, donnait l'instruction aux enfants (et elle paraît avoir été très soignée) et accomplissait les sacrifices. Ils se faisaient sur une grande pierre, au sommet des téocallis ou temples souvent très élevés, ayant vaguement la forme de pyramides, se terminant par une large plate-forme où était le sanctuaire avec les images des dieux. Les crânes des victimes étaient conservés dans des édifices particuliers ;

les compagnons de Cortès en comptèrent cent trente-six mille dans un seul de ces édifices. Aucun historien n'évalue le nombre annuel des sacrifices humains à moins de vingt mille.

A côté de ces croyances si grossières, il nous faut montrer les efforts tentés par le même peuple pour sortir de la barbarie. D'abord ils avaient comme une sorte d'écriture hiéroglyphique, très compliquée, au moyen de laquelle ils rendaient parfaitement toutes leurs idées ; les idées abstraites même étaient exprimées par des images matérielles; ainsi un serpent représentait le temps, une langue signifiait la parole, l'empreinte d'un pied l'action de voyager ; un homme assis à terre, un tremblement de terre. Ces symboles souvent très arbitraires, variaient avec le caprice du peintre, et leur interprétation exige une extrême sagacité, car le plus petit changement dans la forme ou la position de la figure indique un sens très différent. Aussi les jeunes gens passaient-ils de longues années à étudier cette écriture ; il nous reste un petit nombre de manuscrits mexicains, mais nous n'avons pas les éléments nécessaires pour pouvoir les déchiffrer.

Outre ces manuscrits hiéroglyphiques, les traditions du pays se conservaient dans les chants et les hymnes qu'on enseignait avec soin dans les écoles publiques ; toutes ces productions littéraires des Aztèques sont perdues, mais nous devons à Sahagun, écrivain espagnol du temps de la conquête, la traduction de prières et de discours en dialecte tezcucan, qui nous donnent une idée favorable de leur éloquence. Ils avaient aussi, dit-on, des représentations théâtrales et des pantomimes.

Quant à l'arithmétique, elle était assez bien connue ; ils avaient un système de numération assez simple, basée sur le nombre 20. Ce nombre était désigné par

un drapeau; une plume indiquait le carré de 20 ou 400, et une bourse ou un sac le cube de 20 ou 8000. Leur année, basée sur l'année solaire, comprenait 18 mois de 20 jours chacun, les semaines étaient de 5 jours, les 5 jours complémentaires pour arriver au nombre de 365 étaient regardés comme néfastes. Leur ère commençait à l'an 1091 de J.-C., époque où avait été faite la réforme de leur calendrier.

Nous voyons par la façon si remarquable dont ils avaient divisé l'année qu'ils avaient quelques connaissances astronomiques; sur leurs manuscrits nous voyons la projection du disque de la lune sur celui du soleil, preuve qu'ils connaissaient la cause des éclipses; ils réglaient leurs fêtes sur les mouvements des corps célestes; nous avons un de leurs cadrans solaires, sur pierre; il est vertical et nous y voyons qu'ils savaient déterminer avec précision les heures du jour, l'époque des solstices et des équinoxes, et celui du passage du soleil au zénith de Mexico; il faut donc supposer chez ces peuples une suite d'observations astronomiques et une science bien remarquable; comme tous les peuples primitifs, les Mexicains crurent aux rêveries des astrologues et à la naissance de leurs enfants ils faisaient tirer leur horoscope par un prêtre.

Dans les arts manuels, les Aztèques aussi étaient singulièrement avancés; l'agriculture était tenue en honneur; ils n'ignoraient pas l'art des assolements, et leur système d'irrigation était fort bien entendu; les bananiers, le cacaoyer, la vanille, le maïs, le maguey ou grand aloès, dont ils fabriquaient du papier et extrayaient la liqueur appelée pulque, les fleurs étaient les principaux objets de leur culture. Ils ne connaissaient pas moins bien les richesses minérales de leur sol : ils exploitaient l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, l'étain, mais l'usage du fer leur était inconnu. Ils tra-

vaillaient tous ces métaux avec une rare habileté ; ils les sculptaient d'une manière très délicate, et les Espagnols affirmaient qu'ils étaient, dans ces sortes d'ouvrages, bien supérieurs aux orfèvres d'Europe. C'est aussi avec beaucoup d'art que leurs artisans fabriquaient les tissus de coton fin ou les manteaux de plume, ou bien qu'ils teignaient en couleur rouge avec la cochenille.

Tout ce que nous venons de voir, joint à la douceur des mœurs de l'Aztèque dans la vie domestique, au respect dont la femme est entourée, nous montre que nous sommes au milieu d'une race bien plus avancée que toutes celles qui, à la même époque, occupent l'Amérique du Nord, ou les Antilles, ou le continent du Sud. Et ce que nous avons dit des Aztèques s'applique fort bien aussi aux Tezcucans et jusqu'à un certain point aux fiers et belliqueux habitants de la république de Tlascala.



TYPES AZTÈQUES, d'après une gravure du temps.

CHAPITRE XIV

DÉCOUVERTE DES INDES

1500

Covilham va par terre aux Indes. — Estevan de Gama. — Flotte de Vasco de Gama. — Nègres. — Terre de Natal. — Les Maures chrétiens. — Monbaça. — Bon accueil du roi de Mélinde. — Calicut. — Négociations avec le zamorin. — Retour. — Souffrances de l'équipage. — Mort de Paul de Gama. — Cabral va aux Indes. — Second voyage de Vasco de Gama. — Titres qu'il reçoit : sa mort.

Les voyages des Portugais le long des côtes d'Afrique avaient notablement changé les idées qu'on se faisait sur ce continent et lorsque Barthélemy Diaz, passant par delà le cap de Bonne-Espérance, eut planté un pilier monumental au 33°40 de latitude, on se figura très nettement la forme de l'Afrique. On devina que la côte devait de là se relever constamment vers le nord et que la mer qui battait ces rivages devait être le chemin des Indes. Cette pensée était de nature à encourager les entreprises ; les Portugais surtout devaient chercher vers le pays des épices, des perles, des parfums et de l'or,

une route maritime dont ils seraient les maîtres et par laquelle ils détourneraient à leur profit le commerce que Venise faisait encore avec le Levant, par Alexandrie. Le 7 mai 1487, Jean II envoyait Alphonse de Payva et Pierre de Covilham en Orient; ils avaient pour mission de passer aux Indes par la route de terre et d'aller remettre des lettres royales à ce mystérieux souverain d'une région inconnue qu'on appelait le prêtre Jean. Ils devaient surtout s'informer des États, des villes, des peuples, des objets de commerce, etc., étudier par quels moyens on pourrait parvenir facilement en ces contrées. A Aden, les deux voyageurs se séparèrent et Covilham, sur des navires arabes, visita les cités commerçantes de la côte de Malabar, puis Sofala et la grande île de Madagascar. De retour au Caire, il y apprit la mort de Payva, mais y rencontra deux juifs qui lui apportaient de nouvelles instructions de Jean II ; il devait aller en Abyssinie. Après avoir donné un récit de ses courses aventureuses à un des juifs qui retournait auprès de Jean II, le hardi voyageur s'enfonça à travers la Nubie et l'Abyssinie et reconnut qu'il y avait là un grand nombre de chrétiens, mais un négus le retint prisonnier jusqu'en 1520.

Ainsi dès 1490 on connaissait à la cour de Portugal, par les récits de Covilham, toute la côte orientale d'Afrique, de l'Égypte à Madagascar ; on en savait les grandes villes et les traits généraux ; on connaissait tout l'ouest et le sud de l'Afrique jusqu'au delà du cap de Bonne-Espérance par le voyage de Barthélemy Diaz; une faible partie, celle qui s'étend du cap à Madagascar, restait seule tout à fait inconnue ; mais, en dépit de cette lacune, on pouvait deviner facilement tout le contour et on était presque forcé d'admettre la facilité d'aller aux Indes. C'était le temps où Christophe Colomb y voulait aller par une autre route et dé-

couvrait, disait-on, des contrées merveilleuses. Il fallait se hâter si l'on ne voulait laisser aux Castillans la gloire et le profit de tentatives de circumnavigation africaine ; ainsi la gloire de Colomb servait de stimulant aux autres navigateurs, et Jean II faisait tous ses efforts pour que le Portugal restât le premier engagé dans cette recherche des Indes par le sud-est. La mort en 1494 l'empêcha d'accomplir les grandes choses qu'il préparait, mais son successeur, Manuel, continua son œuvre, et le 8 juillet 1497 une petite flottille de quatre vaisseaux quittait le port de Lisbonne, pour tenter une fois encore la route des Indes.

Le gentilhomme qui commandait la flottille avait un nom déjà avantageusement connu, qu'il allait rendre illustre. D'une grande famille, dont les membres s'étaient souvent distingués par leur courage, il s'appelait Vasco de Gama. Son père, Estevam de Gama, avait été choisi par Jean II pour diriger ses vaisseaux à la recherche des Indes. Mais la mort le surprit avant l'achèvement des préparatifs. Ses fils, entre autres Vasco et Paul de Gama, furent marins comme leur père dès le jeune âge et sans doute commencèrent leur carrière dans les mers d'Afrique. Vasco de Gama surtout acquit une grande expérience de la navigation et une réputation méritée de courage. Chargé plusieurs fois d'entreprises difficiles, il se vit aussi confier par Jean II le soin de préparer l'expédition des Indes, et, lorsque dix ans plus tard, Manuel envoya vers les régions orientales l'homme qui déjà les avait explorées par la pensée, il ne faisait guère qu'exécuter une clause tacite du testament de son prédécesseur.

La flottille se composait de trois caravelles de cent à cent trente tonneaux et d'un petit bâtiment chargé d'eau, de bois, de vivres. Vasco de Gama, avec le titre de *capitan-mor* ou chef d'escadre, commandait le

Gabriel; Paul de Gama, son frère, commandait le *Raphaël*; Nicolas Coelho, qui avait aussi une grande réputation comme marin, commandait le *Berrio*. Les deux premiers bâtiments avaient été construits sous la direction du fameux Barthélemy Diaz et semblaient faits spécialement pour tenir la mer des Indes. Le pilote de Vasco de Gama s'appelait Pedro d'Alemquer ; il avait accompagné Diaz dans son grand voyage de 1497 et avait déjà des notions précieuses pour naviguer dans ces parages. Enfin Diaz lui-même avait reçu comme récompense pécuniaire de ses services la mission d'accompagner l'escadre jusqu'au fort de la Mina. Tout avait été prévu et préparé pour une expédition difficile et longue.

On appareilla le 8 juillet et on arriva le 25 aux îles du cap Vert, où on séjourna jusqu'au 3 août. Puis ils gagnèrent la haute mer et furent bientôt à une grande distance des côtes d'Afrique ; s'ils s'étaient maintenus quelques jours encore, ils eussent aperçu le Brésil, mais ils se rapprochèrent des terres qui leur étaient connues et purent mouiller dans une baie spacieuse et sûre, la baie de Saint-Hélène.

On nettoya les navires, on raccommoda les voiles et on fit du bois la côte fut rangée pendant quelques jours et elle parut fertile et peuplée ; le climat doux et salubre ; les oiseaux comme les alouettes et les tourterelles rappelèrent, à tous ces hommes qui depuis six mois avaient quitté leur pays, la patrie absente. Les indigènes vinrent en grand nombre et entrèrent en relations commerciales avec les étrangers ; mais ils ne comprirent à quoi pouvaient bien servir ces clous de girofle, ce poivre, ces perles, cet or qu'on leur montrait et assurèrent qu'il ne s'en trouvait pas dans leur pays. Le lendemain, comme un certain nombre de Portugais étaient allés à terre, ils lancèrent contre

eux des zagaies et blessèrent Vasco de Gama avec trois ou quatre de ses hommes. On remit à la voile et on vint s'arrêter dans la baie de Saint-Braz, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. La navigation, à partir de ce jour, devenait singulièrement difficile. La mer était capricieuse, les vents sautaient à tous les points cardinaux en quelques instants, des courants entraînaient constamment le navire hors de sa route; enfin les rivages étaient mal connus; la nuit on virait vers la haute mer ou on restait en panne, le jour on se rapprochait de la terre pour en reconnaître les contours, les points accessibles et les productions. On avançait lentement avec un équipage fatigué, malade, et des vaisseaux en mauvais état. Le petit bâtiment de transport avait dû être dépecé et on avait réparti sa charge sur les autres navires.

On dépassa bientôt le dernier pilier planté par Barthélemy Diaz auprès du rio Infante et on aperçut des côtes que nul Européen n'avait encore vues. Au jour de Noël, on s'aperçut que le grand mât avait une grande fente d'une brasse, qu'une ancre avait été brisée; l'eau douce manquait, on ne cuisait plus les vivres qu'avec de l'eau de mer. Il devenait urgent de débarquer pour faire de l'eau et réparer les navires. On donna à la terre dont on se rapprocha le nom de terre de Natal ou Noël; pendant les quelques jours qu'on y demeura, l'équipage se remit, sous l'influence d'un climat doux et salubre. Les habitants, grands et noirs, appartenant à la race cafre, accueillirent fort bien les étrangers et leur vendirent pour des verroteries une grande quantité de cuivre. Leur pays fut appelé par les Portugais le pays de la Bonne-Nation (terra da Boa-Gente) et le fleuve qui le parcourait *rio de Cobre* ou fleuve du cuivre. Après quelques jours de navigation ils vinrent en un lieu « où deux seigneurs du pays les vinrent visiter,

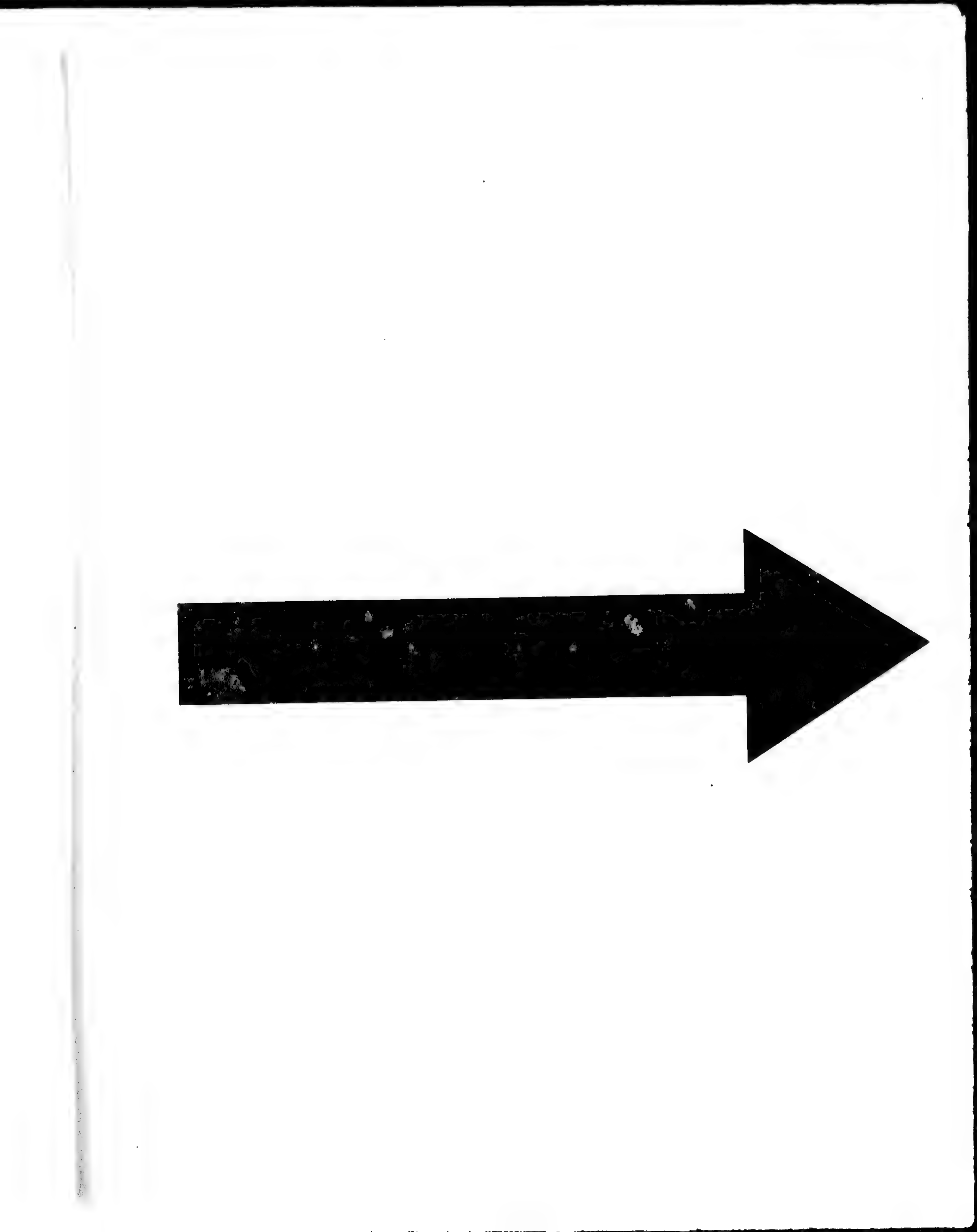
« lesquels étaient si émus qu'ils ne prisaient aucune
« des choses qu'on leur donnait. L'un d'eux avait sur
« la tête un turban fait avec une étoffe à raies écla-
« tantes, de soie ; l'autre portait un capuchon de satin
« vert; et venait en leur compagnie un jeune homme,
« qui, selon ce qu'on pouvait comprendre par leurs
« signes, appartenait à un autre pays fort loin de là et
« il disait que déjà il avait vu des navires grands
« comme ceux qui nous amenaient. Nous nous réjoui-
« mes singulièrement de ces indications, parce qu'il
semblait que nous approchions des lieux que nous
« voulions atteindre. » On planta là un pilier, auquel fut imposé le nom de Raphaël, parce qu'il était venu sur le vaisseau ainsi désigné; le fleuve s'appela *rio dos Bons-Signaes* (le fleuve des bons signes).

Le vendredi 2 mars on reconnut l'île de Mozambique et on entra avec peine dans le port. Les habitants, cuivrés et bien faits de corps, appartenaient à la secte de Mahomet et parlaient l'arabe. Un grand commerce animait la ville et y faisait affluer les productions des contrées lointaines. Il y avait alors dans le port quatre navires appartenant à des Maures de peau blanche et qui étaient chargés d'or, d'argent, de drap, de clous de girofle, de poivre, de gingembre et de perles : « ils ajoutaient que dorénavant où nous allions nous trouver, tout cela se rencontrerait en grande quantité. »

Une autre chose dont les navigateurs étaient curieux c'était de voir le royaume du prêtre Jean et les chrétiens d'Abyssinie. Et de fabuleux récits entretenaient leurs illusions et les Maures parlaient avec admiration du pouvoir de ce prêtre. « Ils nous dirent de plus que le
« preste Jehan demeurait à peu de distance, et qu'il
« avait en son pouvoir des villes nombreuses le long
« de la mer et que les habitants étaient de gros mar-
« chands possédant des navires de haut bord ; mais

« que ledit preste Jehan demeurait fort avant dans les « terres, et que l'on ne pouvait se rendre là qu'à dos « de chameau. Les Maures amenaient avec eux deux « chrétiens des Indes captifs et ces gens racontaient « toutes ces choses avec bien d'autres encore ; ce dont « nous étions si joyeux que nous en pleurions de plai- « sir, priant Dieu qu'il lui plût de nous donner la « santé pour que nous vissions enfin ce que nous avions « tant désiré. »

Les Portugais avaient d'abord passé pour des mahométans, et dès lors avaient été bien accueillis à ce titre ; on sut bientôt qu'il étaient chrétiens et tout changea. Un complot fut ourdi dans lequel il ne s'agissait rien moins que d'attirer les chrétiens à une embuscade et les y égorger, et le roi invitait Vasco de Gama et les siens à lui venir faire visite amicalement. Les pilotes arabes mis à la torture révélèrent tous les détails de cette embûche, et on fut sur ses gardes. Plusieurs entreprises des indigènes échouèrent et ils durent renoncer à lutter contre des hommes plus courageux et mieux armés. On remit à la voile, on longea la côte pendant trente lieues et on s'arrêta à Monbaça ; c'était une cité riche et florissante, pleine d'animation et de bruit, dont le port contenait de nombreux et grands navires. Il était défendu par un fortin en mer, où l'on soupçonna que des chrétiens étaient prisonniers. Là encore on rencontra de soi-disant chrétiens de l'Inde et on échangea quelques objets de commerce avec les indigènes. L'équipage des navires souffrait alors horriblement ; les pieds et les mains enflaient, les gencives grossissaient tellement qu'elles arrivaient à empêcher de manger, le scorbut, enfin, dont beaucoup étaient morts, dont tous souffraient. Une relâche de quelques jours rendit la santé à tous ceux qui étaient malades, on reprit espoir et on repartit avec plus d'ardeur pour l'intermi-



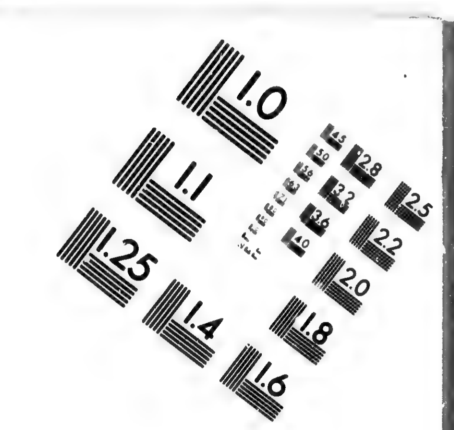
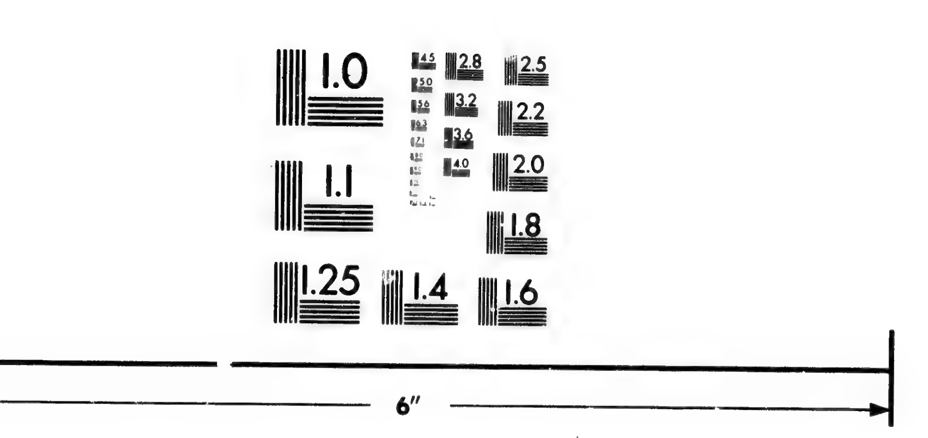


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




1.0

nable voyage. On arriva peu après à Melinde, belle ville, dit le rédacteur du Roteiro, qui ressemble beaucoup à Alcouchete; les maisons sont blanchies à la chaux et surmontées de terrasses. Tout autour des remparts, et en dehors, des cultures de mil et d'autres légumes. Le roi de cette ville montra dans ses rapports avec les étrangers beaucoup de grandeur et de délicatesse. C'était un sage vieillard qui gouvernait doucement et avec équité un peuple qui l'aimait et le respectait. Après de nombreux présents et des visites réciproques, le souverain et Vasco de Gama se séparèrent; l'aventurier continua sa route, guidé par un pilote qu'on disait être un Maure chrétien et qu'on appelait *Malemo Canaca*. Né dans le Guzarate, il avait des connaissances sérieuses dans l'art nautique et il put rendre de très grands services à l'expédition. Ce pilote avait été donné au navigateur par le bon roi de Mélinde, pour le conduire à une grande ville des Indes qu'il connaissait et qu'il disait s'appeler Calicut.

Ils aperçurent chemin faisant la mer Rouge et un très grand nombre d'îles. « Et le dimanche suivant nous vîmes l'étoile du Nord, que, depuis longtemps nous avions cessé d'apercevoir, et un vendredi, qui se trouva le 17 de mai, nous eûmes connaissance d'une terre haute; il y avait vingt trois jours que nous n'avions aperçu la côte. Durant ce temps nous avions toujours marché le vent en poupe et le moins que nous avions pu faire en cette traversée était six cents lieues. » En débarquant, les Portugais virent à Calicut deux Maures de Tunis, qui savaient parler le castillan et le génois, et la première bienvenue qu'ils nous donnèrent fut celle-ci : « Au diable qui te tient, qui t'a amené ici? » Et ils demandèrent ce que nous venions chercher de si loin, et le nôtre répondit que nous venions chercher des chrétiens et des épices. Ils lui dirent : « Pourquoi

donc n'envoient ici, ni le roi de Castille, ni le roi de France, ni la seigneurie de Venise. » Et il repartit que le roi de Portugal ne voudrait point permettre que ces souverains envoyassent en ces parages ; ils répliquèrent que bien il faisait. Alors ils lui donnèrent l'hospitalité et lui servirent à manger du miel et du pain de froment, et lorsqu'il eut mangé, il revint aux navires. Or il nous arriva avec lui un de ces Maures, qui, lorsqu'il fut à bord, commença à dire ces paroles. « Bonne chance ! Bonne chance !.... beaucoup de rubis... beaucoup d'émeraudes...Vous devez rendre bien des grâces à Dieu de vous avoir conduits vers une terre où il y a tant de richesses. » Et ceci était pour nous telle cause d'étonnement, que nous l'entendions parler et ne le croyions pas, ne pouvant nous persuader qu'il y eût si loin du Portugal un homme capable de nous entendre en notre langage.

Le roi ou zamorin de Calicut accueillit assez froidement les étrangers ; il refusa le présent que Vasco de Gama voulait lui faire au nom de son souverain, comme indigne de lui, disant que le moindre marchand qui revenait de la Mecque lui en donnait de beaucoup plus beaux; il retint longtemps Vasco de Gama et plusieurs des siens comme prisonniers, et il méditait de s'emparer des vaisseaux et de tout l'équipage. Vasco de Gama déjoua ses intrigues et mit à la voile emportant une lettre du zamorin pour le roi de Portugal. Elle était rédigée en termes très fiers dont les souverains du Levant ont peu l'habitude de se servir ; sans doute la faiblesse de l'expédition avait fait présumer au monarque indien, que celui qui l'avait envoyée était un prince de peu d'importance : « Vasco de Gama (disait- « il), gentilhomme de votre maison, est venu dans mes « États, ce que j'ai eu pour agréable. En mon pays, il « y a beaucoup de cannelle, beaucoup de clous de gi

« rofles, de gingembre et de poivre, avec nombre de « pierres précieuses; et ce que je souhaite de ton pays, « c'est de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate. » Quand les navires portugais furent partis, il envoya deux escadres à leur poursuite; mais la première ne put les atteindre et la seconde arriva sur les côtes d'Afrique, peu après Vasco de Gama lui-même. Ces gros navires, retenus là par un calme plat, furent bombardés par les Portugais et obligés de s'échouer sur le sable. Un d'entre eux fut pris et coulé bas.

Les deux vaisseaux le *Raphaël* et le *Berrio* firent relâche pendant une quinzaine de jours à l'île verdoyante d'Anjediva, en face de Goa; l'équipage s'y reposa, les navires furent réparés, puis on remit à la voile : « Nous mîmes si long espace de temps à faire cette traversée (de l'océan Indien) que nous demeurâmes trois mois moins trois jours à l'accomplir, cela eut lieu ainsi à cause des calmes plats, des vents contraires, que nous rencontrâmes. En cette occurrence le mal des gencives se déclara parmi tout l'équipage, la chair croissait sur les dents, de telle façon que l'on ne pouvait plus manger, en même temps les jambes enflaient et l'enflure s'emparait si bien du reste du corps, qu'elle se développait chez l'homme au point de le faire mourir sans autre maladie. Trente individus succombèrent durant cet espace de temps, sans compter trente autres qui déjà avaient péri. Et ceux qui pouvaient prendre part à la manœuvre, sur chaque navire, n'étaient pas plus de sept ou huit hommes, encore ne se trouvaient-ils pas sains, comme ils auraient pu l'être, d'où je puis vous affirmer que si le temps où nous voguions à travers ces mers s'était prolongé de quinze jours, personne d'ici n'y eût navigué après nous. Nous étions arrivés à ce point que nous croyions tout fini; et nous trouvant ainsi au milieu de ces misères, nous ne savions plus que faire

des promesses aux saints, et nous adresser aux intercesseurs célestes pour qu'ils sauvassent nos navires. » Heureusement le vent soufflant du Nord-Est les poussa vers la terre ; ils passèrent rapidement devant Magadoxo, où ils jetèrent quelques bombes et à force de voiles gagnèrent Mélinde, le 9 du mois de février. Le roi les revit avec plaisir et les accueillit aussi bien qu'il avait fait la première fois. « Nous demeurâmes cinq jours en ce lieu, prenant bon temps et nous reposant de tout le travail que nous avions enduré durant une traversée pendant laquelle nous aurions dû tous mourir. Et un vendredi, dans la matinée, nous partîmes, et quand vint le samedi, nous passâmes tout près de Monbaça, et le dimanche nous allâmes mouiller sur les bas-fonds de Saint-Raphaël, mettant le feu au navire qui portait ce nom, parce qu'il devenait impossible de manœuvrer trois navires avec le peu de monde que nous avions. La même journée, nous répartîmes tout le chargement de ce bâtiment entre les deux qui nous restaient. » On revit rapidement les lieux où l'on avait abordé à l'aller ; et les îles Saint-Georges, et la rivière des bons indices et la baie de Saint-Braz. Sous l'influence d'un climat plus salubre les malades s'étaient remis. « Nous demeurions fermes et en bonne santé, quoique souvent à moitié morts de froid, à cause des bises violentes que nous trouvions dans ces parages. » Après le 25 avril 1499, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, Nicolas Coelho, monté sur le Berrio, prit les devants, et arriva à Lisbonne le 10 juillet; Vasco de Gama était douloureusement préoccupé de l'état de santé de son jeune frère Paul de Gama, dont les contemporains ont admiré le noble cœur et le généreux caractère. A Tercère, il eut la douleur de le voir mourir dans ses bras, et ce fut la mort dans l'âme qu'il entra à Lisbonne, le 29 août.

La route maritime qui menait aux Indes était trouvée, mais le mauvais accueil fait aux Portugais, leur montrait clairement, que pour metre à profit leur découverte, que pour entretenir un commerce fructueux avec l'Orient, il fallait d'abord détruire l'influence des Arabes, sur les souverains de l'Inde. A peine Gama était revenu, qu'une autre expédition partait sous les ordres de Cabral. Elle quitta Lisbonne le 9 mars 1500, se composant de treize vaisseaux, ayant à bord 1500 hommes. Dans ce voyage, et d'après les instructions de Gama, Cabral découvrit le Brésil; mais revenant de ce pays, il continua sa route vers les Indes, plusieurs de ses vaisseaux, battus par la tempête, disparurent près du cap de Bonne-Espérance, six seulement parvinrent devant Calicut, le 13 septembre 1500. Par suite des intrigues des marchands arabes, les Portugais ne purent nulle part acheter des épices, ils furent assiégés dans une factorerie qu'ils avaient établie sur le littoral, et perdirent cinquante des leurs. Cabral, pour les venger, bombarda deux jours la ville de Calicut, sans lui faire beaucoup de mal; à Cochin et à Cananor, il trouva chez les rajahs, ennemis de celui de Calicut, un meilleur accueil; et il revint en Europe avec un chargement précieux, le 31 juillet 1501..

Cochin et Cananor furent encore visités par Joao de Nova, l'année suivante. Il vainquit plusieurs escadres arabes et indiennes, et revint aussi avec un fort chargement. Ces expéditions n'étaient que des expéditions de marchands armés; il fallait des forces plus considérables pour établir l'influence portugaise dans le Levant. Au printemps de l'année 1502, une flotte de vingt vaisseaux fut conduite par Vasco de Gama, sur la côte de Malabar. En passant sur les rivages d'Afrique, il soumit tous ces petits rois, dont les intrigues avaient failli l'arrêter dans son premier voyage et fonda à Mozambique et à

Sofala des établissements considérables. Il alla ensuite a Cananor, où il déjoua les ruses du rajah et l'obligea à se reconnaître vassal du roi de Portugal. Puis il marcha contre Calicut; il voulait tirer vengeance de la manière dont le zamorin l'avait traité, et du sang des Portugais tués dans la factorerie. Il canonna la ville pendant trois jours, incendia une partie du port et jeta la terreur parmi les populations indoues. Puis laissant quelques navires pour continuer le blocus, il se dirige vers le royaume de Cochin. Le souverain de ce pays, qui avait bien accueilli Cabral, fait avec lui un traité d'alliance, et quand Vasco de Gama revient en Europe, laissant le commandement de la flotte à Vicente Sodré, 1503, l'influence portugaise domine dans les mers des Indes. Un terrible exemple a montré aux rajahs tout ce qu'ils avaient à craindre de ce peuple étranger; ils tremblent ou deviennent alliés; les marchands arabes reconnaissent leur insuffisance dès qu'il s'agit de lutter avec les chrétiens; le commerce d'Alexandrie et de Venise est ruiné; désormais les épices, les soieries, les perles, toutes les productions de l'Inde vont venir en Europe sur des vaisseaux portugais, en suivant la route découverte par Vasco de Gama.

Quand le grand navigateur était rentré à Lisbonne, après son premier voyage, des fêtes pompeuses avaient signalé son retour; il fut salué lui-même du titre d'*almirante*, tandis qu'on notifiait solennellement au saint-siège, à toutes les villes et bourgades du royaume, la découverte des Indes. Mais les preuves matérielles de la munificence royale se firent attendre. En 1502 seulement, Gama reçut le titre si recherché et si rarement accordé de dom, avec une forte pension et des avantages dans le commerce des Indes, qui durent l'enrichir promptement. Après son second voyage, on parut cependant l'oublier ou méconnaître ses services, car ce

ne fut pas l'amiral qui fut chargé de l'expédition suivante, dont dépendait en grande partie l'avenir de l'Inde portugaise. « Ce grand homme paraît avoir trouvé des mecomptes à la cour de Lisbonne, dit M. de Santarem ; on n'appréciait pas ses services comme ils le méritaient et il fallait les sollicitations du duc de Bragance, dom Jaimes, pour qu'il obtînt le titre de comte de Vidiguieira avec la grandesse. En effet, Vasco de Gama, quoique couvert de gloire, fut laissé dans l'inaction pendant vingt et un ans ; il ne prit part à aucune autre expédition, sous le règne de Manuel. » Sous Jean III il fut décoré du titre de vice-roi des Indes et mis à la tête d'une flotte de treize vaisseaux, mais il mourut trois mois après, au milieu de la ville de Cochin, ayant montré ce qu'il eût été comme administrateur : rigoureux, habile et juste, capable de conduire plus rapidement encore les États de l'Inde vers ce degré de splendeur, qui devait bientôt frapper les Européens. Ses descendants hériteront de son courage et de sa gloire, et son nom ne sera pas de sitôt oublié dans les Indes. Près de la cathédrale du vieux Goa, sur un antique arc-de-triomphe, on lui éleva une statue avec cette inscription : « Sous le règne de Philippe Ier, la « cité a fait placer ici dom Vasco de Gama, premier « comte, amiral, explorateur et conquérant des Indes, « étant vice-roi le comte dom Francisco de Gama, son « arrière-petit-fils, en l'année 1597. »

Les conquêtes portugaises dans les Indes avaient eu un grand retentissement en Europe, et les esprits ardents et aventureux tenaient les yeux tournés vers ces contrées nouvelles. Mais si le nom d'un Albuquerque, d'un conquérant, d'un vice-roi, sortait de l'ombre pour devenir célèbre, c'était une gloire d'un instant ; la foule oublieuse ne le connaissait bientôt plus, et dans cet effondrement hâtif de toutes les illustrations,

le souvenir de Gama lui-même avait péri. Ses grandes idées, son audace, sa brillante fortune, tout cela ne tenait qu'une faible place dans de sèches chroniques, et on ne pensait plus qu'il avait découvert et montré le chemin vers les Indes. Il appartenait à un esprit aventureux et héroïque, à un poète soldat, à un grand patriote, de mettre en relief la noble et grande figure de Gama ; Camoëns, écrivant en beaux vers l'histoire de cette prodigieuse navigation vers les Indes, a élevé à son héros un monument plus impérissable que l'airain ; il a donné à ses compatriotes une épopée nationale, telle que n'en possède aucun autre peuple parmi les modernes. Avec lui, le nom de Vasco sort de la pénombre ; les poëtes, les orateurs, les historiens le célèbrent à l'envi ; le peuple apprend tout ce qu'on lui doit ; il se forme autour du héros toute une histoire poétique et légendaire qui le grandit ; c'est en disant ses exploits, c'est en chantant sur la brèche les belles octaves des *Lusiades*, que les soldats portugais mouraient au siège de Colombo. Un vieil écrivain portugais nous montre combien le souvenir de Gama a été popularisé par le poëme de Camoëns : « Il n'y avait pas plus de 72 ans, dit Manoel de Faria, que Vasco de Gama avait accompli son étonnante entreprise, la tradition n'avait pour ainsi dire rien conservé chez le peuple de ce qui avait été accompli si miraculeusement ; ni Jean de Barros avec le prestige de son style, ni Fernand Lopez de Castanheda avec son enthousiasme n'avaient suffi pour populariser le souvenir de ces découvertes et de ces victoires. Les Lusiades parurent et le bruit de ces actions prodigieuses remplit le monde ; ces palmes desséchées reverdirent. »

Camoëns invoque les muses du Tage, puis nous représente les Portugais voguant vers l'île de Mozambique. Ils sont pleins d'ardeur et d'espoir, et cherchent

les Indes. Les indigènes les trompent et leur tendent des embûches. Ils y échappent par la protection des dieux et après avoir relâché à Monbaça, sont bien accueillis par le cheik de Mélinde. Sur presque tous les points le poète est d'accord avec les historiens, on voit qu'il les suit pas à pas ; on voit qu'il a ajouté quelques ornements poétiques mais que le fond est vrai. Le roi de Mélinde, hôte sage et bienveillant, admire la vertu et le courage des Portugais ; il demande à leur chef de raconter l'histoire de sa nation et Vasco de Gama parle. Il dit quel beau pays habitent les Lusitaniens (Portugais) par quelles guerres et quels exploits ils en ont chassé les étrangers ; il dit la longue série de rois sages ou héroïques, par les soins desquels le royaume s'est accru et a prospéré ; enfin il arrive au récit de ses propres aventures, sur les côtes habitées par les peuples noirs, et à ce cap de Bonne-Espérance, terme des terres autrefois connues, point de départ de celles qu'il veut conquérir. Là, à cette pointe extrême de l'Afrique, le génie du cap, le génie des Tempêtes apparaît à Gama et à ses compagnons, suivant la fiction du poète et leur révèle un avenir terrible. Ce passage magnifique doit ici être cité. « Déjà cinq fois le soleil avait disparu, depuis que nous avions quitté ces parages, fendant les mers que jamais d'autres n'avaient parcourues ; les vents favorables soufflaient doucement, c'était pendant la nuit, nous veillions insoucieux à la proue ; tout à coup une nue qui obscurcit les airs apparait au-dessus de nos têtes.

Cette nue immense est tellement épaisse qu'elle jette

1. Bacchus, Vénus, Neptune et autres interviennent à chaque pas dans les *Lusiades* ; c'est là une des taches principales du poème, celle qui frappe le plus les lettrés ; ces passages de mauvais goût ne doivent pas faire oublier qu'à côté il y a des beautés de premier ordre.

en notre âme une invincible terreur : la mer mugit et résonne au loin comme si elle se brisait contre quelque noir rocher. « O puissance suprême ! m'écriai-je, quelle menace divine, ou quel secret prodige ce ciel et cette mer vont-ils nous révéler ? car ceci paraît être quelque chose de plus qu'une tempête. »

A peine j'achevais, que nous apparaît dans les airs, un robuste, un puissant fantôme ; il a un aspect difforme, sa taille est immense, son front est chargé d'orages, sa barbe hérissée ; ses yeux sont caves et dans tout sont port respirent la malveillance et la colère ; sa couleur est pâle et terreuse, ses cheveux souillés de sable se dressent sur sa tête ; ses lèvres sont noires, il a les dents jaunes.

Telles étaient ses dimensions, je puis te le certifier, que c'était un second colosse de Rhodes, une des sept merveilles du monde ; il parle, sa voix formidable et mugissante paraît sortir des entrailles de l'abîme ; rien qu'à le voir et à l'entendre le frisson parcourt notre chair, les cheveux se hérissent sur nos têtes.

Il s'écrie : O nation plus audacieuse que toutes celles qui par de grandes choses ont étonné le monde, toi qui, au milieu d'immenses travaux, de guerres cruelles et sans nombre ne te repose jamais, tu brises maintenant ces limites inviolables et tu oses naviguer sur les vastes mers confiées depuis si longtemps à ma garde et que jamais navire étranger ou parti de ces côtes n'a sillonnées.

Tu viens sonder les secrets cachés de la nature et de l'humide élément, secrets qu'il ne fut jamais donné à aucun mortel de pénétrer, quelles que fussent d'ailleurs sa noblesse et la grandeur de son génie. Apprends de moi, car je les connais, les maux réservés à ton audace extrême sur l'immense Océan et dans les pays que tu dois subjuguer durant une guerre terrible.

Apprends que tous les vaisseaux qui auront la témérité d'entreprendre le voyage que tu accomplis auront pour ennemis ces parages, qu'ils seront le jouet des vents et d'effroyables tempêtes ; à la première flotte qui passera par ces mers, impatientes du joug, j'infligerai soudain un tel châtiment que le danger ne sera rien auprès des calamités qui l'auront suivi.

Ici, si je ne me trompe, j'espère tirer pleine vengeance de qui m'a découvert et le châtiment de votre confiance obstinée ne s'arrêtera pas là ; oui, chaque année, vous verrez, (si c'est la vérité qui m'apparaît ici) vos navires faire naufrage et passer par de telles épreuves, que le moindre des maux sera la mort.

Selon les décrets inconnus du Très-Haut, je serai l'éternelle et nouvelle sépulture d'un héros illustre entre tous, d'un héros dont l'heureuse destinée aura porté la renommée jusqu'aux cieux ; ici il déposera les superbes trophées remportés sur la vaillante armée des mahométans. Avec moi et en souvenir de leurs maux, Quiloa détruite et Monbaça le menaçent (1).

Un autre aussi viendra, de noble renommée, glorieux, libéral, vaillant ; le cœur épris, il amènera la dame pleine de beauté que l'amour lui aura accordée par une faveur extraordinaire : un triste sort, une ténébreuse destinée les appellent dans mes parages, dont le sauvage courroux les laissera survivre à un naufrage horrible, pour qu'ils aient à supporter de plus atroces douleurs.

Ils verront mourir de faim leurs enfants chéris, conçus et enfantés au milieu de tant d'amour ; ils verront le Cafre féroce et avare arracher tous ses vêtements à l'épouse charmante ; ils verront ses membres purs et

1. Allusion à Francisco d'Almeida, premier vice roi des Indes devant qui trembla l'Asie entière et qui mourut, tué par quatre cafres, sur une plage déserte de l'Afrique méridionale.

éblouissants exposés nus à l'air, au soleil, à la froidure, après qu'elle aura longtemps foulé de ses pieds délicats une plage ardente et sablonneuse.

Les yeux qui survivront à tant de maux, à tant d'infortunes, verront encore les deux amants rester misérablement dans la mugissante et implacable forêt ; là, après avoir attendri les pierres elles-mêmes par les larmes de leur juste douleur, de leur légitime tristesse, dans les bras l'un de l'autre, ils affranchiront leurs âmes de leur belle et malheureuse prison (1).

Le monstre horrible continuait de divulguer notre destin, quand emporté par la colère, je lui dis : « Qui es-tu toi, dont la prodigieuse stature m'a sans doute jeté dans l'étonnement? Tordant sa bouche, roulant ses yeux noirs, poussant un cri immense, épouvantable, il me répond d'une voix sourde et amère, comme si ma question lui avait pesé :

Je suis ce cap grand et caché, que vous appelez, vous autres, le cap des Tempêtes ; jamais ni Ptolémée, ni Pomponius, ni Strabon, ni Pline, ni enfin aucun mortel ne m'ont connu ; je termine ici la côte africaine avec mon promontoire jusqu'à ce jour inaperçu, qui s'étend vers le pôle Antarctique et s'indigne en ce moment de votre audace.

1. Voici à quel fait Camoëns fait allusion. Lianor de Sa, fille de Garcia de Sa, vice roi des Indes, avait épousé Manuel de Souza de Sepulveda, jadis gouverneur de la citadelle de Dieu. Les deux époux partirent avec leurs deux enfants pour l'Europe et, en 1582, ils allèrent faire naufrage sur les côtes de Natal. Après avoir erré dans ces contrées désertes, l'infortunée Lianor expira avec ses deux fils. La tradition rapporte qu'ayant été dépouillée de ses vêtements par une tribu sauvage, avant de mourir, elle se creusa un dernier asile dans le sable et se voila de ses longs cheveux. (Note de M. Ferdinand Denis, dans la traduction des *Lusiades*, par Fournier et Desaules, p. 355.)

Je suis un des géants, fils très redoutés de la terre, tels qu'Encelade, Égée et celui qui avait cent bras; mon nom était Adamastor, et je servis dans la guerre tentée contre celui qui lance les foudres de Vulcain non pas que j'entassasse montagne sur montagne, mais conquérant les ondes de l'Océan, j'eus le commandement de la mer, où marchait l'armée de Neptune que je cherchais.

. . . .

En ce temps-là, mes frères avaient déjà été vaincus et se trouvaient réduits à la plus extrême misère; les Dieux, vains de leur triomphe, en avaient, pour plus de sûreté, enseveli quelques-uns sous de hautes montagnes et comme tout bras est impuissant contre le ciel, moi, qui pleurais mes infortunes, je commençai à sentir le châtiment infligé à mon audace par le destin ennemi.

Ma chair se changea en terre durcie, mes os en rochers; ces membres que tu vois, cette figure s'étendirent à travers les vastes eaux; enfin mon corps démesuré fut par les dieux transformé en ce cap lointain et, pour plus de douleur, Thétis me baigne et m'entoure de ses ondes. »

Il parlait ainsi : tout à coup, éclatant en sanglots désespérés, il disparut à nos yeux; le sombre nuage s'évanouit et la mer retentit au loin d'un vaste mugissement. Moi, levant les mains vers le saint chœur des anges qui nous avaient conduits si loin, je priai Dieu qu'il éloignât de nous les cruelles calamités prophétisées par Adamastor.

Ainsi Camoëns savait dramatiser les terreurs de l'équipage doublant le cap des Tempêtes; puis il montrait l'Inde découverte, offrant à l'Europe ses immenses trésors et après mille récits qui sont l'histoire

ES

de la terre,
cent bras;
is la guerre
de Vulcain
tagne, mais
commande-
eptune que

. . . . .

été vaincus
misère; les
, pour plus
hautes mon-
nt contre le
ommençai à
par le destin

es os en ro-
re s'étendi-
mon corps
e cap loin-
e baigne et

en sanglots
mbre nuage
vaste mugis-
chœur des
e priai Dieu
s prophéti-

terreurs de
uis il mon-
ses immen-
t l'histoire



VASCO DE GAMA.

poétisée, les aventuriers reprennent la route de leur pays. Dans une île enchantée, les Néréides les attendent et les retiennent. Thétis montre à Vasco de Gama son favori, tout le globe terrestre et l'immense étendue des terres qu'il a découvertes et Camoëns promet aux navigateurs portugais un immortel renom.

---

s

ta de leur
les atten-
o de Gama
se étendue
romet aux

CHAPITRE XV

LES PORTUGAIS AUX INDES

1500-1515

Effets de la découverte de Gama. — Combat entre la flotte Egyptienne et la flotte Portugaise. — Attaque de Calicut, d'Almeida et Albuquerque. — Prise de Goa. — Prise d'Ormuz. — Projets d'Albuquerque. — La domination portugaise aux Indes. — Disgrâce d'Albuquerque.

Les Portugais conçurent dès les premières années du XVIe siècle l'espoir non seulement de monopoliser le commerce des Indes, mais encore celui de posséder les Indes elles-mêmes. Cet espoir pouvait au premier abord paraître quelque peu chimérique ; la faiblesse des expéditions qu'on pouvait envoyer dans le Levant et l'éloignement du Portugal y semblaient devoir être un sérieux obstacle ; mais les guerres intestines qui désolaient les royaumes de l'Inde et l'infériorité d'armement et de discipline chez les troupes des rajahs devaient les faire passer bientôt sous le joug des Portugais. Le sultan d'Égypte voyait avec dépit les marchandises et les épices prendre le chemin d'Europe par le cap de Bonne-Espérance ; il voyait tarir ainsi la principale source de ses revenus, les droits de douane

sur les marchandises passant par Alexandrie. Venise partageait ses craintes et ses regrets, et elle poussa le sultan d'Égypte à faire tous ses efforts pour chasser les Portugais de l'Inde.

Bientôt les flottes égyptiennes et les flottes portugaises se disputèrent l'océan Indien. Dom Francisco d'Almeida, un des plus illustres généraux du temps, commanda en 1505 une flotte composée de vingt-deux voiles; elle avait à bord quinze cents hommes de troupes royales, engagés pour servir trois ans dans les mers du Levant, tandis que l'émir Hassan, avec une flotte de douze galères de haut bord, portant aussi quinze cents hommes, venait s'établir en face de Diu. Pendant un jour entier elles combattirent, sans avantage marqué, quand le soir un cri de joie retentit à bord des vaisseaux musulmans, une escadre venait à leur aide, envoyée par le gouverneur de Cambaye. D'Almeida dut se retirer pendant la nuit. D'autres combats dans lesquels les Portugais montrèrent une brillante audace et où mourut le vaillant fils du vice-roi, dom Lourenço, relevèrent l'éclat des armes, mais non la puissance des conquérants. Il leur fallait frapper un grand coup. La flotte égyptienne et la flotte guzerate, fières de quelques succès partiels, attendaient à l'ancre, sous la protection de la ville de Diu, que d'Almeida fut à leur portée. Les musulmans espéraient en avoir facilement raison et terminer la guerre d'un coup. Il accourt et après un sanglant combat qui dura du matin jusqu'à la nuit, les Portugais avaient pris le vaisseau de l'amiral égyptien et celui du gouverneur guzerate. Presque toute la flotte de celui-ci fut détruite dès sa première campagne, l'émir des Mamelouks s'enfuit à Cambaye et le gouverneur de Diu acheta la paix. Les rajahs de l'Inde perdaient tout espoir d'être efficacement secourus par les Égyptiens.

En 1509, une nouvelle flotte arriva aux Indes, avec trois mille soldats. Albuquerque était à bord et venait en qualité de gouverneur avec Coutinho pour lieutenant. Le 2 janvier 1510, à la tête de quinze cents hommes, il était devant Calicut et Coutinho s'avançait hardiment à travers la ville jusqu'au palais du roi; mais les soldats, se dispersant dans les maisons pour piller, donnèrent aux Indiens le temps de se réunir et de s'armer. Devant le nombre toujours croissant des ennemis qui les entouraient, ils durent battre en retraite à travers les rues et les vergers qui entourent la ville. Ils furent sauvés par le secours que leur porta Albuquerque, qui était resté hors de la ville avec la moitié des troupes; mais ils laissèrent leur général Coutinho et soixante-dix d'entre eux sur le champ de bataille. Albuquerque lui-même fut blessé.

A peine revenu de cet échec, l'infatigable gouverneur partit avec vingt bâtiments et seize cents hommes pour Ormuz; un chef de pirates de l'île d'Anjediva lui conseilla d'abandonner ce projet et de tenter un coup de main sur Goa. Cette grande cité était toute troublée par des compétitions au trône, et elle capitula après un siège très court le 28 février 1510. Les Portugais s'établirent solidement dans ce poste, y installèrent une nouvelle administration et s'y créèrent, en affermant les droits de douane, un important revenu. Une possession d'une telle importance ne devait pas être abandonnée sans combat par le rajah de Bidschapour. Il débarqua dans l'île avec une armée nombreuse. Albuquerque se retira dans la ville; une révolte des habitants le força à ne conserver que la citadelle, et enfin quand le fort ruiné ne fut plus tenable, quand le rajah Ismaïl vint avec soixante mille hommes de renfort pour l'assiéger, il s'embarqua sur ses vaisseaux et partit (30 mai 1510). Mais il revint la même année de

Cananor avec trente-quatre vaisseaux et quinze cents soldats. Un feu épouvantable fut ouvert de la flotte sur la ville de Goa, puis avec un courage héroïque les Portugais montèrent à l'assaut; la garnison, qui comptait neuf mille hommes, fut écrasée, et le soir, après un carnage inouï, Albuquerque était de nouveau maître de Goa ; il y laissa une garnison de quatre cents Européens et de quelques centaines de soldats indigènes alliés. Le rajah Ismaïl reparut peu après dans l'île, mais la ville pouvait cette fois se défendre; ce ne fut toutefois qu'en 1512 qu'Albuquerque put jeter l'armée du rajah hors de l'île et le forcer à la paix.

Albuquerque, après avoir établi quelques forts sur les points les plus importants de la côte, reprit ses projets contre Ormuz; cette ville, à l'entrée du golfe Persique, maîtresse du commerce maritime de la Perse et de celui de toute la région du Tigre et de l'Euphrate, avait acquis de très grandes richesses. Albuquerque, avant même d'être gouverneur, l'avait visitée avec quelques vaisseaux; il avait canonné rudement les quatre cents navires qui se trouvaient dans le port, avait forcé le souverain à payer tribut au roi de Portugal et à céder un terrain pour y élever un fort. Cette dernière condition avait été l'objet de grandes difficultés et le fort n'avait pu être bâti. Le 26 mars 1515, Albuquerque parut devant la ville avec une flotte qui portait quinze cents Portugais et neuf cents soldats malabars. Il délivra le roi qu'un grand vizir retenait comme captif et fut appelé le libérateur du roi et de la ville. Il obtint tout ce qu'il voulut, des maisons en grand nombre et des forteresses; le commerce du golfe Persique, dont Ormuz était la clef, se trouva ainsi transporté des petits princes qui dominaient sous la suprématie de la Perse aux mains des Portugais, et sur cette petite île, stérile et dépourvue d'eau, s'éleva

bientôt une ville des plus puissantes et des plus populeuses.

Il ne suffisait pas aux vastes desseins d'Albuquerque d'être maître du littoral des Indes et de l'entrée du golfe Persique ; il avait porté aussi ses vues sur la mer Rouge et sur l'isthme de Suez ; il vainquit une flotte égyptienne et vénitienne qui avait été envoyée contre lui et continua de faire trembler devant lui tous les monarques de l'Afrique et de l'Asie. Il ne songeait alors à rien moins qu'à détourner le Nil dans la mer Rouge ; l'Egypte, privée du grand fleuve qui l'arrose et l'alimente, serait devenue un désert inhabitable et impraticable ; Venise eût été frappée dans ses dernières ressources et ses suprêmes espérances. Une légion de cavaliers eût été lancée à travers l'Arabie sur la Mecque ; la ville eût été rasée ; la kasba détruite ; les pèlerinages supprimés pour toujours et un fort élevé sur ces ruines eût tenu les populations d'alentour en respect. Mais les intérêts portugais appelaient alors Albuquerque dans les Indes et la calomnie commençait contre lui son œuvre redoutable.

L'œuvre qu'il avait accomplie par la seule force de son génie était pourtant grande et glorieuse. Les Portugais étaient devenus maîtres incontestés de l'océan Indien, depuis Socotora jusqu'à la puissante cité de Malacca où flottait maintenant leur drapeau. Les grandes places de commerce étaient surveillées et dominées par les forts qu'ils avaient partout établis ; le commerce arabe était ruiné ; celui de l'Inde et de la Perse était entre leurs mains. Aucun navire ne pouvait naviguer dans ces mers sans un passeport portugais et tout navigateur d'une nation étrangère était traité comme pirate. Les villes arabes sur la côte de Mozambique leur payaient tribut ; les nègres d'Abyssinie avaient signé avec eux un traité de commerce et de

paix. Et les rois de Portugal s'appelaient *souverains du commerce des Indes et de l'Éthiopie*. C'est à Lisbonne seulement qu'on pouvait trouver le poivre, la cannelle et les autres épices; elle était devenue, pour toutes ces denrées, le seul et grand marché de l'Europe. Aucun navire européen n'osera pendant un siècle s'aventurer dans cet océan Indien, qui appartient pour ainsi dire au Portugal; la nation portugaise s'était aguerrie; la soif de l'or, l'amour de la gloire, la rivalité avec l'Espagne, le zèle religieux vont en faire un peuple de héros.

L'homme éminent, à qui ces grands résultats étaient principalement dus, apprenait cependant que sa disgrâce était prochaine et s'écriait : « Ainsi je suis mal avec le roi pour l'amour des hommes et mal avec les hommes pour l'amour du roi. Allons, vieillard, tourne tes regards vers l'Église, finis de mourir. » Ce sont les simples mots auxquels on substitue ordinairement ceux-ci plus dramatiques, mais moins vrais : « *Au tombeau, au tombeau, vieillard fatigué.* » Il mourut peu après à Goa; l'affliction des soldats qui avaient accompli sous lui de si belles entreprises, et l'étonnement respectueux des Hindous pour celui qui les avait vaincus, furent les plus beaux ornements de ses funérailles. Les Indiens se souvinrent longtemps de lui; plus tard, lorsque les gouverneurs se signalaient envers eux par quelque tyrannie, ils invoquaient le nom d'Albuquerque et ils allaient sur son tombeau lui demander assistance contre ses indignes successeurs (1515).

CHAPITRE XVI

PREMIER VOYAGE AUTOUR DU MONDE

1519-1523

Magellan, soldat aux Indes. — Il se fait naturaliser Espagnol. — Projet d'aller aux Moluques par l'Ouest. — Départ. — Terre des Patagons. — Naufrage du Santiago. — Détroit. — Découverte d'une issue. — Le cap Désiré. — La mer Pacifique. — Calme plat. — L'équipage souffre de la faim. — Scorbut. — Iles des Ladrones. — Archipel de Zébu (Philippines). — Mort de Magellan. — Massacre des matelots à un banquet. — Bornéo, Mindanao. — Les Moluques. — Sébastien del Cano. — Souffrances sur la côte d'Afrique. — Premier voyage autour du monde accompli.

Fernaò de Magelhàes, était d'une noble famille portugaise, né à Porto, vers 1480. Comme tous les gentilhommes de ce temps il suivit la carrière des armes, mais avant de revêtir la cuirasse, il avait dû étudier dans quelqu'une de ces grandes écoles de marine, si florissantes alors en son pays. Nous le voyons montrer plus tard des connaissances géographiques et nautiques qui dénotent de fortes études. En 1505 nous le

voyons faire partie de cette fameuse expédition commandée par le vice-roi des Indes, Don Francisco d'Almeida qui allait assurer les nouvelles conquêtes des Portugais dans les Indes. Il assiste au sac de Quiloa, à la destruction de la riche cité de Monbaça et enfin est envoyé dans l'île de Sofala, où il rendit de grands services. Mais sa petite taille et son extérieur peu imposant, avaient empêché de le remarquer et malgré son courage, sa prudence et son énergie, nul ne soupçonnait les grandes qualités qu'il devait montrer un jour. En 1509 nous le trouvons avec son compagnon d'armes, Francisco Serrão, officier au siège de Malacca. Après la prise de cette place, 1511, il servit sous le grand Albuquerque et son amitié avec Serraô se resserra à tel point que désormais leurs deux noms deviennent inséparables. Le 12 juin 1512 Magellan est de retour en Portugal, puis prend part à quelques campagnes en Afrique. Quant à un voyage qu'il aurait fait aux îles Moluques, en compagnie de d'Abreu, en 1510, ou 1511, ce voyage nous semble tout à fait imaginaire ; on ne voit pas bien non plus, où Magellan, dans cette vie que nous venons de montrer si active et si remplie, aurait trouvé le temps nécessaire à l'accomplir.

De retour en Portugal, après une blessure reçue en Afrique, Magellan obtint du roi, pour ses services dans l'Inde, une petite pension de mille reis par mois, puis de 1200. On y attachait un petit emploi à la cour et le titulaire recevait une petite mesure d'orge par jour. Magellan qui réclame à ce sujet, se voit refuser justice; il s'anime en voyant le souverain obstiné à lui refuser ce qui est devenu un droit. Il prend alors une mesure extrême. Il fait constater par un acte en bonne forme qu'il quitte sa nationalité portugaise, et le 20 octobre 1517 il établit sa résidence à Séville. Il demande et obtient des lettres de naturalisation ; l'enfant de Porto,

qui a vieilli sous Albuquerque et Sequeira, qui a couru toutes les mers de l'Inde et de l'Afrique, va offrir à l'Espagne son savoir et son courage.

Pendant ce temps, son ami Francisco Serrão s'était avancé jusqu'aux Moluques et lui avait écrit les détails de son voyage. Comme tous les navigateurs, celui-ci s'exagéra sans doute la difficulté et la grandeur de ce qu'il avait fait et augmenta beaucoup la distance entre Malacca et les Moluques. Il disait ces îles beaucoup plus éloignées des Indes portugaises qu'elles ne sont réellement, mais ces communications firent germer dans l'esprit de Magellan cette idée, que les Moluques étant beaucoup plus éloignées de l'Inde qu'on n'avait supposé, devaient être beaucoup plus près de l'Amérique ; or le pape avait tracé une ligne de démarcation; les Moluques devaient être à l'est de cette ligne, c'est-à-dire à l'Espagne; de plus, puisqu'elles étaient voisines de l'Amérique, on y devait pouvoir parvenir, en contournant ce continent par le sud. Quelques traditions plus ou moins vagues, un cap terminant l'Amérique comme un autre terminait l'Afrique, un détroit marqué au sud du Brésil, sur une carte de Martin Behain, tout cela encourageait Magellan dans son entreprise.

Magellan s'était associé un de ses compatriotes, expatrié comme lui, l'astronome Rui Falero, qui se flattait d'avoir une formule mathématique, pour fixer les degrés. Tous deux travaillèrent, parvinrent à se faire admettre et écouter à la cour de l'empereur Charles-Quint et gagnèrent à leur projet le puissant évêque de Burgos, Fonseca. Le 22 mars 1518, après des intrigues et des difficultés sans nombre, un traité fut enfin conclu entre la couronne et les deux navigateurs. Il leur assurait le 20e des revenus de la couronne, le droit d'introduire annuellement en Espagne pour mille ducats

d'épices, la cinquième partie du revenu net de la première expédition, d'autres avantages commerciaux, enfin le titre d'adelantados et gouverneurs des nouvelles découvertes, sous la réserve que les îles et les pays découverts, seraient bien dans la partie que la ligne marquait comme appartenant à l'Espagne. Pour la première expédition, la Cour promit cinq vaisseaux bien armés, deux de 130, deux de 90 et un de 60 tonneaux avec des vivres pour deux ans, avec 234 matelots choisis parmi une foule de volontaires basques, espagnols, français et normands.

Mais tandis que tout se préparait, le Portugal cherchait à ramener Magellan. Il reste inflexible; y eut des notes diplomatiques échangées entre l'Espagne et le Portugal : des intrigues s'ourdirent aussi parmi les envieux de Magellan ; son nom d'étranger l'exposait à la haine de beaucoup. Enfin Ruy Falero, qui avait espéré la première place et ne se voyait considéré que comme le second de Magellan, se sépara avec aigreur de son associé. Enfin après des difficultés sans nombre qui eussent peut-être retenu un autre homme, la flotte quitta San Lucar de Barrameda le 20 septembre 1519. Elle se composait de : la *Trinidad*, commandant Magellan, le *San Antonio*, capitaine Juan de Cartagena, la *Concepcion*, sous Gaspard de Quesada, la *Victoria*, sous Louis de Mendoza et le *Santiago*, sous Jean Serrano.

Le 29 novembre, on atteignit le cap Saint-Augustin et le 10 janvier 1520, on fut dans le voisinage du cap Sainte-Marie (Brésil). Les découvertes commencèrent au sud du rio de la Plata ; jamais ces côtes n'avaient été vues par un navigateur ; on y reconnut la baie de Saint-Mathias et le port de Saint-Julien. Arrivé à ce point Magellan annonça son dessein d'hiverner, au grand désappointement des officiers qui eussent préféré retourner immédiatement en Afrique. Le capitaine

général Magellan déclara que les vivres ne faisant pas défaut, il saurait mourir plutôt que de rétrograder ; puis le dimanche des Rameaux, 1er avril 1820, il convoqua tous les capitaines, officiers et pilotes, pour venir entendre la messe et pour dîner ensuite avec lui. Cette invitation ne fut pas acceptée par Luiz de Mendoza ni par Gaspard de Quesada ; unis à Juan de Carthagena que son indiscipline avait fait mettre aux fers, ils se révoltèrent contre Magellan et voulurent s'emparer de son navire et de sa personne. Mais le complot avorta. Deux des coupables furent écartelés. Juan de Carthagena et le prêtre Pedro Sanchez de la Reina, qui avaient contribué à soulever les équipages, furent abandonnés sur la terre des Patagons avec de faibles provisions ; mais après avoir vécu quelque temps dans cette solitude désolée, ils furent plus tard recueillis par Estevan Gomez. Magellan pardonna à plus de quarante hommes, qui avaient encouru la peine capitale, mais dont le secours lui était indispensable.

Un autre malheur arriva alors à la petite flotte : le *Santiago*, capitaine Jean Serrano, chargé de relever les côtes méridionales, fit naufrage le 22 mai 1520, un peu au sud du fleuve Sainte-Croix (50°) ; tout l'équipage se sauva comme par miracle, dit Pigafetta. Deux matelots vinrent par terre au port où nous étions nous apprendre ce désastre et le capitaine général y envoya sur le champ des hommes avec quelques sacs de biscuit. L'équipage s'arrêta pendant deux mois dans l'endroit du naufrage, pour recueiller les débris du vaisseau et les marchandises que la mer jetait successivement sur le rivage, et pendant ce temps on leur apportait de quoi subsister, quoique la distance fût de cent milles et le chemin très incommode et fatiguant au milieu des épines et des broussailles, à travers lesquelles on était obligé de passer la nuit, n'ayant d'autre boisson que

la glace qu'on était forcé de casser, ce qui ne se faisait même pas sans peine. »

Le pays où Magellan et les siens se trouvaient alors, leur parût être une longue et large plaine sillonnée par de nombreux cours d'eau, en général inculte et déserte. Des pâturages étaient la seule richesse du pays. De loin en loin on apercevait parfois, comme une sorte de campement, quelques tentes faites de peaux de bêtes; là, vivaient nomades, transportant leur demeure de canton en canton, des hommes d'une race grande et bien faite. Ils parurent aux yeux de quelques uns une race de géants, quoiqu'ils fussent simplement tous de grande taille. Leurs pieds mal conformés et leurs énormes chaussures les firent dénommer par Magellan *Patagons* ou Grands-Pieds.

Le 24 août l'escadre leva l'ancre et vint faire du bois et de l'eau, dans la rivière Sainte-Croix, 18 octobre. Là, Magellan annonça que l'on suivrait la côte jusqu'au 75e degré de latitude méridionale, si on n'atteignait pas auparavant un détroit où un promontoire terminant la terre ferme. « En continuant notre route vers le sud, le 21 du mois d'octobre, étant par les 52 degrés de latitude S, nous trouvâmes un détroit que nous appelâmes le détroit des Onze-Mille-Vierges parce que ce jour-là leur était consacré. Ce détroit, comme nous le vîmes par la suite, est long de 440 milles ou 100 lieues maritimes (qui sont de quatre mille chacune) ; il a une demi-lieue de large, tantôt plus et tantôt moins, et va aboutir à une autre mer, que nous appelâmes *mer Pacifique*. Ce détroit est environné de montagnes très élevées et chargées de neige et il est aussi très profond, de sorte que nous ne pouvions y jeter l'ancre que fort près de la terre par 25 à 30 brasses d'eau.

« Tout l'équipage était persuadé que ce détroit n'avait pas d'issue à l'ouest, qu'on ne se serait jamais avisé

même de la chercher, sans les grandes connaissances du capitaine général. Cet homme aussi habile que courageux, savait qu'il fallait passer par un détroit fort caché, mais représenté sur une carte faite par Martin de Bohême, (Martin Behain) très excellent cosmographe, que le roi de Portugal gardait dans sa trésorerie.

« Aussitôt que nous entrâmes dans cette eau que l'on croyait n'être qu'une baie, le capitaine envoya deux vaisseaux *le Saint-Antoine et la Conception*, pour examiner où elle finissait ou aboutissait, tandis que nous, avec *la Trinité et la Victoire*, les attendîmes à l'entrée.

« A la nuit, il survint une terrible bourrasque qui dura trente-six heures et nous contraignit d'abandonner les ancres et de nous laisser entraîner dans la baie au gré des flots et du vent. Les deux autres vaisseaux, qui furent aussi agités que nous, ne purent parvenir à doubler un cap (cap de la Possession) pour nous rejoindre, de façon qu'en s'abandonnant aux vents qui les portaient toujours vers le fond de ce qu'ils supposaient être une baie, ils s'attendaient à y échouer d'un moment à l'autre. Mais à l'instant qu'ils se croyaient perdus, ils virent une petite ouverture (premier goulet) qu'ils prirent pour une anse de la baie, où ils s'enfoncèrent, et voyant que ce canal n'était pas fermé, ils continuèrent à le parcourir et se trouvèrent dans une autre baie (baie Boucault) dans laquelle ils poursuivirent leur route, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent dans un autre détroit (second goulet) d'où ils passèrent dans une autre baie encore plus grande que les précédentes. Alors au lieu d'aller jusqu'au bout, ils jugèrent à propos de revenir rendre compte au capitaine général de ce qu'ils avaient vu.

« Deux jours s'étaient passés sans que nous vissions

reparaître les deux vaisseaux envoyés à la recherche du fond de la baie, de manière que nous les crûmes submergés par la tempête que nous venions d'essuyer; et voyant de la fumée à terre, nous conjecturâmes que ceux qui avaient eu le bonheur de se sauver, avaient allumé des feux, pour nous annoncer leur existence et leur détresse. Mais pendant que nous étions dans cette incertitude sur leur sort, nous les vîmes, cinglant à pleines voiles et pavillons flottants, revenir vers nous, et lorsqu'ils furent plus près, ils tirèrent plusieurs coups de bombarde, en poussant des cris de joie. Nous en fîmes autant; et quand nous apprîmes d'eux qu'ils avaient vu la continuation de la baie ou plutôt du détroit, nous nous joignîmes à eux pour continuer notre route, s'il était possible.

« Quand nous fûmes entrés dans la troisième baie dont je viens de parler, nous vîmes deux débouchés ou canaux, l'un au sud-est et l'autre au sud-ouest. Le capitaine général envoya les deux vaisseaux *le Saint-Antoine* et *la Conception* au sud-est pour reconnaître si ce canal aboutissait à une mer ouverte. Le premier partit aussitôt et fit force de voiles sans vouloir attendre le second qu'il voulait laisser en arrière, parce que le pilote (Etienne Gomez), avait l'intention de profiter de l'obscurité de la nuit pour rebrousser chemin et s'en retourner en Espagne par la même route que nous venions de suivre..... ce qu'il fit..... Le vaisseau *la Conception*, qui ne pouvait suivre de près le *Saint-Antoine*, ne fit que croiser dans le canal pour attendre son retour, mais ce fut en vain.

« Nous étions rentrés avec les deux autres vaisseaux dans l'autre canal qui nous restait au sud-ouest, et poursuivant notre navigation, nous parvînmes à une rivière que nous appelâmes la rivière des *Sardines*, à cause de l'immense quantité de ce poisson que nous y

vîmes. Nous y mouillâmes pour attendre les deux autres vaisseaux, et y passâmes quatre jours ; mais pendant ce temps, on expédia une chaloupe bien équipée pour aller reconnaître le cap de ce canal qui devait aboutir à une autre mer. Les matelots de cette embarcation revinrent le troisième jour et nous annoncèrent avoir vu le cap où finissait le détroit et une grande mer c'est-à-dire l'Océan. Nous en pleurâmes tous de joie. Ce cap fut appelé *el cabo Deseado*, le cap désiré parce qu'en effet nous désirions de le voir depuis longtemps. »

Le 28 novembre, Magellan débouchait enfin dans l'Océan. Il venait de franchir par le sud, ce continent américain encore si peu connu ; il venait d'un seul coup d'en reconnaître une immense étendue de côtes et d'en déterminer la vraie forme, il avait ainsi trouvé cette route vers les Indes, qu'il cherchait comme Colomb, en allant toujours par l'ouest. Il méritait bien, pour récompense de son énergie, de donner ce nom à ce grand détroit qu'il avait pressenti et découvert. Les terres qui le bordaient au sud étaient couvertes de feux, d'où le nom de Terre de Feu qui lui fut donné ; mais les pauvres Fuégiens ou Pécherais, une des races les plus malheureuses et les moins civilisées du monde ne s'étaient montrés nulle part aux yeux des navigateurs.

Cette découverte d'une haute importance avait relevé le prestige de Magellan aux yeux de ses compagnons et leur avait rendu courage. Ils en avaient grandement besoin, car d'autres infortunes les attendaient dans cet Océan sans limites qui s'ouvrait devant eux. Il faut laisser encore la parole au consciencieux chroniqueur Pigafetta. « Le mercredi 28 novembre, nous débouquâmes du détroit pour entrer dans la grande mer, à laquelle nous donnâmes ensuite le nom de mer Pacifi-

que, dans laquelle nous naviguâmes pendant le cours de trois mois et vingt jours, sans goûter d'aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers, qui en avaient dévoré la substance et qui, de plus, était d'une puanteur insupportable étant imprégnée d'urine de souris. L'eau que nous étions obligés de boire était également putride et puante. Nous fûmes même contraints, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de cuir de bœuf, dont on avait recouvert la grande vergue, pour empêcher que le bois ne rongeât les cordes. Ces cuirs toujours exposés à l'eau, au soleil et aux vents étaient si durs qu'il fallait les faire tremper pendant quatre à cinq jours dans la mer pour les rendre un peu tendres ; ensuite nous les mettions sur de la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois ; et les souris mêmes, si dégoûtantes pour l'homme, étaient devenues un mets si recherché qu'on les payait jusqu'à un demi ducat la pièce.

« Ce n'était pas là tout encore. Notre plus grand malheur était de nous voir attaqués d'une espèce de maladie (scorbut) par laquelle les gencives gonflaient au point de surmonter les dents, tant de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, et ceux qui en étaient attaqués ne pouvaient prendre aucune nourriture. Dix-neuf d'entre nous en moururent. Outre les morts nous avions vingt-cinq à trente matelots malades qui souffraient de douleurs dans les bras, dans les jambes, et dans quelques autres parties du corps, mais ils en guérirent...

« Pendant cet espace de trois mois et vingt jours, nous parcourûmes à peu près 4.000 lieues dans cette mer que nous appelâmes Pacifique, parce que durant tout le temps de notre traversée nous n'éprouvâmes aucune tempête. Nous ne découvrîmes non plus pen-

dant ce temps aucune terre, excepté deux îles désertes, où nous ne trouvâmes que des oiseaux et des arbres et par cette raison nous les désignâmes par le nom d'îles Infortunées. Nous ne trouvâmes point de fond le long de leurs côtes et ne vîmes que plusieurs requins..... D'après le sillage de notre vaisseau que nous prenions chaque jour par le moyen de la chaîne de la poupe (le loch) nous parcourions chaque jour 60 à 70 lieues ; et si Dieu et sa sainte mère ne nous eussent pas accordé une heureuse navigation, nous aurions tous péri de faim dans une si vaste mer. Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage.

« Si en sortant du détroit, nous avions continué à courir vers l'ouest, sur le même parallèle, nous aurions fait le tour du monde, et sans rencontrer aucune terre, nous serions revenus par le cap Désiré au cap des Onze-Mille-Vierges, qui tous les deux sont par les 52 degrés de latitude méridionale. » (v. *Pigafetta :* Edit. Charton, t. III, p. 291-292).

Le 6 mars, on aperçut quelques îles; une foule d'indigènes, armés, vinrent dans de petites embarcations, faites avec beaucoup d'art et munies d'un balancier qui les tenait en équilibre, entourer le navire; ils étaient fort adroits à voler, ce qui fit donner à leurs îles le nom d'îles *des Voleurs* (ladrones). Dans une autre, dont il détruisit les cabanes, Magellan fit une récolte de noix de coco, d'ignames, et de cannes à sucre, ce qui remit un peu les malades et apporta un peu de bien-être à l'équipage épuisé et affamé. Le 16 mars on fut au milieu de l'archipel, appelé depuis archipel des Philippines entre Luçon et Mindanao ; on reconnut un grand nombre de ces îles et on y fut en général assez bien accueilli par les indigènes. Dans l'île de Zébu Magellan trouva des vivres en assez grande quantité et put faire avec les indigènes des échanges avantageux ; le

roi de l'île avait d'abord voulu exiger de lui une sorte de droit d'entrée, mais le capitaine s'y refusa énergiquement et un marchand venu de Siam qui était là, conseilla au roi de ne rien chercher à exiger. Ces gens-là, dit-il, sont de la même race que ceux qui dominent à Calicut et à Mascate. Le roi se résigna facilement à se reconnaître vassal d'Espagne, et il se fit baptiser avec sa famille et un grand nombre de ses sujets. Les étrangers lui offrirent généreusement du secours contre les rebelles qui ne voulaient point reconnaître son autorité et le roi de Zébu les mena contre les naturels de l'île de Macton. Ceux-ci se défendirent bravement : « Un insulaire réussit enfin à pousser le bout de sa lance dans le front du capitaine, qui, irrité, le perça avec la sienne qu'il lui laissa dans le corps. Il voulut alors tirer son épée ; mais cela lui fut impossible, son bras droit étant fortement blessé. Les Indiens, qui s'en aperçurent, se portèrent tous vers lui, et un d'entre eux lui asséna un si grand coup de sabre sur la jambe gauche qu'il alla tomber sur le visage; au même instant les ennemis se jetèrent sur lui. C'est ainsi que périt notre guide, notre lumière et notre soutien. Lorsqu'il tomba et se vit accablé par les ennemis, il se tourna plusieurs fois vers nous, pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme il n'y avait aucun d'entre nous qui ne fût blessé, et que nous nous trouvâmes tous hors d'état de le secourir ou de le venger, nous nous rendîmes sur-le-champ à nos chaloupes qui étaient sur le point de partir. C'est donc à notre capitaine que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt, tous les insulaires se portèrent vers l'endroit où il était tombé.

« Mais la gloire de Magellan survivra à sa mort. Il était orné de toutes les vertus; il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses plus grandes

adversités. En mer, il se condamnait lui-même à de plus grandes privations que le reste de l'équipage. Versé plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes nautiques, il possédait parfaitement l'art de la navigation, ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde, ce qu'aucun autre n'avait osé tenter avant lui. » (V. *Pigafetta: relation* dans Charton, t. III, p. 312). Le tour du monde n'était pas encore achevé quand Magellan mourut ainsi en brave soldat sur une plage de l'archipel Océanien, mais il en avait accompli la seule partie alors difficile; les Portugais connaissaient très bien le reste de la route des îles Moluques en Europe par le cap de Bonne-Espérance et il suffisait pour bien conduire l'expédition, si heureusement poursuivie jusque-là, d'un peu d'habileté et de courage.

L'expédition choisit alors Duarte Barbosa pour commandant et le Portugais Luiz Alfonso pour capitaine de la *Victoria*. La défaite que les Espagnols avaient éprouvée dans l'île de Mactan avait changé les dispositions de leurs alliés de Zebu, et les Mactanèses vainqueurs avaient commandé à ceux-ci de s'emparer des vaisseaux et de l'équipage. Le roi de Zébu invita le 1er mars 1521 les étrangers à un grand banquet qu'il devait donner dans sa ville ; il voulait, disait-il, leur remettre un joyau précieux comme cadeau de départ. Jean Serrano était d'avis qu'il ne fallait pas accepter cette invitation; mais Duarte Barbosa lui reprocha sa couardise, sauta le premier dans la barque et vingt-deux le suivirent. Ils furent tous offerts en sacrifices aux dieux, et les cris de ceux qu'on égorgeait parvenaient jusqu'aux vaisseaux. Jean Serrano, mis à nu, fut mené sur le bord de la mer, pour prier ses compagnons de le retirer des mains de ses ennemis. Mais personne sur les vaisseaux n'avait plus confiance aux habitants de Zebu, tout le monde craignait un nouveau piège; on

leva l'ancre en toute hâte et on s'éloigna de ces parages, deux fois funestes à l'expédition. Les matetots purent entendre, avant de gagner la haute mer, les cris du pauvre Jean Serrano qu'on égorgeait et ils purent voir la grande croix qu'on avait élevée sur un rocher de la côte, renversée par les indigènes, revenus subitement au culte de leurs idoles.

Après la mort de Barbosa, Jean Carvalho, pilote de *la Conception*, fut nommé commandant, et Gonzalo Gomez de Espinosa fut choisi pour capitaine de *la Victoria*. *La Conception* fut brûlée parce que l'équipage, réduit à 150 hommes, pouvait à peine suffire à la manœuvre des deux autres vaisseaux. On navigua autour de Mindanao et on arriva au port de Borni. Ce nom fut étendu à l'île entière, Bornéo, où des Malais s'étaient établis dès le XIII[e] siècle. Cette ville, où les Espagnols espéraient trouver un pilote pour les mener aux îles Moluques, avait 25 à 30 mille maisons et était gouvernée par un prince mahométan. Les employés allèrent aux vaisseaux chercher les envoyés du roi d'Espagne; ils les menèrent à terre, les firent monter sur des éléphants et les firent passer à travers les rues pleines de soldats pour arriver au palais. Le prince les reçut avec une pompe tout orientale et leur donna la permission nécessaire pour rester dans le port. Mais bientôt deux escadres armées en guerre étant sorties du port, les vaisseaux espagnols levèrent l'ancre précipitamment et gagnèrent le large. De Borni, ils revinrent dans le groupe de Mindanao; en route ils arrêtèrent deux jonques; dans l'une était un officier du sultan de Bornéo, gouverneur de l'île de Palawan, qui leur fournit une riche rançon, en vivres; dans l'autre, un pilote, qui les conduisit aux îles Serangani, au sud de Mindanao. Ils éprouvèrent là une violente tempête, le 28 octobre, et prirent un autre pilote; mais presque aussitôt les

deux pilotes Malais s'enfuirent ensemble. Un autre Malais, qu'on avait pris en chemin, les conduisit au sud-est et, le 6 novembre 1521, quatre des *îles Moluques*, si longtemps et si vainement cherchées, étaient vues à l'horizon; le 8 novembre, les deux navires jetaient l'ancre devant *Tidori*. Depuis le mois de septembre, Gomez de Espinosa gouvernait en chef; Jean Carvalho, en dépit de l'ordre royal, avait été déposé par l'équipage et remplacé comme capitaine de *la Victoria* par le courageux *Sébastien del Cano.*

Dès l'aurore, le sultan Almansor, rajah de Tidori, vint à bord, témoigna sa joie de voir les étrangers, visita le navire et tout ce qu'il avait de curieux, et jura sur le Coran fidélité au roi Charles-Quint, à condition que les Espagnols l'aideraient à soumettre Ternate. Mais ils apprirent là une nouvelle bien triste et bien faite pour les alarmer : Francisco Serrano, le frère d'armes de Magellan était mort aussi dans ces parages, et (ce qu'on sut plus tard) empoisonné par Almanzor. Cependant il se montra loyal ou n'eut pas occasion de les trahir; il favorisa leur commerce de clous de girofle dont ils emportèrent une grande quantité; tandis qu'ils séjournaient (novembre et décembre) en face de l'île, vint à leur bord le facteur portugais de l'île de Ternate, Pierre-Alphonse de Louroussa. Établi depuis seize ans dans ces îles, il apprit aux nouveaux venus que les Portugais y faisaient un grand commerce, qu'avertis du départ de Magellan, ils avaient envoyé inutilement plusieurs navires à sa recherche pour l'empêcher d'arriver aux Moluques. Pour lui il se décidait à venir en Espagne, avec sa femme et ses enfants. Le roi de Ternate, qui vint visiter le vaiseau, contracta aussi avec les étrangers un traité d'alliance. Le 18 décembre, les navires chargés d'une riche cargaison mirent à la voile ; mais on remarqua alors que *la Trinidad* avait une voie d'eau,

qu'il fallait au moins huit mois pour la réparer. On décida que *la Victoria*, sous Sébastien del Cano, partirait de suite pour annoncer en Europe les grandes découvertes accomplies; elle partirait ayant à bord 47 Européens et 13 indigènes, prisonniers ou venant volontairement. Espinosa devait rester aux îles avec le pilote Jean Carvalho et 53 Européens jusqu'à la réparation de *la Trinidad* et revenir ensuite par la voie de Panama. En suivant cette route ils tombèrent plus tard entre les mains des Portugais et furent longtemps prisonniers.

Le pilote musulman, habitant de Tidori, conduisit d'abord le vaisseau au sud, puis à l'est, à travers les archipels de Latto, de Xula, de Buru et d'Ambon, Timor; là on perdit la terre de vue et on fit voile dans la direction du cap de Bonne-Espérance; c'était le 9 février 1522. Le 18 mars on était à mi-chemin de l'Australie et de l'Afrique, en vue de l'îlot de la Nouvelle-Amsterdam. Le 8 mai on voyait la côte d'Afrique, le 20 le cap de Bonne-Espérance, le 9 juillet les îles du cap Vert. Les navigateurs n'étaient plus que 30; 15 Espagnols et 6 Malais étaient morts de faim pendant le voyage; les autres étaient si affaiblis qu'ils pouvaient à peine suffire à la manœuvre. » Comme nous savions être ici en terre ennemie (portugaise) et qu'on ne manquerait pas de former des soupçons sur nous, nous eûmes la précaution de faire dire, par les gens de la chaloupe que nous envoyâmes à terre pour faire provision de vivres, que nous avions relâché dans ce port parce que notre mât de trinquet ayant cassé en passant la ligne équinoxiale, nous avions, pour le raccommoder, perdu beaucoup de temps et que le capitaine général, avec deux autres vaisseaux, avait continué sa route pour l'Espagne. Nous leur parlâmes de manière à leur faire croire que nous venions des côtes

d'Amérique et non du cap de Bonne-Espérance. On ajouta foi à ce discours et nous reçûmes la chaloupe deux fois pleine de riz en échange de nos marchandises.

« Pour voir si nos journaux avaient été tenus exactement, nous fûmes demander à terre, quel jour de la semaine c'était. On répondit que c'était jeudi, ce qui nous surprit, parce que, suivant nos journaux, nous n'étions qu'au mercredi. Nous ne pouvions nous persuader de nous être tous trompés d'un jour; j'en fus moi-même plus étonné que les autres, parce qu'ayant toujours été assez bien portant pour tenir mon journal, j'avais sans interruption marqué les jours de la semaine et les quantièmes du mois. Nous apprîmes ensuite qu'il n'y avait point d'erreur dans notre calcul, parce qu'ayant toujours voyagé vers l'ouest, en suivant le cours du soleil, et étant revenus au même point, nous devions avoir gagné vingt-quatre heures sur ceux qui étaient restés en place; et il ne faut qu'y réfléchir pour en être convaincu. » (v. Pigafetta : Charton, t. III, p. 350.)

Cependant les Portugais des îles du cap Vert soupçonnèrent la vérité, ou elle leur fut révélée par un matelot; ils retinrent la chaloupe avec ceux qui la montaient et firent sommer l'équipage de *la Victoria* de se rendre. Sébastien del Cano fit lever l'ancre aussitôt, et malgré la fatigue de l'équipage, occupé jour et nuit aux pompes, le premier navire qui eut fait le tour du monde entra le 6 septembre dans le port de San Lucar de Barrameda, après une navigation de trois ans et un mois. Tous ceux qui avaient survécu, à peine debarqués, allèrent nu-pieds et en chemise en procession à la cathédrale de Séville rendre grâces à Dieu d'avoir pu échapper à tant de dangers et à tant de misères : de 60 qui étaient partis de l'île Timor, il ne restait plus vivants que 13 Européens et 3 naturels des Moluques;

parmi les Européens, il faut citer Sébastien del Cano, le pilote Francisco Albo et Antoine Pigafetta, qui nous a laissé le journal de ce grand voyage. L'empereur Charles-Quint fit venir tout l'équipage à sa cour, à Valladolid. Il donna au capitaine une pension de 500 ducats, une rente de 133 ducats au pilote Albo et au maître Miguel de Rodas. Tous les autres matelots ou naturels des Moluques furent largement récompensés. L'empereur concéda en même temps à Sébastien del Cano des armoiries dont « la simplicité même faisait « mieux ressortir sa glorieuse persévérance. » Sur ce nouvel écusson on ne voyait qu'un globe terrestre avec ces trois mots : *Primus circumdedisti me;* le premier tu m'as embrassé. Le pilote, le maître Miguel de Rodas, le barbier (faisant fonction de médecin) Hernando de Bustamante reçurent aussi des armoiries.

Quant au vaillant vaisseau qui avait fourni cette longue course, il arrivait presque hors de service, mais portant encore dans ses flancs une riche cargaison : 533 quintaux d'épices qui avaient coûté environ 215 ducats en tout. La même marchandise se vendait alors sur la place de Londres 336 ducats le quintal, ce qui donne pour la valeur totale de ce que contenait le bâtiment environ 180,000 ducats. Tous les frais de l'armement de l'expédition de Magellan ne s'étaient pas élevés à 22,000 ducats.

CHAPITRE XVII

LES ILES AUX ÉPICES

Les Moluques. — Leurs habitants. — Magellan aux Moluques. — Les Portugais dans l'île de Ternate. — Les Espagnols dans l'île de Tidori. — Défaite de ces derniers. — Nouvelle ligne de démarcation.

Le peuple portugais et le peuple espagnol s'étendant sans cesse, l'un par l'ouest, l'autre par l'est, l'un du côté des Indes orientales, l'autre du côté des Indes occidentales, devaient un jour se rencontrer face à face à l'autre extrémité du monde. Les Moluques devinrent pendant des années comme leur champ de bataille.

Ces îles aux épices, au nombre de cinq : Ternate, Tidor, Mortir, Makian et Batschian, avaient été visitées par Ludovic Barthenia de Bologne, en 1504, pour la première fois. Elles sont situées presque sous l'équateur, à l'ouest de l'archipel de Gilolo. La plus grande de beaucoup est Batschian, mais c'est aussi la plus stérile et la plus pauvre. Ternate, près de cent fois moins grande, est bien plus importante et bien plus peuplée. Le sol, d'origine volcanique, y produit abondamment le girofier, le poivrier, le muscadier.

Elles sont habitées par des peuples nommés Alfourous, qui semblent bien inférieurs sous le rapport social aux Malais ; mais un grand nombre de ceux-ci s'établirent de bonne heure dans ces îles et y apportèrent quelques germes de civilisation. Les mahométans indiens ou malais y prêchèrent leur religion, à ce qu'il semble, seulement à la fin du XIVe siècle ou au commencement du XVe, et lorsque les Européens arrivèrent, la moitié déjà de la population était convertie à l'islamisme. Quelques Chinois, quelques Hindous avaient introduit les cultes de Boudha et de Confucius, tandis que certaines tribus alfouroues avaient conservé leurs idoles.

Les îles se disputaient souvent l'hégémonie à main armée : quelquefois elles avaient été soumises au roi de Gilolo ; en d'autres temps, le roi de Ternate et le roi de Tidor avaient forcé les autres rajahs à les reconnaître pour suzerains. Au commencement du XVIe siècle, ils étaient en lutte quand Francisco Serrano, l'ami de Magellan, vint les visiter. Il demeura longtemps parmi eux, mais fut empoisonné par le roi de Tidor. Les rajahs des deux îles cherchaient une alliance avec les Européens, pour pouvoir triompher de leur rival ; l'équipage de la *Trinidad*, le vaisseau de Magellan, avait relâché à l'île de Tidor, mais n'avait voulu prendre aucune part aux querelles des indigènes. A peine il avait quitté les îles, qu'il fut capturé par des marins portugais et envoyé dans les Indes comme prisonnier de guerre. Il y fut détenu longtemps.

Une escadre portugaise, commandée par Antonio de Broto, parut devant Tidor le 13 mai 1522 ; Almanzor, roi de l'île, eût voulu s'allier avec les étrangers ; mais ceux-ci préférèrent s'établir à Ternate, où ils construisirent un fort. Ils aidèrent le régent Tareuves, dans une expédition contre Tidori. Ils ne purent, toutefois,

s'emparer de la capitale, et ce ne fut qu'après de grands efforts qu'ils prirent Muriacc, ville située sur les flancs d'un volcan et bien fortifiée; c'était la résidence des rois; elle fut livrée aux flammes. Tidori perdit sa prépondérance sur les Moluques et dut abandonner la moitié de l'île de Makian au régent de Ternate. La paix ne fut signée que dans l'année 1525; le nouveau gouverneur avait trouvé le fort à moitié construit seulement, les Portugais, réduits à un petit nombre, par suite des maladies; il fit la paix avec Almanzor, roi de Tidori; mais quelques mois après, il le fit emprisonner sans déclaration de guerre, mit le feu à la ville de Tidori, et cette conduite odieuse aliéna aux Portugais tous ceux qui les avaient bien reçus dans les îles des Épices.

Après le retour de Sébastien del Cano, l'Espagne avait équipé une flotte de cinq vaisseaux, sous les ordres de Fray Garcia et de Sébastien del Cano, lieutenant. Après trois mois de navigation, Garcia arriva à l'océan Pacifique, mais bientôt il mourut; Sébastien del Cano, qui lui succéda, ne lui survécut que cinq jours; l'expédition, sous des chefs divers, vint jeter l'ancre devant Tidori; les Espagnols, qu'on savait ennemis des Portugais, y furent chaleureusement accueillis. L'île entière, jadis si riche, avait été dévastée; les habitants avaient dû fuir dans les forêts profondes qui couvraient les pentes du volcan; ils accoururent tous, et les femmes même mirent la main à l'œuvre pour aider les Espagnols à élever des travaux de défense; ceux-ci, quoiqu'ils fussent peu nombreux, cent cinq personnes, purent, avec l'aide des principaux chefs de Gilolo et Tidori, repousser victorieusement les attaques des Portugais; avec une flottille, ceux-ci avaient jeté l'ancre devant Tidori et s'étaient emparés de *la Victoria*, 17, 18, 19 janvier 1527.

Pendant toute cette année 1527, des querelles entre les officiers affaiblirent considérablement les Portugais, de sorte que les Espagnols purent sans désavantage lutter contre eux. A peine une semaine se passait sans qu'il y eût quelque escarmouche ou quelque expédition pour amasser du butin. Un petit renfort d'une quinzaine d'hommes fut laissé à Tidori par *la Florida*, vaisseau espagnol que Cortez avait envoyé aux Moluques et qui, après avoir relâché dans ces îles, retourna au Mexique. Don Jorge de Menezes, gouverneur portugais, proposa en ce temps une trêve aux Espagnols; mais ceux-ci n'y pouvaient décider leurs alliés de Tidori et de Gilolo. Sur ces entrefaites, le roi de Ternate vint à mourir; pendant quarante jours, suivant une coutume religieusement observée, ses sujets ne devaient pas porter les armes. Les indigènes de Tidori voulurent profiter de l'occasion pour envahir le territoire de leurs ennemis; une expédition fut décidée, et trente-sept Espagnols seulement restèrent à Tidori. Don Jorge de Menezès y accourut aussitôt et les força à capituler. Douze d'entre eux prirent du service parmi les Portugais, les autres se retirèrent avec armes et bagages dans l'île de Gilolo, après avoir promis de ne plus porter les armes dans les guerres au sujet des Moluques. Avec eux se retirèrent aussi un grand nombre d'habitants de Tidori, notamment le régent Cetechil, qui avait été leur allié fidèle. Les habitants de Ternate, ou pour mieux dire les Portugais, dont ils sont les vassaux, recouvrèrent tout ce qu'ils avaient perdu.

Don Jorge de Menezès parut un instant maître des Moluques; mais les cruautés envers les habitants de Ternate, l'insulte faite par un soldat à un marabout à qui il coupa le nez, l'exécution publique d'un prince (Tareuve) adoré et respecté du peuple amenèrent une

sanglante révolte. La reine, mère du prince assassiné, défendit, sous les peines les plus sévères, de porter des vivres aux Portugais, et ils souffrirent horriblement de la faim. Gonzalès Pereira qui, en 1530, vint avec le titre de gouverneur, fit cesser cet état de choses; don Jorge de Menezès fut jeté dans les fers, le jeune roi de Ternate rendu à la liberté, l'île de Tidori exemptée de tout tribut, les traités avec les Espagnols retirés à Gilolo renouvelés. Mais à peine il avait achevé la construction d'un fort, qu'il fit de nouveau jeter le jeune roi en prison, afin de gouverner en son nom. Des hommes de Ternate, dévoués à la cause de leur roi, tuèrent le gouverneur pendant son sommeil; on choisit alors pour son successeur Fonseca, qui l'imita et fut jeté dans les fers par un nouveau gouverneur, Tristao de Taide. Celui-ci, heureux dans ses premières expéditions de pillage dans l'île de Ternate, voyait les habitants s'enfuir à Gilolo, faisant devant lui un désert où les Portugais mouraient de faim. Il fut remplacé par Tristao Galvas, dont le noble caractère et l'exacte justice ramenèrent bientôt les insulaires. Sa glorieuse administration contraste avec la noirceur et l'infamie du gouvernement portugais en ces parages.

Les Espagnols restés à Gilolo avaient beaucoup souffert de la faim et, pour vivre, ils avaient dû vendre leur courage au régent, comme soldats. Lorsqu'on vendit les Moluques aux Portugais, ils n'étaient plus que dix-sept, de soixante, et, sur divers navires portugais, ils furent transportés à Lisbonne (1536).

Au lendemain du jour où Sébastien del Cano était revenu en Europe avec *la Victoria*, le Portugal et l'Espagne prétendirent tous deux que les îles aux Épices étaient dans la partie que leur avait fixée la ligne de démarcation. On se décida, après de longues discussions, à en appeler à une réunion de savants; chaque

parti fournit trois légistes, trois astronomes et trois navigateurs, qui eurent des conférences à Badajoz. Parmi eux, nous trouvons Fernando Colon, Sébastien, Jean-Sébastien del Cano, Sébastien Cabot et Jean Vespucci, neveu d'Amerigo. Mais les erreurs de latitude et de longitude, l'insuffisance des méthodes et des instruments d'appréciation des distances, les cartes volontairement inexactes, rendirent ces études fort longues, entièrement inutiles; on ne parvint à aucun résultat.

En 1529, l'empereur Charles-Quint, que pressait le besoin d'argent et qui n'entrevoyait là qu'une question de trafic peu importante, vendit pour 350,000 ducats, au roi de Portugal, ses droits non seulement sur les Moluques, mais sur tous les pays et les îles à dix-sept degrés à l'est de ce groupe. Les cartes officielles devaient porter cette nouvelle ligne de démarcation.

---

s

es et trois
à Badajoz.
Sébastien,
Jean Ves-
de latitude
et des ins-
artes volon-
rt longues,
un résultat.
pressait le
ne question
000 ducats,
ent sur les
s à dix-sept
ficielles de-
rcation.

MAGELLAN

CHAPITRE XVIII

COLONIES ESPAGNOLES

Premiers établissements à Hispaniola. — Guerre contre les indigènes. — Décroissance de la population. — Elle est fatale. — Comment on traitait les Indiens. — Suicides. — Les dominicains; Montésino. — Déclaration du Conseil des Indes. — Travail des Indiens. — Animaux domestiques. — Défrichement; cultures nouvelles. — Les nègres; Las Casas. — Traitement des nègres. — Dépopulation des Antilles. — Empire colonial de l'Espagne. — Agriculture négligée. — Exploitation des mines. — Impôts. — Monopole du commerce; Séville. — La casa de contracion; les galions. — Ruine de l'Espagne.

La première conquête et la première colonie des Espagnols fut celle de Haïti ou d'Hispaniola. Colomb y avait lui-même fondé une colonie et en avait été le premier gouverneur; mais après Bobadilla, ce fut Ovando qui y fut envoyé en cette qualité, au lieu de Colomb, à qui l'on avait promis pourtant de rendre ses titres et ses dignités. Ovando arrivait avec une flotte magnifique de trente vaisseaux et un grand

nombre d'aventuriers; certaines parties de l'île n'étaient pas encore soumises, et dans le riche district de Xaragua, la reine Tuacaoua avait encore un pouvoir souverain. Ovando, avec deux cents hommes d'armes et soixante-dix cavaliers, se dirigea vers ce pays; la reine le reçut magnifiquement, fit préparer un grand banquet et donna des jeux et des danses en l'honneur des étrangers. Quelques jours après, Ovando l'attirait dans un guet-apens avec les principaux chefs de ses États; il les faisait impitoyablement massacrer, et Tuacaoua elle-même était pendue par ceux qu'elle avait toujours si généreusement traités. Dès lors commença une guerre féroce et sans pitié, une guerre d'extermination; les Espagnols mettaient tout à feu et à sang, même là où ils ne rencontraient pas de résistance, et un grand nombre d'Indiens, abandonnant leurs villages, allèrent chercher la liberté sur les montagnes désertes et inaccessibles.

Dans le canton de Higuey vivait une tribu indienne alliée aux Caraïbes, belliqueuse et habile à manier l'arc et la lance. En vain elle se fia à la solidité de ses villages, où les rues étroites étaient le théâtre de luttes acharnées. Les flèches des Indiens étaient sans danger pour les Espagnols, bien couverts et bien armés, et partout ils étaient massacrés. On était sans pitié pour les prisonniers, surtout lorsqu'ils étaient nobles et jouissant de quelque crédit. L'armée espagnole parcourut ainsi l'île entière, semant partout l'incendie et la mort, et toute résistance fut étouffée dans le sang.

Dès ce jour, la population indigène d'Hispaniola disparut ave une singulière rapidité. Au premier recensement, en 1508, il y avait encore 60,000 habitants. Deux ans plus tard, quand le second amiral, don Diego Colomb vint dans l'île, il n'y en avait plus que 46,000; en 1512, ce nombre tombe à 20,000; en 1514, à 13,000.

En 1548, Oviedo ne trouve plus dans l'île que 500 personnes de race indienne. Ainsi partout la population des *natifs* disparut devant la domination étrangère, et le dépeuplement fit de semblables progrès dans toutes les Antilles. Seule, la race caraïbe se maintint libre dans ses îles et se conserva tout entière.

Le caractère et la conduite des premiers colons et des administrateurs, la tranquille férocité d'un Ovando, la violence brutale des autres ne sont pas les seules causes de ce dépérissement d'une race. Avec des administrateurs doux et vertueux, il eût été moins rapide, mais il n'eût pas été évité. Dans notre siècle, sans qu'on ait recours à aucun des moyens que les Espagnols employaient pour soumettre les Indiens, les races qui habitent les îles Sandwich et l'archipel de la Société disparaissent ainsi au contact des races plus civilisées et leurs représentants deviennent chaque jour plus rares. Il semble que les races humaines puissent disparaître par une loi de la nature, comme les races animales qui ont cessé d'exister après telle ou telle période géologique.

Mais il est triste d'avoir à ajouter que ce fâcheux effet fut hâté par la conduite des Européens et par le désespoir où elle jeta les pauvres insulaires. On les forçait à travailler durement la terre ou à chercher l'or dans les mines, et ces pauvres êtres indolents et doux, qui ignoraient la dure loi du labeur, tombaient en foule de fatigue ; on les nourrissait à peine, on les entassait par centaines dans des caves pour dormir ; les privations, le manque d'air et l'absence de tous soins amenaient encore le même résultat. Beaucoup de ceux qui avaient vécu dans les chaudes vallées du littoral étaient menés comme des troupeaux sur les montagnes du Cibao pour y chercher l'or, et la phtisie les tuait. « Ils tombaient, dit un contemporain, comme

moutons atteints de la clavelée. Ils ne tenaient plus a la vie; ils se laissaient mourir de faim ou se tuaient. Ils n'approchaient plus leurs femmes, afin de ne pas produire à la vie de pauvres êtres destinés à de perpétuelles souffrances. Les mères avaient appris à connaître les plantes qui produisent l'avortement, et le nombre des naissances devenait insignifiant. parfois même elles s'empoisonnaient avec leur fruit. »

L'intérêt des colons et cette cupidité bien connue des Espagnols, les mœurs dures et farouches de ces aventuriers qui étaient comme la lie de l'Europe, tout cela nous explique ce qui arriva alors. La couronne fit ses efforts pour réglementer la servitude indienne et pour y apporter quelques restrictions, quelques adoucissements; mais les colons se servirent du principe que les Indiens doivent être esclaves, et oublièrent les restrictions, ou du moins n'observèrent pas toujours les lois faites en ce sens. Les Indiens trouvèrent des défenseurs éloquents et dévoués dans les missionnaires.

Les premières missions avaient été confiées à des franciscains. Ceux-là étaient trop occupés des choses du ciel pour songer aux choses de la terre; les Indiens étaient pour eux des âmes qu'il fallait convertir; mais il leur importait peu qu'ils fussent heureux ou malheureux. Ces franciscains, voyant devant eux un monde entier à amener au christianisme, faisaient vite, convertissaient en masse et par force, et ne connaissaient pas même leurs catéchumènes. A la fin de l'année 1510, les dominicains vinrent à Hispaniola. A peine ils eurent été témoins des souffrances des Indiens, qu'ils se montrèrent les défenseurs intrépides de cette malheureuse race. L'œuvre n'était pas sans dangers, car signaler à l'Europe les actes odieux dont ils étaient témoins et en poursuivre la punition, c'était entrer en lutte avec toutes les colonies.

L'infatigable et ardent frère Antonio Montesino fut choisi pour commencer l'attaque, et, devant une réunion très nombreuse à l'Avent de 1511, dans la cathédrale de Saint-Domingue, il tonna avec une éloquence chaleureuse. Grand émoi chez tous les colons; ils se plaignirent au gouverneur, qui obtint du chef de l'ordre que frère Antonio ferait le dimanche suivant un sermon dans un tout autre sens. Le dimanche suivant, les assistants à la messe étaient plus nombreux que la première fois, et frère Antonio, loin de dire quelque chose qui parût une rétractation, développa, point par point et avec force, ce qu'il avait dit le dimanche précédent. Les colons européens quittèrent la cathédrale pleins d'étonnement et de colère. Montésino, accusé à Séville et à Madrid, dut traverser la mer et faire d'incroyables efforts pour parvenir jusqu'à Ferdinand. Le conseil des Indes, des intrigants de tout genre, avaient mal disposé le roi à l'entendre; pourtant le récit du moine fit impression sur ce froid et indifférent monarque, et il réunit un conseil qui devait donner son avis sur l'esclavage des Indiens et où entrèrent ses meilleurs juristes et théologiens. Le conseil déclara que les Indiens étaient libres en principe, mais que, dans l'état où se trouvaient les contrées nouvellement découvertes, on pouvait exiger d'eux un certain travail modéré, moyennant salaire. Le roi recommanda l'humanité.

Le système de colonisation était celui des *Repartimientos*. On donnait aux Espagnols de grands espaces de terrain, avec un certain nombre d'Indiens pour esclaves. Il employait ces derniers soit comme domestiques dans sa maison, soit comme travailleurs sur ses terres, soit pour travailler à laver les sables aurifères. Après huit ou neuf mois de travail, l'Indien recevait un très faible salaire, une demi-couronne, et

pouvait passer le reste de l'année à sa case, à cultiver ses terres. Mais on remarqua bientôt qu'un tel système arrêtait l'œuvre de conversion; l'Indien, dès qu'il retournait au pays natal, y retrouvait ses compatriotes et ses souvenirs d'enfance et y adorait de nouveau ses premiers dieux : on le força de rester parmi les chrétiens, dans les villages espagnols où il avait travaillé et où il avait été converti; mais justement les lieux choisis pour résidence par les Européens avaient un climat plus froid, fatal aux Indiens. Dès le jour, un Espagnol les réunissait avant l'heure du travail, leur disait le *Credo* et un *Ave*, mais en langue latine; de sorte qu'Espagnols et Indiens n'y comprenaient pas un traître mot. On leur distribuait une nourriture à peu près suffisante et un peu de viande les jours de fête. Les dominicains obtinrent que le temps de travail serait réduit à neuf mois, que le salaire serait doublé, c'est-à-dire porté à une couronne par an. « Or, remarque Las Cases, on pouvait à peine, dans l'île, acheter pour une couronne un miroir, un chapeau ou une chemise. » Ils obtinrent que les femmes mariées et les enfants au-dessous de quatorze ans seraient exemptés du travail. Cet adoucissement du sort des Indiens contribua cependant fort peu à la conservation de leur race. Il ne fut accompli qu'en 1513, à une époque où ceux des Antilles étaient déjà énormément réduits de nombre. Mais il mérite d'être signalé comme une œuvre bonne et courageuse, comme une pensée bienfaisante à l'honneur des dominicains.

Bien des races animales qui vivaient aux îles, les petits animaux ressemblant aux lapins et aux chiens, disparurent en même temps que les indigènes; mais ils furent avantageusement remplacés par les animaux domestiques de notre Europe. Les chevaux furent acclimatés très facilement, et bientôt très nombreux. Le

prix d'un cheval, dans les premiers temps de la conquête, était de deux ou trois mille francs ; il s'abaissa bientôt à quatre-vingts ou cent francs. En 1516, au témoignage de Pierre Martyr, il y avait à Haïti une telle quantité de chevaux et de bêtes à cornes, que déjà on en importait en Espagne : *Tanta omnium quadrupedum copia, ut jam et equi et coria bovum et pecudum portentur in Hispaniam*. Les cochons y redevinrent sauvages et dévastèrent maintes fois, en troupes nombreuses, les plantations de maïs. Les chiens devinrent sauvages aussi et vécurent en grandes troupes, comme des loups ; ils perdirent la faculté d'aboyer, comme les chats celle de miauler.

La culture fut aussi chose toute nouvelle. Les grandes et vieilles forêts disparurent rapidement, ce qui amena un changement de climat ; les pluies furent dès lors moins abondantes et moins bien réglées ; on abattait partout les arbres ou on mettait le feu aux bois avec une telle ardeur, qu'au [illegible] environs de Saint-Domingue, couverts autrefois [illegible] magnifiques forêts, on ne pouvait plus, en 1548, t[illegible] du bois dans un rayon de douze lieues. Cependant on avait remplacé, en quelques endroits, les vieilles essences d'arbres par des nouvelles, notamment les citronniers. Les marchés espagnols étaient couverts d'oranges et de citrons. La vigne, au contraire, réussit assez mal. Les raisins coûtèrent toujours un prix très élevé et le vin ne fut jamais bon. Peut-être des procédés meilleurs de culture et de fabrication auraient-ils amélioré ces produits ; mais bientôt la métropole espagnole défendit la culture de la vigne, afin de forcer les colonies à acheter les vins dont elle regorgeait. La canne à sucre et le coton furent les deux cultures les plus répandues et de beaucoup les plus productives.

Pour leur donner le grand développement dont elles

étaient susceptibles, il fallait un grand nombre de bras. Or les Indiens étaient peu travailleurs et ils disparaissaient avec une rapidité effrayante. L'Européen qui voulait travailler la terre tombait aussitôt mortellement frappé. On employa des nègres, plus vigoureux que les Indiens, et dont la peau noire et le crâne plus dur supportent mieux le soleil que ceux des Européens; de là ce grand commerce, cet odieux trafic des nègres, qui est une des taches les plus honteuses dans l'histoire des peuples civilisés. Celui qui donna le premier l'idée d'enlever des hommes à leur pays, à leur famille pour les transporter au delà des mers et les soumettre aux plus durs travaux fut, on le croirait à peine, le vertueux Las Cases. Cet homme a joué un trop grand rôle pour que nous ne nous étendions pas à son sujet. Las Cases, venu à Hispaniola avec Ovando, avait été frappé, tout jeune, de la dureté, de la cruauté qu'on montrait vis-à-vis des Indiens. Il proposa, comme expérience, de fonder à Curnana un établissement où on chercherait à leur inspirer l'amour du travail. On le laissa faire; mais les Indiens, ulcérés par les mauvais traitements qu'ils recevaient ailleurs, attaquèrent la nouvelle colonie et la dispersèrent. Las Cases, découragé, se fit moine et s'appliqua à sauver leurs âmes, sans pour cela renoncer à améliorer leur condition sur la terre, et, durant une vie de quatre-vingt-douze ans, il ne cessa de s'interposer entre les victimes et les bourreaux. Simple dominicain d'abord, puis évêque de Chiapa, il passa une partie de sa vie à parcourir des plages inconnues pour gagner les Américains à la cause de la civilisation, et l'autre partie à plaider leur cause. Il traversa quatorze fois l'Océan, parla, négocia, écrivit toujours avec la chaleur de la conviction. Son *Histoire générale des Indes jusqu'en* 1520, où les écrivains postérieurs ont puisé successivement, est précieuse comme

émanée d'un témoin oculaire, et riche en documents; mais l'impression n'en fut pas autorisée, parce qu'elle révélait trop ouvertement les procédés féroces des Espagnols. Dans cette exposition des misères qu'il n'avait pu prévenir, on trouve la réfutation de tout ce qui s'est dit avant ou après dans les deux mondes contre l'affranchissement des esclaves et jusqu'aux plaintes élevées contre « les missionnaires, dont la doctrine préjudicie à l'intérêt des maîtres, *attendu que les esclaves n'obéissent qu'autant qu'ils sont dans l'ignorance et qu'ils ne sont pas instruits de la morale chrétienne qui les fait raisonner sur leurs devoirs.* » Le courageux missionnaire, témoin des souffrances des Indiens, lorsqu'on lui demandait des travailleurs pour la terre, proposait de prendre des noirs. Plus tard, sur la fin de sa vie, en 1560, quand il écrit le troisième volume de son *Histoire générale*, il s'excuse en disant quelle était sa généreuse pensée, et qu'il ne savait pas avec quelle cruauté et quel mépris de la vie humaine se ferait le commerce des nègres.

Jusqu'en 1518, il n'y eut à Haïti qu'une douzaine de nègres, qui appartenaient aux domaines royaux, les planteurs firent des efforts à la cour d'Espagne pour obtenir de faire venir des nègres, et Charles-Quint vendit à un cavalier flamand le monopole pour huit années de la vente des nègres; celui-ci le vendit pour 25,000 ducats à une compagnie génoise. Il n'y en eut d'abord que 4,000 environ, répartis à Haïti, Cuba, Porto-Rico et la Jamaïque. Une bande de plusieurs centaines, amenés vers 1522, se révolta, tua un grand nombre d'Espagnols, ruina plusieurs plantations, mais fut enfin soumise. En 1545, une bande de 7,000 fit de même, se réfugia dans les montagnes et, sous le nom de Cimarrons, ces nègres se firent bandits. « Les Espagnols remarquent, dit le voyageur italien Benzoni, que

bientôt Hispaniola sera au pouvoir des nègres[1]. » En 1560, le nombre des noirs aux Antilles était de plus de 30,000 ; en moins de vingt ans il était décuplé, et dès lors commençait cette traite odieuse qui ne devait finir qu'en notre siècle.

« Demi-nus, pauvrement nourris de pain et de lard, entassés la nuit dans des tanières, après avoir travaillé tout le jour au fond des mines, dans les moulins, dans des ateliers malsains, sur le sol brûlant des plantations, abandonnés à l'ignorance et au concubinage, leur vie se consumait dans le plus rude labeur ; et pourtant ils ne perdaient pas leur gaieté naturelle, et s'amusaient, dès qu'ils le pouvaient, à danser, à jouer aux dés, à faire de la musique et à improviser des chansons. Ils aimaient avec ardeur, et leurs unions étaient extrêmement fécondes ; mais les services pénibles auxquels les femmes étaient astreintes causaient beaucoup d'enfantements prématurés, et plus d'une mère faisait périr son fruit pour le soustraire à un horrible avenir, ou même pour causer un déplaisir à son maître. Les nègres sont soutenus dans leur misère par l'idée qu'ils doivent retourner, après leur mort, *au delà des grandes eaux* pour voir leur patrie et leurs parents, objets constants de leurs regrets sous des cieux étrangers. Aussi c'est pour eux une fête de mourir, e les frères de l'agonisant font ronde autour de lui, enviant son sort, lui disant adieu et le chargeant de saluer pour eux amis et parents[2]. »

Les nègres n'étaient devenus nombreux qu'après que la canne à sucre fut devenue une des cultures essentielles des colonies. Ce que les Espagnols avaient cherché d'abord et ce qu'ils cherchèrent encore par la suite

1. Paroles de Las Casas, v. Cantu, *Hist. universelle*, 13e vol. ch. VI.
2. *Ibid.*, ch. VII.

avec une folle ardeur, ce furent les mines d'or. En 1501 et 1502, on en trouva des pépites considérables à Hispaniola; puis on fit laver des sables aurifères et on put frapper à la Conception de la Vega et à Buenaventura un assez grand nombre de pièces. Ces lavages d'or produisirent le maximum en 1516, où la cinquième partie revenant au roi s'éleva à 100,000 couronnes. Mais bientôt on ne trouva presque plus d'or et un voyageur en 1541, Benzoni, parle des trésors d'Hispaniola comme d'une chose passée. D'autres pays, d'ailleurs, allaient prodiguer aux Espagnols ces richesses métalliques dont ils étaient si cupides; le Pérou avec ses 100 mines d'or et ses 700 mines d'argent; le Mexique, à peine moins riche, allaient attirer à eux tout le flot de la population espagnole. Ceux qui s'étaient établis dans les Antilles n'y restèrent que fort peu, ils émigrèrent en masse vers les régions merveilleuses qu'on venait de découvrir. Les 17 villes qu'Hispaniola comptait au temps d'Ovando devinrent de tout petits villages. Saint-Domingue, la capitale de l'île, n'avait plus en 1548 que 600 familles, et elle avait eu près du double, et la Conception, dès 1513, était presque abandonnée.

Dans le cours du XVI[e] siècle, l'appât de l'or et l'esprit d'aventures qui semblaient s'être emparés de tous les Espagnols étendirent singulièrement son domaine colonial; il fut bientôt un empire immense, comme celui de Carthage dans l'antiquité, ou même comme celui de Rome; il s'étendit de la Floride à la Terre de Feu, de l'Atlantique au Pacifique, sur une population de plus de 30 millions d'hommes et sur un territoire d'une superficie de 13 millions de kilomètres carrés. Les colonies couvraient une surface vingt-six fois plus grande que la métropole. L'Amérique espagnole forma 9 grands gouvernements : les quatre vice-royautés du *Mexique*, de la *Nouvelle-Grenade*, du *Pérou* et de *Buenos-*

Ayres; et les cinq capitaineries générales de *Guatemala*, du *Chili*, de *Caracas* (Venezuela), *Porto-Rico* et la *Havane* (Cuba).

Il y avait là les éléments d'une puissance très grande et d'une incalculable richesse, mais une administration mesquine, jalouse, ombrageuse, tyrannique, des erreurs économiques des plus graves firent que ces colonies ne rapportèrent à l'Espagne qu'un dixième des avantages qu'elles auraient pu lui produire. Le roi, propriétaire du sol, l'aliénait moyennant une redevance ou le vendait; mais il eût fallu le donner pour attirer les colons agricoles; il eût même fallu aider l'entrepreneur d'une exploitation, lui fournir des instruments, des semences, quelque argent; il eût fallu le dégrever d'impôts. Loin de là, on l'en accablait; les pays fertiles de la Plata, du Chili, du Pérou, du Mexique, de Guatemala fussent devenus, comme les États-Unis, le but d'une émigration considérable; tous les pauvres d'Espagne et d'Europe fussent accourus, si on leur avait donné les moyens de devenir propriétaires et un jour riches. On les décourages par des lenteurs inexplicables, par le haut prix auquel on mettait les terres, par des tracasseries fiscales. Les pays les plus fertiles du monde demeurèrent incultes et trois siècles d'inertie et d'improduction semblent aujourd'hui peser encore sur eux, car ils ne grandissent et ne se relèvent que lentement.

Les souverains d'Espagne se préoccupaient peu de la culture, ils cherchaient surtout l'or et l'argent; et les mines du Nouveau-Monde jetaient sur l'Europe des milliards de numéraire. Personne ne songeait alors que ces métaux ne sont pas une richesse par eux-mêmes, qu'ils ne sont que le signe de la richesse. Tout augmenta dans des proportions formidables; l'Espagne, qui ne cultivait plus, qui ne fabriquait plus, qui devait tout à l'étranger, dut acheter très cher de quoi manger

et se vêtir. Le pays fut ruiné, malgré les trésors métalliques qu'il possédait et qu'il dut céder aux étrangers. Le gouvernement faisait exploiter lui-même les mines de ses domaines; mais comme souvent il n'y trouvait pas son profit, il dut les laisser à des particuliers, qui lui payaient le cinquième des produits: plus tard, il dut se contenter du dixième. Il ne se trouva néanmoins que peu de gens honnêtes pour entreprendre ces exploitations.

Il fallut que le gouvernement, pour vivre, frappât sur les colonies de nombreux impôts : le papier timbré, le monopole du tabac, de la poudre, du plomb, des cartes à jouer; la *cruzada*, qu'on percevait tous les deux ans à raison de 35 sous jusqu'à 13 livres, selon le rang et la richesse, pour obtenir la permission de manger certains aliments durant le carême. Il fut défendu aux colonies d'acheter l'huile, le vin et toutes leurs denrées ailleurs qu'en Espagne; défendu de trafiquer d'une colonie à l'autre : tout dut aller en Espagne et en venir. Faire le commerce avec les étrangers devint un crime capital. La liberté des échanges eût alors établi entre l'Europe et l'Amérique espagnole un mouvement commercial des plus importants; les colonies eussent été rapidement enrichies et la métropole l'eût été par contre coup; le monopole ruina la métropole et les colonies.

Les Espagnols eux-mêmes ne jouirent que d'une très faible liberté commerciale; le commerce fut soumis à une réglementation compliquée, à des tracasseries sans nombre; les vaisseaux astreints à payer des droits élevés, à suivre une route fixée, à subir des visites. Tout navire à destination des colonies dut débarquer ses marchandises à Séville. Séville devint alors un grand port, plein de mouvement et de vie; plus tard ce fut Cadix. Là venaient charger ou décharger non seule-

ment les navires qui faisaient le commerce des Indes occidentales, mais encore ceux qui, de tous les points de l'Europe, apportaient les tissus, les armes, les blés, les vins, les eaux-de-vie à destination d'Amérique. Les facteurs espagnols les achetaient ainsi à l'étranger pour les revendre très cher à leurs colonies.

Il y avait à Séville une grande chambre de commerce pour tout ce qui concernait les Indes, la fameuse *Casa de Contratacion* établie dès la fin du xve siècle. C'est là que les escadres de découvertes qui allaient aux Indes recevaient leurs papiers, leurs ordres, leurs passeports; c'est dans ses archives qu'étaient déposés les récits des navigateurs et les cartes dressées par les pilotes; c'est là aussi que se préparaient les nouvelles expéditions et que se faisait la police nautique. Lorsque les trésors du Mexique et du Pérou commencèrent à affluer, les pirates devinrent nombreux et des vaisseaux chargés d'or et d'argent tombèrent entre leurs mains. Il fallut donner aux vaisseaux une force militaire et les réunir en flottes imposantes, en véritables caravanes maritimes. Deux escadres faisaient presque tout le commerce entre l'Amérique et l'Europe; les galions et la flotte touchaient à quelques points, comme la Havane, la Vera-Cruz, Carthagène, Porto-Bello, où affluaient pendant quelques jours tous les produits des deux mondes. Mais les deux escadres ne portaient jamais plus de vingt-sept mille sept cents tonneaux; or, c'était beaucoup moins que n'auraient réclamé les besoins des colonies, qui se trouvaient dès lors mal approvisionnées et qui ne l'étaient qu'en qualités inférieures. La contrebande suppléait au reste; l'Espagne essaya de la réprimer par des peines rigoureuses, comme la peine de mort, mais ce fut en vain, elle devint bientôt impuissante de combattre par les armes les autres nations de l'Europe qui cherchaient un débouché pour

leurs produits en Amérique, et le jour où la France et l'Angleterre purent directement commercer avec les colonies espagnoles, l'Espagne ne vendit plus rien; elle ne pouvait se nourrir elle-même, elle tomba dans une décadence irrémédiable et rapide, tandis que ses colonies, courbées trop longtemps sous son joug, trop durement traitées, échappaient à sa domination et se déclaraient États libres.

Fac

France et
r avec les
plus rien ;
a dans une
e ses colo-
, trop du-
tion ; et se



Fac-simile d'une gravure de 1493 représentant la découverte de l'île Hispaniola (Saint-Domingue).

CHAPITRE XIX

RÉSULTATS DES DÉCOUVERTES

Comment on apprit en Europe les découvertes. — Publications à ce sujet. — Progrès scientifiques. — Commerce, industrie, métaux. — Révolution économique.

L'époque dont nous venons d'esquisser rapidement l'histoire est une des plus brillantes et des plus fécondes qu'il y eut jamais; de 1492 à 1520, chaque année est marquée par une grande découverte; un jour c'est tout un monde nouveau d'hommes et de choses; puis c'est une route nouvelle frayée au commerce et au mouvement des idées; plus tard encore, c'est le monde tout entier parcouru, c'est un immense voyage de reconnaissance de la terre que nous habitons. Désormais l'homme connaît son domaine; les contours de l'Afrique et de l'Amérique ont été relevés par les Béthencourt, les Gama, les Colomb, les Cabot, les Pinzon, les Ponce de Léon, les Balboa, les Magellan; on a trouvé une route pour aller aux Indes par l'Afrique méridionale; on en a trouvé une

autre, mais dangereuse et longue, celle par l'ouest rêvée par Colomb, découverte par Magellan; les grands océans ont été parcourus et il n'y a plus place sur la terre mesurée pour un grand continent; les siècles à venir n'auront plus d'Amérique à découvrir; seulement quelques points de détail et l'étude rigoureuse et scientifique de ce qu'on n'a fait qu'apercevoir leur sont réservés. La vraie forme du monde est reconnue, et un voyage de circumnavigation a montré d'une façon matérielle que la terre est ronde.

Nous nous demandons volontiers quelle a dû être l'admiration des hommes contemporains de ces grandes choses, témoins de ces grands progrès. Les documents privés et les lettres des savants vont nous renseigner sur ce point. A Londres, à la cour royale, on apprit la découverte de l'Amérique avant le frère même de Christophe Colomb; elle parut plutôt « une merveille divine qu'une action humaine. » A Gênes, cette nouvelle fut apportée par deux marins. L'auteur des annales de Sienne, qui a écrit jusqu'en 1496, l'apprit par des lettres de commerce et par des voyageurs qui venaient d'Espagne. Dans tous ces cas, le nom du découvreur resté inconnu. Pierre Martyr, écrivain célèbre du temps, nomme l'amiral « un certain Christobal Colon, de Ligurie; » ces expressions nous montrent combien peu de personnes, même en Espagne, avaient entendu parler de cette grande entreprise. Le gentilhomme Pomponius Léto, ami de Pierre Martyr, saute de joie en apprenant cette découverte et peut à peine retenir ses larmes. Pierre Martyr aussi est tout heureux lorsqu'il peut s'entretenir avec un homme intelligent qui revient du nouveau monde.

La lettre que Colomb écrivit en mars 1493, après son premier voyage, au chancelier de la couronne d'Espagne, fut traduite en latin dès le mois de mai, et

imprimée deux fois à Rome, dans les années 1493 et 1494, une fois à Milan et une fois à Ulm. En 1497, il en parut à Strasbourg une traduction allemande. — Après ces documents, parut une lettre d'Amérigo Vespucci sur son voyage sur les côtes septentrionales de l'Amérique du Sud (1503). Quatre ans plus tard, il publia le récit de quatre voyages. Jusqu'à la mort de l'écrivain florentin, 1512, il n'en parut pas moins de dix éditions, soit en livrets séparés, soit dans des recueils. Les diplomates de Venise, qui attachaient une grande importance commerciale à ces découvertes et craignaient pour leur commerce, si on trouvait une route par mer vers les Indes, cherchèrent à entrer en relations avec Colomb et Pierre Martyr, pour se procurer des cartes et des relations de voyages du nouveau monde. Un de ces diplomates, Angelo Trivigiano, traduisit plusieurs récits de voyages de navigateurs portugais, réunit une collection de lettres de commerçants italiens établis à Lisbonne, et publia, en 1507, un recueil de notices sur les pays découverts, qu'il appela communément *paesi novamente ritrovati*. Il en parut aussitôt une traduction latine et une traduction allemande (1508). A cette époque où les journaux n'existaient pas, on avait surtout pour moyens d'information les lettres des marchands et des agents politiques. Ce fut la principale source de l'ouvrage de Pierre Martyr, où il dit tout ce qu'il sait sur le nouveau monde, ouvrage où puisèrent tous les historiens postérieurs et qui est encore aujourd'hui l'un des plus curieux sur ce sujet.

A côté des progrès immenses accomplis dans le domaine géographique, il faut mentionner aussi les progrès des sciences naturelles; de Barros remarque fort bien que l'Amérique antarctique doit son climat si rude et si froid à la grande masse d'eau qui couvre

l'hémisphère austral. On remarque la direction de certains courants atmosphériques constants ou périodiques ; les pilotes connaissent les moussons et les vents alizés. Un des plus habiles d'entre eux, Alaminos, reconnait le grand courant qui part du golfe du Mexique (gulf stream), et l'utilise pour naviguer plus vite. Trois volcans sont explorés jusqu'à leur cime, le Popocatepelt (1521), par Montano; le Massaya (Mexique, par Castillo (1537), et le volcan de Ternate, par le gouverneur Galvaô; ces ascensions donnent lieu à quelques observations scientifiques sur les minéraux et les roches volcaniques. Des animaux et des plantes d'espèces inconnues étaient rapportés en Europe, ou dessinés et décrits. Pierre Martyr nous raconte avec quel zèle on étudia, à la cour d'Espagne, les échantillons d'épices rapportés des Moluques par la *Victoria;* ils passèrent, dit-il, de main en main et de dessous un nez sous un autre. Les dindes, ou oiseaux des Indes, furent aussitôt apportés et acclimatés en Europe; mais les autres animaux restèrent cantonnés en Amérique, et peu de plantes furent introduites dans les autres parties du monde. Ce n'est que de nos jours que le cacao, la vanille et la cochenille ont été cultivés en Afrique; les pommes de terre furent apportées très tard en Europe par Francis Drake, et ce n'est qu'au milieu du XVIe siècle qu'on vit les matelots fumer du tabac dans les ports d'Europe. Le maïs seul, rapporté par Christophe Colomb à son premier voyage, était déjà bien cultivé en Espagne en l'an 1500.

Un autre résultat scientifique des découvertes maritimes fut d'amoindrir l'autorité des anciens. Saint Augustin avait nié l'existence des antipodes, et voici que tout à coup on prouvait l'existence des antipodes. Les anciens avaient dit qu'il n'y avait point d'habitants dans la zone torride et que d'ailleurs ils n'y pourraient

vivre, et voici qu'on la trouvait habitée par des populations très denses. L'antiquité n'est plus infaillible ; il y a une autre autorité qui apparait dans la science, l'observation, l'expérience, et c'est peut-être le plus grand et le plus beau résultat du grand mouvement géographique d'avoir ainsi préparé les progrès futurs de l'esprit humain.

L'importance du commerce fut singulièrement accrue. Jusqu'alors on s'était borné à de courts voyages, et sur la Méditerranée même, centre de tout le mouvement maritime, il n'y avait place que pour un grand cabotage. Désormais le marin affrontera les océans immenses ; il ira des tropiques aux régions glacées ; ses navires auront un plus fort tonnage ; l'art des constructions navales, comme celui des pilotes, auront accompli un grand progrès. Les marchandises de tout genre furent étalées sur les marchés à des prix peu élevés en comparaison de ceux qu'elles atteignaient autrefois. « On put, dès lors, dit un historien, sans même être opulent, se pavaner dans des salons tendus en étoffes de Damas, fouler aux pieds des tapis de Perse, s'envelopper de vêtements tissus dans l'Inde ; savourer, dans la porcelaine du Japon, le thé de la Chine, le café de Moka et de la Martinique, édulcoré par le sucre des Antilles et de Siam ; aspirer à son gré le tabac de la Virginie ou de la Havane ; assaisonner ses aliments avec les épices des Moluques ; orner son jardin des arbres et des plantes du Cap et de la Nouvelle-Hollande. D'autre part, le coton, le maïs et la pomme de terre sont venus en aide aux besoins du pauvre. »

L'industrie fit des progrès semblables ; il fallut fournir aux peuples nouveaux des vêtements et d'autres objets fabriqués de tout genre, et Séville vit ses manufactures de draps doubler le nombre de leurs métiers,

puis ce fut l'Espagne, puis l'Europe entière. Le nouveau monde fournit bientôt des quantités énormes de coton; elles furent tissées en France, en Angleterre, en Allemagne, et donnèrent à ces contrées des bénéfices considérables. Liverpool, Manchester, le Havre et Rouen n'eussent jamais été très prospères si l'Amérique était restée inconnue.

Parmi les objets importants que le Nouveau-Monde fournit à l'Europe, il faut mentionner l'or et l'argent, dont l'apport dans les contrées civilisées opéra une révolution économique. On a calculé que les trésors apportés annuellement d'Amérique en Europe, de 1546 à 1600, montèrent à 60 millions de francs, à 400 millions dans le siècle suivant, à 600 de 1700 à 1750, et à près d'un milliard jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Les chiffres du total, quelque peu exacts que puissent être ces données, arrivent, même avec les plus petites évaluations, à des sommes fabuleuses que l'on peut à peine concevoir. L'avide Espagne eût bien voulu garder tout cet or; mais il lui fallut cependant le donner à l'étranger pour se procurer des vêtements et des vivres. Les valeurs métalliques affluèrent sur les marchés de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne, facilitèrent les transactions et, à côté de l'ancienne richesse, exclusivement immobilière, territoriale, il se forma une richesse mobilière. Les seigneurs, seuls propriétaires autrefois, étaient seuls riches; le commerce et l'industrie marchaient à peine, faute de capitaux pour les alimenter; désormais et grâce à ces capitaux qui affluent, ils vont prendre un grand essor; à côté de la puissance des nobles, à côté de la puissance des prêtres, il y aura la puissance des riches, et ces parvenus, ces bourgeois enrichis que la noblesse raille, vont faire les grandes révolutions politiques et montrer au peuple la liberté à conquérir. Ainsi se tiennent

toutes choses dans l'histoire de l'humanité ; une grande amélioration dans l'ordre matériel ou une grande découverte servent toujours à la cause de la civilisation et du progrès.

CHAPITRE XX

Mouvement géographique du milieu du XVIe siècle. — Nouvelles puissances maritimes : la France, l'Angleterre, la Hollande. — Jean et Sébastien Cabot. — Voyages des Français en Acadie et Labrador. — Verazzani. — Jacques Cartier ; premier voyage. — Second voyage. — Description du Canada. — Navigation sur le fleuve. — Aspect de Montréal. — Troisième et quatrième voyage de Jacques Cartier. — Indigènes du Canada. — Discours d'un Canadien. — Les colonies anglaises et françaises.

Après les grands voyages qui signalent le commencement du XVIe siècle, toute la partie centrale de l'Amérique qui s'étend de la Floride jusqu'au Rio de la Plata avait été reconnue ; de vagues traditions même en déterminaient déjà la forme dans ses traits les plus essentiels. L'idée admise d'abord que ces terres n'étaient qu'un appendice, un archipel placé en avant du continent asiatique, avait fait place à une notion plus exacte ; on avait bientôt reconnu que les régions découvertes appartenaient à *un nouveau monde*, que des mers et des détroits séparaient de l'ancien continent. Le rêve qui avait hanté l'esprit de Christophe Colomb se représenta à plusieurs navigateurs, et un grand

nombre d'entre eux tentèrent de trouver un détroit ou une mer qui, par delà le continent nouveau, pût les conduire aux riches contrées de l'Inde. Les uns le cherchèrent par le Nord-Ouest, et leurs tentatives répétées presque d'année en année ont donné à cette recherche du passage du Nord-Ouest une célébrité particulière dans l'histoire des voyages. Les découvertes qu'elles ont amenées ont agrandi notablement le domaine de nos connaissances dans les régions boréales et dans les régions centrales de l'Amérique du Nord.

Mais les deux grandes nations qui ont joué jusqu'ici le principal rôle dont les navigateurs ont eu pour ainsi dire le monopole de l'audace, de la fortune et du génie, l'Espagne et le Portugal ne prennent aucune part à ces recherches et à ces découvertes. Peut-être voyaient-elles un médiocre avantage pour leur commerce à ce que de nouvelles routes fussent trouvées; peut-être aussi leur ambition était-elle satisfaite par leurs immenses et riches établissements du Mexique, du Pérou et des Indes. Disons aussi qu'elles s'étaient épuisées par leur grandeur même. Tout ce qu'elles renfermaient d'hommes énergiques et audacieux était parti au loin chercher fortune et pour peupler les colonies, les deux métropoles s'étaient dépeuplées et appauvries, avaient perdu la meilleure partie d'elles-mêmes. Trois puissances nouvelles vont se disputer les mers et les terres inconnues : la France, l'Angleterre et la Hollande.

La France a de tout temps possédé sur ses côtes une forte population de marins, une race qui n'a peur de rien, que l'inconnu n'effraye pas, que le danger attire, race vaillante entre toutes, digne de ces ancêtres gaulois que les anciens nous montrent marchant au devant de la mer en courroux et aimant à lutter

avec les vagues furieuses. Normands et Bretons, Basques et Rochellois, ils ont couru tous les océans, et ils ont sur maints côtés précédé les navigateurs des autres nations. On les vit les premiers sur les côtes d'Afrique; les premiers ils reconnurent ces pays qu'on nomme aujourd'hui la Nouvelle-Bretagne. Mais beaucoup d'expéditions entreprises par de simples particuliers, pêcheurs ou marchands, n'ont laissé qu'un souvenir vague dans l'histoire, une trace à peine saisissable. Ces voyages n'ont pas été racontés et nous n'en savons parfois l'accomplissement que par une mention dans les annales étrangères. Ainsi, les chroniques chinoises nous apprennent qu'en 1521 un navire français arriva dans le port de Canton, devançant ainsi Espagnols et Portugais. « Bien d'autres de nos prouesses. dit un historien, surtout des plus anciennes, ont ainsi disparu sans doute de la mémoire des hommes », et c'est à peine si nous avons gardé un souvenir des entreprises officielles patronnées par le souverain, grâce aux relations qui nous en sont parvenues.

L'Angleterre, avec une étendue de côtes beaucoup plus considérable et une population de marins plus nombreuse et à peine moins hardie, commença plus tard que la France à devenir une puissance maritime. Mais tandis que celle-ci regardait le continent, celle-là regardait surtout la mer; tandis que la première consacrait à peine une faible partie de ses forces à la marine, l'autre y mettait toutes les siennes; elle y donnait toute son âme, et elle jetait les fondements de cette puissance maritime la plus geande qui fût jamais. Ses marins allaient aussi tenter le passage du Nord-Ouest, et l'un d'eux, émule de Magellan, devait bientôt accomplir le second voyage autour du monde.

Les Hollandais, qui tenaient à la fois des Français et des Anglais, avaient la hardiesse des premiers avec la

froide énergie et la ténacité des seconds. Peu nombreux, habitants d'un pays pauvre, humide, marécageux et que la nature avait fait naturellement stérile, ils avaient d'abord conquis leur sol sur les eaux et fait de leur patrie comme un immense et riche pâturage. Ils étaient devenus bientôt puissants par leur commerce, redoutables par leur courage, fiers et jaloux de leur liberté. Et comme leur terre était trop petite pour contenir leur ambition; comme leurs voisins étaient trop puissants pour qu'ils pussent espérer faire sur eux des conquêtes, ils mirent toutes leurs forces à construire des vaisseaux, à découvrir et à occuper des terres lointaines. Et ce petit peuple, en un siècle, dépassa l'Espagne, l'Angleterre et la France comme puissance navale, *fut le roulier des mers* et fonda un immense empire colonial dont, après deux siècles d'oppression et de décadence, il lui reste encore de magnifiques débris.

Ces trois peuples, placés à l'occident de l'Europe, en face même de la lointaine Amérique, allaient entrer dans des voies diverses; les Français et les Anglais allaient se disputer le Nord, tandis que les Hollandais allaient par le Sud, par le détroit de Magellan, tenter la route vers les îles aux épices et les Indes.

En 1494, deux ans seulement après le premier voyage de Colomb, un navigateur italien, établi depuis longtemps en Angleterre, au port de Bristol, Jean Cabot, de Venise, s'étant élevé à l'ouest durant un de ses voyages, arriva en vue d'une terre et d'une île inconnues qu'il appela du nom de Saint-Jean; il obtint une commission royale qui lui assurait le privilège de ses découvertes sous l'autorité de la couronne d'Angleterre, et effectua, en 1497, une seconde navigation de trois mois, pendant laquelle il longea trois cents lieues d'une côte qui parut déserte et où il planta la

bannière britannique de Saint-Georges et le pavillon vénitien de Saint-Marc. Après un troisième voyage qui réussit mal, Sébastien Cabot, qui l'avait dirigé, son père étant mort, passa au service du Portugal. Il revint seulement sur les vaisseaux de Henri VIII, avec sir Thomas Pert, vice-amiral d'Angleterre; il recommença l'exploration de cette côte qu'il avait déjà trois fois visitée et s'avança jusqu'au 67° 30' de latitude. Là il se trouva forcé, par la timidité du vice-amiral et l'opposition des équipages, de renoncer à pousser plus loin ses découvertes, bien que la mer où flottaient çà et là des glaçons parût encore libre devant eux. Un Portugais, en l'an 1500, Gaspard Cortereal, visita quelques points de ces mêmes régions et reconnut la grande terre qui fut alors appelée de son nom et que l'on désigne aujourd'hui sous celui de Labrador. C'est à lui « qu'est due la découverte des soixante-dix « lieues environ de littoral comprises entre le cap Ras « et le cap de Bauvista ; tout ce qui est au sud du cap « Ras a été exploré en 1504 par les Normands et par « les Bretons, qui y ont laissé leur nom à un cap bien « connu; tout ce qui est au nord du cap de Boavista « a été relevé pareillement par lesdits Normands et « Bretons : le capitaine Jean Denys, de Honfleur, avec « le pilote Camart, de Rouen, y conduisit son navire « 1506 et en rapporta, dit-on, une carte assez étendue; « puis, en 1508, le capitaine Thomas Aubert, com- « mandant le navire la *Pensée*, armé par Jean Ango, « frère du célèbre gouverneur de Dieppe, y trans- « porta le premier des colons normands[1] »

C'étaient là tout simplement des entreprises privées,

1. *Bref récit et succincte narration de la Navigation*, faite en MDXXXV et MDXXXVI par le capitaine Jacques Cartier, réimpression précédée d'une brève et succincte introduction historique, par M. d'Avezac. Paris, in-12, 1863

mais bientôt François Ier s'y intéressa, et ce fut comme un des épisodes de sa lutte contre Charles-Quint, de diriger mainte expédition pour ravir aux Espagnols la gloire et le profit de nouvelles découvertes. Il voulait principalement trouver ce détroit qui devait mener, par une courte navigation, au pays des épices et des perles. Verazzano, navigateur florentin, qui était à son service, fut envoyé avec quatre navires à la recherche de ce détroit ; il ne réussit pas dans sa première tentative, qui date de 1523 ; mais en 1524, avec un seul vaisseau, *la Dauphine*, il alla atterrir sur une côte inconnue (la Caroline), qu'il longea pendant cinquante lieues dans la direction du Sud, puis il reprit sa route vers le Nord, descendant à terre par intervalles, pour reconnaître le pays où la vigne croissait en abondance; les habitants, au teint généralement foncé, semblaient avoir des mœurs fort douces et accueillirent très bien les Français. Bientôt il trouva une belle et large rivière, aux eaux profondes, aux pittoresques rivages (l'Hudson). Chassé de là par un orage, il s'arrêta dans la large baie de Narraganset, habitée par une population plus blanche que toutes les autres et qui lui fit l'accueil le plus cordial. Il longea ensuite la côte jusque près du cap Caspé, la trouvant ici rocheuse et nue, là couverte de magnifiques forêts, partout habitée par un peuple brun et farouche. Mais là, ayant épuisé ses provisions et ses vivres, il revint en France, suivant les ordres qu'il avait reçus, et écrivit en rade de Dieppe le compte rendu de son voyage, qu'il adressa au roi le 8 juillet 1524.

De nouvelles tentatives furent faites, à ce qu'il semble, par Verazzano ; mais aucun renseignement précis ne nous est parvenu ni sur ses voyages ni sur la façon dont mourut le navigateur florentin. A ce sujet, les sentiments sont partagés; suivant les uns, dans une

autre expédition aux mêmes parages, il serait descendu à terre, sans prendre assez de précaution, et là une horde de sauvages l'auraient massacré ainsi que ses compagnons et aurait fait rôtir leurs cadavres pour les manger; selon les autres, il fut pris par les Espagnols, jaloux de ses succès, conduit à Madrid et pendu dans sa prison. De quelque manière qu'il ait péri, il semble avoir été victime de son courage; son nom mérite de ne pas être oublié et doit figurer parmi ceux des navigateurs les plus habiles. La côte occidentale des États-Unis, reconnue et décrite depuis la Floride jusqu'à l'Acadie, telle est sa part dans l'histoire des découvertes.

La grandeur de ces résultats frappa l'esprit de François Ier, et quand les loisirs de la guerre qu'il soutenait contre l'empire le lui permirent, il s'occupa de nouveau de semblables entreprises; il se trouva heureusement, pour comprendre et réaliser sa pensée, un homme énergique et capable, dont le nom est indissolublement lié à celui de la Nouvelle-France, le Malouin Jacques Cartier. Nous ne savons rien de sa vie; les années qu'il vécut avant de partir pour l'Amérique, celles qu'il vécut encore après avoir renoncé aux voyages, nous sont entièrement inconnues; nous ne savons que ce qu'il fit comme marin. Né à Saint-Malo en 1494, il devint capitaine de navire, et, sans doute, avec ses hardis compatriotes s'aventura plus d'une fois dans des parages ignorés. En 1533, il offrit au seigneur de Brion, amiral de France, de continuer l'entreprise de découverte et de colonisation confiée neuf ans auparavant à Jean Verazzano.

En 1534, le 20 avril, il partit de Saint-Malo avec deux vaisseaux de 60 tonneaux et 120 hommes d'équipage. Après vingt jours de navigation, il arriva à la côte occidentale de Terre-Neuve, passa par le

détroit de Belle-Isle et planta une croix de bois près de la baie rocheuse, au Labrador. Il voulut de là gagner le cap Breton, mais il fut rejeté par les vents contraires vers les îles de la Madelaine, qu'il visita. Ayant repris la mer, il explora l'embouchure du Miramichi, puis la baie de Caspé, qu'il crut être une grande rivière. Là aussi, pour prendre possession du pays, il planta une croix de bois, avec un bouclier aux armes de France, puis remonta un des bras du Saint-Laurent, sans se douter qu'il venait de découvrir un des plus grands fleuves du monde. Alors il songea au retour et rentra à Saint-Malo le 5 septembre, après six mois d'absence. Le rapport que fit Jacques Cartier et qui fut fort bien accueilli n'est pas parvenu jusqu'à nous sous sa forme originale ; un collecteur italien, qui a publié un recueil de relations de voyageurs, Ramusio, nous en a laissé une version italienne, le seul document que nous ayons sur ce premier voyage de Cartier.

Les résultats du premier voyage avaient été si considérables qu'un second fut aussitôt décidé, et on expédia à l'habile capitaine une nouvelle commission « du voulloir et commandement du Roy, pour conduire « mener et employer trois navires équipés et avitaillés « chascun pour quinze mois, en parachèvement de la « navigation... Ja commencée à descouvrir oultre les « terres neuves, et en iceluy voyage essayer de faire et « accomplir ce qu'il a plu à mon dit seigneur... com- « mander et ordonner. »

Cartier ayant tout disposé pour l'exécution de sa nouvelle mission, partit de Saint-Malo le 19 mai 1535. Les vents contraires retardèrent la marche des trois navires qui composaient l'escadre et bientôt les dispersèrent. Celui que montait Cartier arriva le 7 juillet à l'île aux Oiseaux, « laquelle île est si très pleine d'oi- « seaux, que tous les navires de France y pourraient

ois près de
là gagner
contraires
ant repris
hi, puis la
ivière. Là
planta une
le France,
nt, sans se
lus grands
et rentra
d'absence.
t fort bien
s sa forme
un recueil
on a laissé
nous ayons

été si consi-
et on ex-
commission
ur conduire
et avitaillés
ement de la
r oultre les
r de faire et
eur... com-

ution de sa
9 mai 1535,
ne des trois
t les disper-
7 juillet à
pleine d'oi-
y pourraient

LES ESPAGNOLS DEVANT GILOLO. (Page 222.)

17

« facilement charger sans que l'on s'aperçût que l'on « en eût tiré; et là en primes deux barques pour partie « de nos victuailles. De là il gagna le détroit de Belle-Isle, où il avait fixé le rendez-vous en cas de séparation et où, après quelques jours d'attente, il vit en effet arriver ses deux conserves. Ils naviguèrent pendant plusieurs jours avec beaucoup de peine au milieu d'un archipel d'îles rocheuses et sablonneuses, puis parvinrent dans la baie du Saint-Laurent, où ils virent un très grand nombre de baleines. Les deux indigènes qu'ils avaient emmenés dans le premier voyage leur dirent que le fleuve était le grand chemin pour aller au Canada. Cartier voulut alors retourner en arrière pour explorer avec plus de soin la côte et voir si, vers le nord, ne s'ouvrait point quelque passage à travers le continent. Il vit ainsi les sept îles et des côtes basses couvertes de beaux arbres; en avant des bancs de sable que la marée recouvrait et découvrait tour à tour, rendaient la navigation difficile en ces parages. Il dut y naviguer avec des barques « et lorsque « nous fûmes certains que la côte était rangée et qu'il « n'y avait nul passage, retournâmes à nos navires « qui étaient auxdites sept îles, où il y a une bonne « rade. » Ils eurent longtemps à attendre pour pouvoir en sortir, car des brumes épaisses empêchaient d'avancer, puis firent voile au milieu du grand fleuve, le Saint-Laurent, « qui est la rivière et chemin du « royaulme et terre de Saguenay, ainsi que nous a été « dit par nos deux sauvages du païs de Canada. Il est « icelle rivière entre haultes montagnes de pierre nue, « sans y avoir que peu de terre, et nonobstant il y « croit grande quantité d'arbres et de plusieurs sortes, « comme sur bonne terre. » Au milieu de la rivière, ils trouvèrent une petite île couverte de beaux et grands arbres « et entre autres y a plusieurs coudriers francs,

« que nous trouvâmes chargés de fruits aussi gros et « de meilleure saveur que les nôtres, mais un peu plus « durs. Et pour cela nommâmes l'île aux coudres ». Le nom lui est resté.

Plus loin ils rencontrèrent encore un archipel de quatorze petites îles habitées par une tribu vivant presque exclusivement de la pêche. Les habitants, d'abord craintifs, furent rassurés par ce que leur dirent les deux indigènes que Cartier avait avec lui ; ils vinrent en grand nombre aux navires et se montrèrent très bien disposés pour les étrangers. Près de là se trouvait un endroit convenable pour le mouillage des vaisseaux, la rivière Saint-Charles, qu'ils appelèrent Sainte-Croix. Tout près était Stadacome, résidence royale du chef du Canada, remplacé aujourd'hui par la ville de Québec dont le faubourg Saint-Jean est assis précisément à l'endroit où était l'ancienne capitale des sauvages : « là « est aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et « bien fructiférente, pleine de fort beaux arbres de la « nature et sorte de France, comme chênes, ormes, « frênes, noyers, ifs, cèdres, vignes, aubépines, qui por- « tent le fruit aussi gros que prunes de damas et autres « arbres ; sous lesquels croît de aussi beau chanvre « que celui de France, qui vient sans semence ni la- « bour. Après avoir visité le dit lieu et trouvé être « convenable, se retira le capitaine avec les autres de- « dans les barques pour retourner aux navires. Et ainsi « que sortîmes de la dite rivière, trouvâmes au devant « de nous l'un des seigneurs du peuple de Stadacome, « accompagné de plusieurs gens, tant hommes, femmes « que enfants, lequel seigneur commença à faire un « prêchement à la façon et mode du pays, qui est de « joie et assurance, et les femmes dansaient et chan- « taient sans cesse, estant dans l'eau jusqu'aux genoux. « Notre capitaine voyant leur bonne amour et bon vou-

« loir, fit approcher la barque où il était et leur donna des « couteaux et petites patenôtres de verre (verroteries), « de quoi eurent une merveilleuse joie, de sorte que « étant départis d'avec eux, à la distance d'une lieue « ou environ, nous les entendions encore chanter, « danser et mener joie de notre venue. »

Après avoir mis ses navires en sûreté dans le havre où il venait de s'arrêter, Cartier voulut remonter le cours du fleuve jusqu'à une grande ville qu'on nommait Hochelaga. Les indigènes cherchèrent à le détourner de cette entreprise, en lui exposant les dangers qu'il allait courir. Mais ni ces menaces ni leurs prières ne purent l'arrêter. Cartier consacre tout un chapitre à raconter les ruses qu'employèrent les Indiens ; il est intitulé : *Comment lesdits Dormacona, Taignoagny et autres songèrent une finesse et firent habiller trois hommes en guise de diables faignans êtres venus de par Cudriagny, leur dieu, pour nous empêcher d'aller audit Hochelaga.* » Il n'en partit pas moins le 19 septembre, avec cinquante de ses marins, sur un galion et deux barques. Sur leur route, les rives du fleuve étaient couvertes de grands et beaux arbres ; des vignes nombreuses, chargées de fruits, donnaient à tout ce pays l'aspect d'un grand vignoble, et personne pourtant ne les cultivait ; partout des villages ou des maisons isolées, qu'habitaient des pêcheurs. Les étrangers y reçurent un excellent accueil et les indigènes leur apportaient en présents des poissons et des rats sauvages (sic) *comme si nous eussions été du pays*, dit le narrateur. Ils parvinrent bientôt à un endroit où la profondeur du fleuve n'étant plus assez grande, il fallut laisser le galion à la garde de quelques hommes et continuer le voyage avec les barques. Après quarante-cinq lieues de navigation, toujours parfaitement accueillis par les indigènes, ils arrivèrent enfin à

Hochelaga : « Se rendirent au devant de nous, plus de « mille personnes, tant hommes, femmes que enfants ; « lesquels nous firent aussi bon accueil, que jamais « père fit à ses enfants, menant joie merveilleuse, car « les hommes en une bande dansaient ; les femmes en « une autre bande et les enfants en une autre. Et ils « apportèrent force poisson et de leur pain fait de gros « mil, qu'ils jetaient dedans nos barques, en sorte qu'il « semblait qu'il tombât de l'air. Voyant ce, notre dit « capitaine descendit à terre avec plusieurs de ses gens. « Et sitôt qu'il fut descendu, se assemblèrent tous sur « lui et sur tous les autres, en faisant une chères inestimable. Et apportaient leurs enfants à brassées pour « les faire toucher audit capitaine et autres, faisant une « fête qui dura plus d'une heure. »

Le lendemain le capitaine, avec vingt-cinq hommes bien armés et en bon ordre, se dirigea vers la ville d'Hochelaga. Elle était composée de quelques centaines de maisons, entourées d'une triple enceinte en bois et dominée par une haute montagne; les Français lui donnèrent le nom de Mont-Royal, qui s'est perpétué sous la forme de Montréal, nom actuel de la capitale du haut Canada. Tout autour de la ville s'étendaient des champs parfaitement cultivés. « Tout ce peuple ne « s'adonne qu'à labourage et à pêcherie pour vivre : « car des biens de ce monde n'en font compte, parce « qu'ils n'en ont connaissance et qu'ils ne bougent de « leur pays et ne sont ambulataires comme ceux de « Canada ou de Saguenay. »

Cartier et les siens furent ici encore fort bien reçus ; le chef les harangua suivant la coutume ; hommes et femmes dansèrent et chantèrent en signe de réjouissance. En sortant de la ville, les voyageurs firent l'ascension du Mont-Royal ; d'en haut ils eurent une vue magnifique sur plus de trente lieues de pays. De tous

les côtés de belles collines terminaient l'horizon, tandis qu'à leurs pieds s'étendait une plaine bien cultivée où le grand fleuve courait de cascades en cascades.

Le mardi 5 octobre, ayant rejoint le galion, ils appareillèrent pour retourner au port de Sainte-Croix où étaient restés les deux autres navires. Ils remarquèrent un affluent de la rive septentrionale, dont l'entrée était marquée par quatre îles boisées. Ils lui donnèrent le nom de rivière de Foix, qu'a remplacé celui de Trois-Rivières. Le 11 octobre, ils rentraient au havre de Sainte-Croix où les matelots restés avaient, pendant leur absence, construit un petit fort.

On passa là tout l'hiver; mais la maladie terrible qui frappe si souvent les marins enleva vingt-cinq d'entre eux. Cartier la décrit d'une façon vraie et saisissante : « Les uns perdaient la substance et leur devenaient les jambes grosses et enflées, et les nerfs retirés et noircis comme du charbon et à quelques-uns toutes semées de gouttes de sang comme pourpre, puis montait ladite maladie aux hanches, cuisses et épaules, aux bras et au col. Et à tout venait la bouche si infecte et pourrie par les gencives, que toute la chair en tombait jusques à la racine des dents, lesquelles tombaient presque toutes. » Le mal aurait fait de plus grands ravages, si les indigènes n'eussent enseigné aux marins un remède souverain dans la décoction des feuilles et de l'écorce d'épinette blanche ou pesse du Canada. Enfin, le 6 mai 1536, Jacques Cartier appareilla pour retourner en France, abandonnant la carcasse d'un de ses navires, faute de monde pour le réappareiller. Les restes en ont été retrouvés dans la vase par les habitants de Québec, le 26 septembre 1843, et quelques fragments en ont été envoyés comme une précieuse relique au musée de Saint-Malo.

Au retour, les vaisseaux touchèrent au cap Prato, à l'île du cap Breton, à Terre-Neuve, aux îles Saint-Pierre, et, favorisés par un beau temps, revinrent à Saint-Malo le 16 juillet. Ce long voyage d'une année avait été singulièrement fécond en résultats ; toute une grande région, facilement accessible au commerce, avait été découverte, fertile, riche en arbres et en animaux de tout genre, tout un pays médiocrement habité et où il y avait place pour d'importantes colonies; enfin, comme Jacques Cartier et ses compagnons l'avaient appelé, une nouvelle France.

Aussi une nouvelle expédition fut résolue et un gentilhomme picard, sieur de Roberval, y intervint d'une façon active. Il fut nommé, le 15 janvier 1540, lieutenant-général ès terres neuves de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres circonvoisines. Des lettres royales, données à Saint-Prix le 17 octobre suivant, instituèrent Jacques Cartier capitaine-général et maître pilote de tous les navires et vaisseaux qui seraient envoyés pour cette entreprise. Cinq navires furent mis sous ses ordres ; mais, dans cette troisième expédition, il explora seulement les sauts du Saint-Laurent en amont de Montréal, et, las d'attendre Roberval pendant plus d'une année, il revint vers la France. En route, il rencontra les deux navires de Roberval qui arrivait enfin, mais il se refusa à remonter avec lui et arriva à Saint-Malo en 1542. A quelque temps de là, sur l'ordre du roi, qui rappelait Roberval en France, Cartier partit de nouveau de Saint-Malo au printemps de 1543, pour aller chercher les restes de cette expédition avortée, et rentra définitivement à Saint-Malo, après une absence de huit mois. Nous n'avons sur ces deux derniers voyages de l'illustre malouin que peu de renseignements; une relation du troisième, médiocrement importante, a été traduite en anglais et imprimée

dans la grande collection des voyages de Hakluyt; mais l'original n'est pas connu, et on n'a aucun récit du quatrième voyage.

Après le retour de Roberval, Cartier eut à soutenir un procès; on lui demandait compte des deniers dont il avait eu l'administration pour l'entreprise commune; son intégrité parfaite fut reconnue; on décida même qu'il avait mis du sien plutôt qu'il n'avait profité. On perd sa trace après l'année 1552, et l'on peut croire qu'il dut mourir vers cette époque.

Ainsi l'attention de la France s'était tournée vers ces grandes régions de par delà l'Océan, et des esprits hardis avaient entrevu et rêvé d'importants établissements coloniaux dans l'avenir. Un nom caractéristique avait été donné à cet ensemble de pays qui s'étendait du Saint-Laurent jusqu'à l'embouchure du Mississipi, celui de Nouvelle-France, tandis que tout près, entre les Alleghanys et l'Océan, nos rivaux, les Anglais, fondaient aussi une grande puissance coloniale. De là, dans l'avenir, une lutte d'intérêts et pour nous la perte de nos établissements de l'Amérique du Nord.

La Nouvelle-France se divisait naturellement en deux parties, distinctes par la nature du sol, le climat, les populations et les intérêts, mais communiquant ensemble par les grands lacs et par l'Ohio, la Belle-Rivière, comme l'appelaient nos colons. Au Nord, l'Acadie ou Nouvelle-Écosse et le Canada, avec leurs immenses pâturages, avec leurs magnifiques forêts vierges, furent les premiers pays colonisés par nous. Le climat était rude, surtout en hiver, et cependant assez sain; la terre partout fertile là où on la défrichait; les campagnes étaient remplies d'arbres fruitiers et de vignes sauvages; dans les bois, des arbres d'essences inconnues à l'Europe, excellents pour la construction des navires, un gibier nombreux; dans

les fleuves et les lacs, sur le bord de la mer, le poisson se trouvait avec une incroyable abondance. Les habitants indigènes appartenaient à quatre races principales, ayant d'ailleurs entre elles de grandes affinités : les Sioux, les Algonquins, les Hurons et les Esquimaux; quelques-unes de ces nations, dont l'importance numérique nous est à peu près inconnue, vivaient dans des villes ou dans des villages, cultivant la terre et vivant de pêche principalement; d'autres tribus plus nombreuses vivaient sous la tente, errantes à travers les grands espaces, s'occupant surtout de la chasse. Dans cette vie nomade, au grand air, avec l'hiver rude, ces Indiens se trempaient, s'habituaient à la souffrance, à la fatigue, au mépris du danger; ils devenaient robustes, alertes, pleins de courage et jaloux de conserver leur liberté. Nous les avons vus faire aux compagnons de Jacques Cartier un accueil cordial, et cependant ils voulurent le détourner, à chaque pas qu'il faisait, d'aller plus avant. Et à tous les Français qui se présentèrent depuis, ils firent de même.

D'un caractère doux et humain, ils avaient cependant de tribu à tribu des guerres sanglantes, et ce fut par suite de leurs éternelles divisions que les Européens parvinrent à s'établir dans leur pays. Plus d'une famille, jusqu'alors sédentaire, se retira devant les envahisseurs et vint partager l'existence des tribus nomades; celles-ci reculèrent vers des régions plus froides, dans l'intérieur, où la vie allait être pour elles moins agréable et moins facile, mais où ils conserveraient du moins cette indépendance qu'ils aimaient par-dessus tout au monde. « Nous sommes nés libres, disait un chef iroquois à la Barre, gouverneur de la colonie française en 1684; nous ne dépendons ni du gouverneur français ni du gouverneur anglais. Il nous

est permis d'aller où nous voulons, d'y conduire qui bon nous semble, d'y acheter et de vendre à qui il nous plait. Nous avons cassé la tête aux Illinois et aux Otamis, parce qu'ils ont coupé les arbres de la liberté qui servaient de limites à nos frontières. Nous avons moins fait que les Anglais et les Français qui, sans droit, ont usurpé les terres qu'ils possèdent, sur plusieurs nations qu'ils ont chassées de leur pays pour bâtir des villes, des villages et des forteresses... Je t'assure, au nom des nations (Tsonontouans, Goyoguans, Onontagues, Oneyouths et Aguiés), que nos guerriers danseront la danse du calumet sous les feuillages de l'arbre de la paix, qu'ils demeureront tranquilles sur leurs nattes et qu'ils ne déterreront la hache de la guerre pour couper l'arbre de paix que quand leurs frères, Anglais et Français, conjointement ou séparément, entreprendront d'attaquer des pays dont le Grand-Esprit a disposé en faveur de nos ancêtres. »

Ce grand pays qu'une colonisation sérieuse et une culture habile eussent rendu des plus fertiles et des plus riches est resté très longtemps et est encore en grande partie inculte et pauvre. De ses richesses de tout genre on n'a guère exploité que le bois de ses grandes forêts et les fourrures, tandis que des milliers de navires, venaient d'Europe à Terre-Neuve, sur les côtes d'Acadie et jusque dans le Saint-Laurent, pêcher la sardine, la morue, le hareng, le maquereau et le marsouin dont on tire une excellente huile à brûler. Les Français qui vinrent s'établir dans le Canada ne s'adonnèrent ni à l'agriculture, ni à l'industrie, comme faisaient leurs voisins anglais établis dans cette partie de l'Amérique qui devait devenir les États-Unis. Presque tous ils vécurent de la vie d'aventuriers. Ils s'avancèrent dans les régions à peu près inconnues et désertes qui bordent

au sud et à l'ouest la baie d'Hudson; ils y chassèrent les nombreux animaux à fourrures, la martre, le vison, le rat musqué, le castor, le renard noir et le renard argenté; il s'habituèrent à coucher sur la dure ou sous la tente, à souffrir la fatigue et la faim, à vivre presque de la vie des sauvages. Ils eurent la valeur des flibustiers, sans leur cruauté. Les tendances héroïques de notre race s'épanouirent merveilleusement chez nos Canadiens et ils acquirent une supériorité guerrière très marquée, sur leurs laborieux et pacifiques voisins, venus d'Angleterre. Malgré leur petit nombre ils ne furent point écrasés dans la grande lutte qu'ils soutinrent pour rester à la France pendant le XVIIIe siècle et on peut dire sans exagération que chacun d'eux se montra un héros. Si le gouvernement néfaste de Louis XV avait secondé leurs efforts, ils eussent vaincu et une grande portion de l'Amérique du Nord serait peut-être aujourd'hui une belle colonie française.

Pour expliquer cet insuccès suffit-il de dire que nous n'avons pas le génie colonisateur? Ce mot devenu proverbe mériterait peut-être d'être examiné et discuté. Pour ce qui concerne le Canada, cette explication banale est absolument insuffisante et nous répondrons par une citation d'un beau livre qu'a écrit un Canadien, resté, comme tant d'autres, plein d'attachement à son ancienne patrie, après un siècle de domination anglaise: « On ne saurait trop redire à la France, qui cherche à répandre sa race, sa langue et ses institutions en Afrique, ce qui a ruiné son système colonial dans le Nouveau-Monde où elle aurait dû prédominer. Le défaut d'association dans la mère patrie pour encourager une émigration agricole... l'absence de liberté, et la passion des armes, telles sont les principales causes qui ont fait languir le Canada[1]. »

1. Garneau ; *Histoire du Canada*, Québec, 1846.

Pour juger l'entière vérité de ce que dit M. Garneau, il nous suffira de comparer la situation des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, avec celle des colonies françaises du même continent. Dans les premières, la liberté politique et religieuse se manifeste dès l'origine ; tous les éléments divers, gentlemen anglicans et aristocrates, austères et démocrates puritains, paisibles et tolérants quakers se juxtaposent ; tout ce qui se trouve froissé dans ses intérêts ou dans ses idées dans la mère patrie, tout ce qui est pauvre et courageux, passe la mer sans obstacle et dans le Nouveau-Monde trouve liberté et autonomie : « cette nouvelle Angleterre double l'énergie native de sa race par l'esprit d'égalité et se signale tout d'abord par une grande activité agricole et commerciale. »

Dans les colonies françaises, au contraire, un despotisme politique et un despotisme religieux. Ces hommes à l'esprit hardi et au caractère entreprenant, on veut les soumettre aux lois et aux règlements de la coutume de Paris et de l'administration en France ; le gouverneur, l'intendant ont tous deux un pouvoir arbitraire, presque absolu, les moines aussi ; point d'unité même, car ces différentes autorités sont presque toujours aux prises. Les « jésuites traitent les administrateurs colo-« niaux de persécuteurs de la religion, quand ils ne « leur livrent pas tout sans contrôle et se montrent à « la fois admirables dans leurs missions parmi les sau-« vages et insupportables au milieu de la colonie : con-« traste qui ne peut étonner ; ils savaient avoir de tout, « comme dit Chesterfield, *même des saints*; leurs « habiles chefs envoyaient les saints au poste du dan-« ger, les politiques au poste de l'intrigue. » Le colon anglais, libre, fier, grandi par le sentiment de l'égalité, soutenu par ses voisins et par le gouvernement colonial, occupe d'abord les terres du littoral, puis, s'avançant

progressivement dans l'intérieur, conquiert à la culture les immenses prairies à l'ouest, inoccupées ; cependant le colon français surveillé par une autorité jalouse, soumis sur cette terre nouvelle comme dans l'ancienne à la choquante inégalité des conditions sociales, ne trouvant auprès du gouvernement que défiance et tracasseries, fuit toute servitude ; il s'en va bien loin, n'ayant point d'établissement fixe, cherchant la liberté dans la vie vagabonde, et faisant, pour vivre, le commerce facile des pelleteries.

CHAPITRE XXI

Les Portugais au Brésil. — Les Dieppois. — Colonie de réformés, conduite par Villegagnon. — Sa ruine. — Colonie de Riffaut au Maranham. — Description de cette île. — Ruine de la colonie du Maranham. — Description du Brésil. — Les Tupinamboux; leur aspect; leurs demeures; façon de vivre; fêtes et guerres; qualités et défauts; langue et religion.

Les Portugais semblent dans les premiers temps s'être peu occupés du Brésil, cette terre magnifique dont Cabral avait pris possession et qu'il avait appelée Vera-Cruz. A peine formèrent-ils çà et là sur la côte quelques faibles établissements sans importance, bientôt abandonnés; on ne trouvait point dans cette contrée d'or ou d'argent, et comme on n'estimait alors la richesse d'un pays qu'en raison des métaux précieux qu'il pouvait fournir, personne n'y restait. Thomas de Souza avait cependant fondé la ville de San-Salvador ou Bahia, sur une baie magnifique, destinée à un grand avenir.

Des navigateurs français à la même époque fréquentaient ces parages et formaient des relations commer-

ciales avec les indigènes. C'étaient surtout des navires normands, montés par des Dieppois, qui venaient charger du bois de Brésil, le long de la côte de Guanabara, aujourd'hui Rio de Janeiro. Presque toujours un matelot de l'équipage ou quelque trafiquant se décidait à rester dans une tribu, jusqu'à ce que le navire qui les avait amenés vînt effectuer un nouveau chargement. Au retour ces individus rendaient de grands services et devenaient les interprètes naturels pour les relations ultérieures. Ce fut sans doute par ces marins qu'on eut en France les premiers renseignements sur la terre du Brésil, mais ni les récits qu'ils ont pu en écrire, ni leurs noms mêmes ne sont parvenus jusqu'à nous. Ramusio, dans sa grande collection de voyages publiés en italien, a sauvé le nom d'un d'entre eux, et il appelle grand et célèbre navigateur un capitaine dieppois nommé Crignon qui, en 1529, visita le Brésil et quelques autres parties de l'Amérique méridionale.

En ce moment, la France était déchirée par les querelles religieuses et quelques hommes, qui demandaient la Réforme et allaient embrasser une nouvelle foi, ne trouvaient que haine dans le peuple et persécution dans le gouvernement. Ils résolurent de quitter la France, pour aller par delà les mers chercher un pays où ils fussent libres de penser et de prier comme ils voudraient. Le vice-amiral de Bretagne, Nicolas de Villegagnon de Provins, encouragé par Coligny, imagina d'équiper deux vaisseaux pour le Brésil et d'y transporter une colonie de réformés destinée à fonder une église libre au Nouveau-Monde. Ce projet fut soigneusement caché au roi, et les deux navires furent armés, mais on évita de révéler le but vrai de l'entreprise. Les calvinistes, au dernier moment, avaient perdu l'enthousiasme des premiers jours et, pour compléter l'équipage Villegagnon fut obligé d'accepter des hommes qui sor-

taient des prisons de Paris et de Rouen. Il mit à la voile, au Havre, le 12 juillet 1555 et arriva le 10 novembre suivant à l'embouchure du Juanabara (auj-Rio de Janeiro). Il s'y établit dans une île qui porte encore aujourd'hui son nom et, à peine débarqués, les colons élevèrent pour leur défense un fort qui fut appelé *le fort Coligny*. Villegagnon écrivit bientôt à l'amiral de France, Coligny, pour lui vanter la richesse du pays qu'il nommait *France antarctique*, les dispositions amicales des habitants, et pour demander des renforts et quelques ministres de Genève, ainsi que d'autre personnes bien instruites dans la religion évangélique.

Coligny s'empressa de satisfaire à cette demande et lui envoya trois navires, avec trois cents hommes parmi lesquels Calvin avait fait embarquer Pierre Richier et Guillaume Chartier, ministres protestants, accompagnés de Jean de Léry et de quelques autres étudiants en théologie. Ce Jean de Léry nous a laissé de cette expédition et aussi de ses longues courses chez les sauvages une relation fort intéressante. La petite flotte, commandée par Bois-le-Comte, neveu de Villegagnon, partit de Honfleur le 19 novembre 1556 et n'arriva au fort Coligny que le 7 mars 1557.

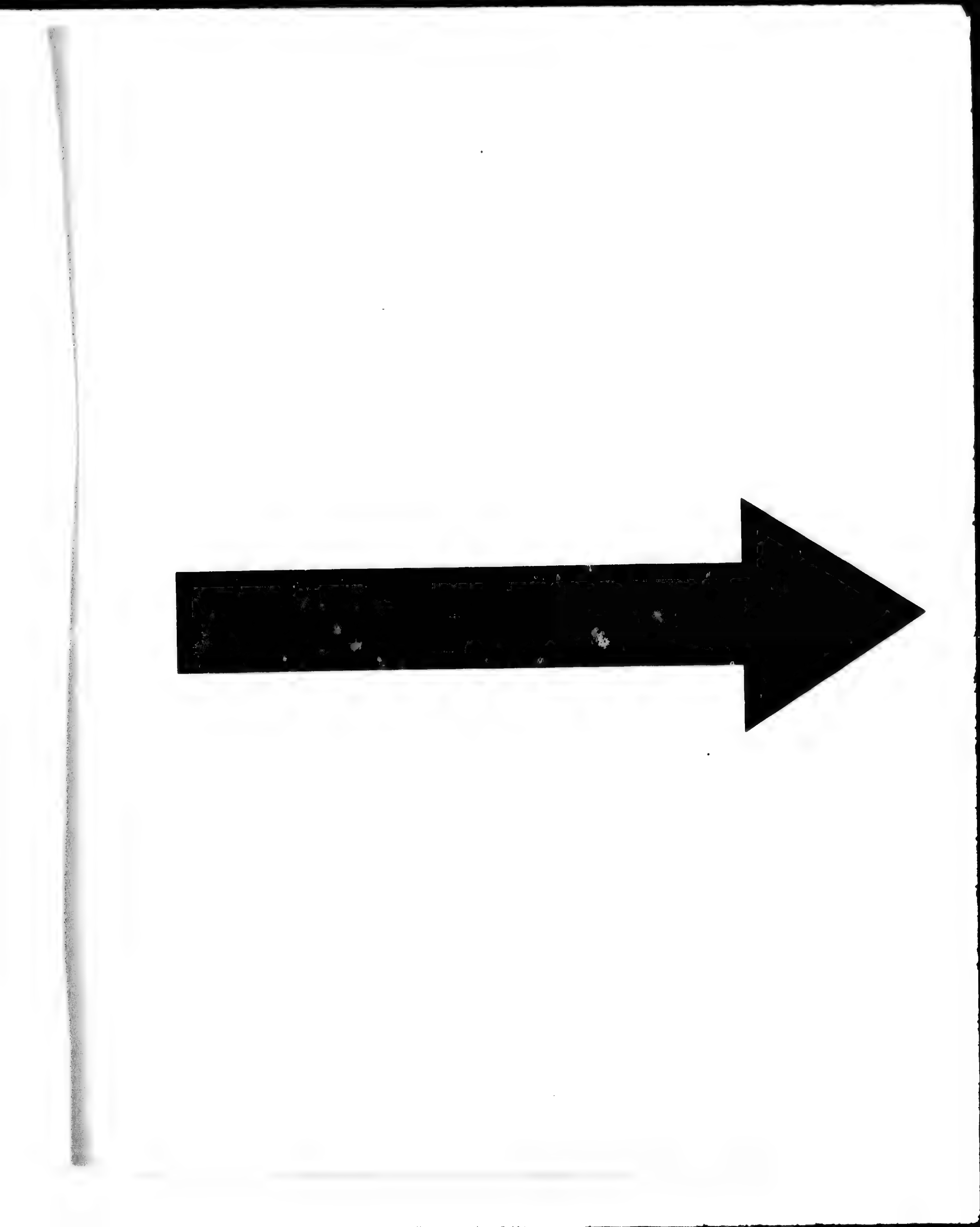
Mais le caractère dur et absolu du gouverneur qui, habitué à commander sur des vaisseaux, voulait dans la colonie être aussi maître, l'esprit dominateur des ministres amenèrent d'interminables querelles, et enfin une séparation. Un certain nombre de réformés quittèrent l'île Villegagnon et vinrent s'établir sur la terre ferme où ils restèrent jusqu'à leur retour en France. Les discordes théologiques vinrent ajouter aux difficultés que créaient pour les colons le changement de climat et la faible connaissance qu'ils avaient du pays. Si l'on en croit un écrivain calviniste généralement exact et bien informé, Pierre de la Place, le gouverneur

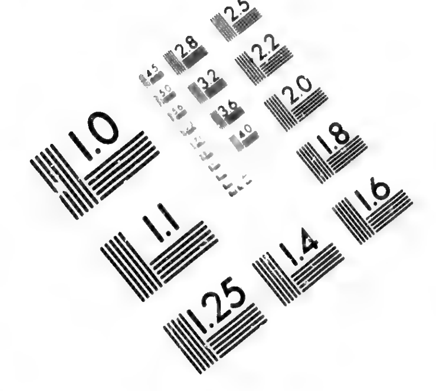
averti des persécutions ordonnées contre le protestantisme en France, prit peur et déclara formellement à ses compagnons « qu'il ne tiendrait aucune résolution si elle n'était yssue de Sorbonne. » La peur le rendit féroce, il dénonça plusieurs religionnaires qui revenaient en France ; bien plus « il fit précipiter dans la « mer trois hommes pour le fait de ladite religion, « nommés Du Bordel, Mathieu Verneil et Pierre Bour« don[1]. »

Un an plus tard environ, Villegagnon, se voyant abandonné par la plupart des siens laissa quelques soldats dans le fort et vint en France, chercher des secours ; sa conduite y fut généralement blâmée, et il n'obtint rien de ce qu'il demandait ; pendant ce temps les Portugais, sous la conduite de Menu de Sa, venaient en grand nombre assiéger le fort Coligny ; il n'était défendu que par une poignée d'hommes, quelques soldats français auxquels s'étaient joints volontairement quelques *Tupinanbas*. Ils firent une résistance héroïque ; mais le nombre l'emporta ; les Portugais demeurèrent maîtres du fort et de la baie et fondèrent Rio de Janeiro. Ainsi fut détruite, presque dès sa naissance, une colonie française qui dans d'autres circonstances eût pu devenir florissante. Villegagnon ne manquait ni d'intelligence ni de courage, ce qui lui faisait défaut, c'était de connaître les hommes et de savoir s'en servir. Si ses compagnons et lui ne s'étaient point brouillés et si la France avait soutenu ses enfants expatriés, nul doute que Rio de Janeiro ne fût devenu la capitale d'un grand établissement français.

Trente ans plus tard, les Français tentèrent encore de fonder un établissement au Brésil, dans la belle

1. Pierre de la Place : *De l'estat de la Religion*, l. I, p. 25.





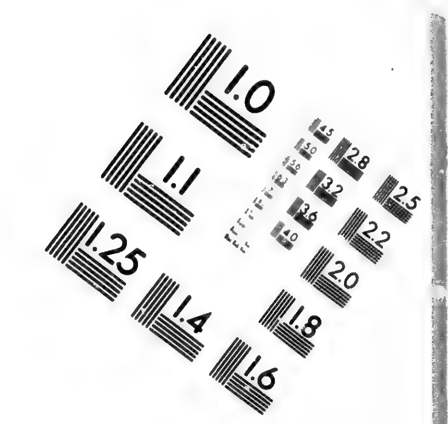
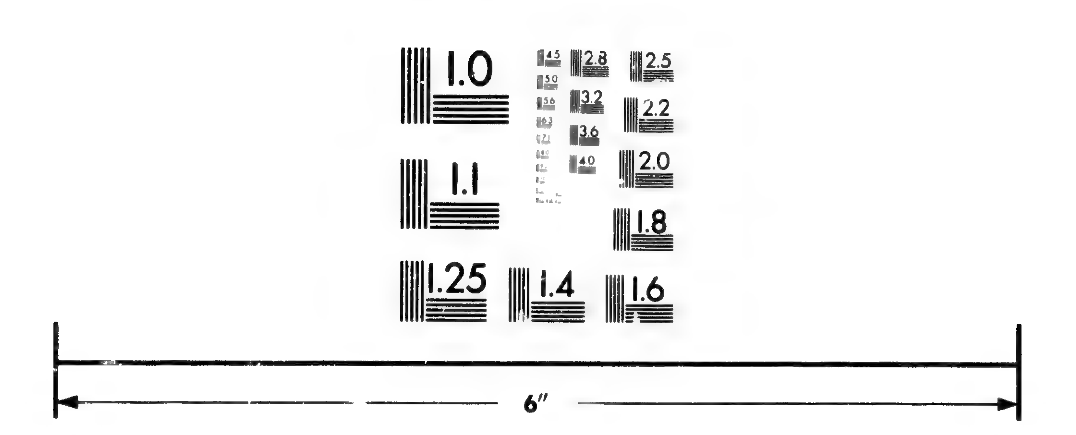


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



province de Maranham. Voici ce qu'on lit au commencement du voyage de P. Claude d'Abbeville. « Soubs « l'heureux et paisible règne d'Henry le Grand, le qua« trième du nom, roy de France et de Navarre, un « capitaine français nommé Riffault, ayant équipé trois « navires, se partit pour aller au Brésil, le quinzième « de mai de l'année 1594 avec l'intention d'y faire quel« que conqueste ; chose qui lui semblait facile et qui « l'eut été sans la division et discorde qui survint entre « les Français et l'échouement de son principal vais« seau. Lesquelles choses étonnèrent tellement le sus« dit capitaine Riffault, que perdant tout courage il se « retourna en France.

« Mais voyant que le vaisseau qui lui restait, n'était « pas suffisant pour contenir le nombre de Français « qu'il avait amenés, il fut contraint d'y en laisser une « bonne partie, entre lesquels était un jeune gentil« homme nommé M. des Vaux, natif de Sainte-Maure « en Touraine, lequel, avec d'autres Français s'accom« pagnant de quelques Indiens, marcha si valeureuse« ment en guerre contre d'autres Indiens qu'il y con« quit plusieurs insignes victoires, se façonnant toujours « aux mœurs et coutumes du pays après avoir reconnu « la beauté et les délices de cette terre, la fertilité et « fécondité d'icelle, en ce que l'homme saurait désirer, « tant pour le contentement et récréation du corps hu« main, que pour l'acquisition de tout plein de richesses, « qui avec le temps en pourraient provenir à la France. « Outre la promesse que ces Indiens lui firent de rece« voir le christianisme, ils acceptèrent aussi dudit des « Vaux l'offre qu'il leur fit de leur envoyer de France « quelque personne de qualité pour les maintenir et « défendre de tous leurs ennemis, jugeans l'humeur « française plus sortable à la leur qu'aucune autre, « pour la douceur de la conversation. »

Quelque temps après, en effet, un capitaine de grand courage, nommé La Ravardière, vint s'établir dans l'île de Maranham et y fonder la ville de Saint-Louis, appelée depuis San-Luiz. La colonie comptait dix missionnaires capucins, parmi lesquels le Claude d'Abbeville, qui nous a laissé le récit de cette expédition. La nouvelle ville devint bientôt florissante, les Tupinambas et les Français vivaient dans une parfaite entente et un grand nombre même s'étaient convertis. Quelques-uns d'entre eux furent envoyés à Paris et y excitèrent une grande curiosité. Ils firent en langue tupi, un discours au jeune roi (Louis XIII) et à la reine mère (Marie de Médicis). Mais les Portugais conçurent une vive inquiétude de cet établissement formé par les Français dans l'île de Maranham et par ordre du gouverneur du Brésil Gaspart de Souza, Jeronimo d'Albuquerque Coelho marcha contre notre colonie. Les Français et les Tupinambas se défendirent vaillamment, mais ils éprouvèrent des pertes importantes. La Ravardière fut obligé de capituler et revint en France. On ne peut pourtant pas dire que son séjour dans l'île de Maranham ait été complètement inutile : une grande ville avait été fondée ; un grand nombre de tribus s'étaient soumises et avaient abandonné l'horrible coutume de dévorer leurs prisonniers. Douze cents kilomètres de côtes avaient été reconnus par le chef lui-même. Des expéditions poussées très loin dans l'intérieur avaient fait un peu mieux connaître un pays jusqu'alors presque inexploré.

Ceux qui avaient commencé l'expédition firent de nouveaux efforts à la cour de France pour tenter une nouvelle entreprise. Mais un parti puissant s'y opposa. C'était alors la minorité de Louis XIII. Richelieu n'était pas encore au pouvoir ; de petits intérêts se partageaient la France ; le Brésil fut oublié, et perdu à jamais pour

nous, il appartiendra désormais sans conteste aux Portugais.

Le Brésil avait paru à tous les navigateurs un vrai pays de merveilles; la beauté de son climat, l'étendue de ses plaines fertiles entrecoupees par de grands fleuves, les forêts immenses, peuplées d'oiseaux et d'animaux inconnus avaient vivement frappé les imaginations et les écrivains du XVI[e] et du XVII[e] siècles croient, comme jadis Christophe Colomb dans la région de l'Orénoque, y retrouver le paradis terrestre. « La Sainte Écriture, « dit le P. Claude d'Abbeville[1], fait grand estat de la « beauté du paradis terrestre, particulièrement à cause « d'un fleuve qui sourdait d'icelui, arrosant ce lieu de « volupté. Je me contenterai de faire remarquer ici « que ce pays du Brésil est merveilleusement embelly « de plusieurs grands fleuves et rivières... Ces belles « rivières tempèrent tellement l'air et attrempent si « bien la terre, qu'elle est continuellement et en tout « temps verte et florissante. » Cette description est vraie des environs de Rio de Janeiro, vraie aussi de la plus grande partie de l'empire brésilien; elle est vraie surtout de cette belle province de Maranham où s'établit la seconde colonie française. Nous ne résistons pas pas au plaisir de citer encore, du même père Claude d'Abbeville, une page sur l'aspect des campagnes de l'île de Maranham. « En quelques endroits, il y a de « très grandes et épaisses forêts, de diverses sortes « d'arbres inconnus par deça, la plupart desquels paraissent fort médicinaux, rendant force gommes et « huiles des plus odoriférantes. L'on y voit des arbres « beaux et droits d'une admirable hauteur, dont on « retire les bois jaunes, les bois rouges et les bois

1. Il faisait partie de l'expédition de La Ravardière et nous en a laissé une relation fort curieuse.

« madrez (tachetés) que l'on met icy en usage pour
« faire les teintures et quelques pièces d'ouvrages de
« prix et de valeur. — Il fait bon voir les campagnes
« diaprées d'une infinité de belles et diverses cou-
« leurs, et d'herbes et de fleurs; vous n'y en pouvez
« trouver aucune semblable aux nôtres, sinon le pour-
« pier, qui vient naturellement, sans être semé. Il ne
« se peut dire combien il y a de beaux et rares simples
« par les bois et campagnes comme aux montagnes
« et vallées. Nos arboristes auraient bien là de quoi
« passer leur temps; et quant à moi, je ne puis croire
« qu'il n'y en aye beaucoup de très rares et très sou-
« verains. »

Le Brésil, malgré la richesse extraordinaire de ses forêts de bois de teinture et de construction, malgré la fertilité de ses plaines, fut longtemps une colonie peu appréciée par le Portugal ; mais en 1698, quand on y découvrit de l'or, ce fut l'asile et le lieu de rendez-vous de tous les pauvres et de tous les aventureux que ne pouvait nourrir la métropole ; en 1728, on y trouva des diamants, et la population augmenta dans des proportions étonnantes; aujourd'hui le Brésil a pris place parmi les puissances qui comptent dans le monde, et, administré par un empereur d'une haute intelligence et d'une raison élevée, il semble appelé à d'assez hautes destinées

Les Français, dans cette grande région, explorèrent surtout et connurent le pays qu'habitaient les Tupinambas. Leur nom est écrit de façons très diverses, tantôt Tupinambas, tantôt Toupinamboux; la meilleure forme, suivant M. Denis, serait assez étrange; ce serait celle de *Tououpinamboults*, donnée par Jean de Lery. le plus ancien auteur qui en ait parlé. Ils habitaient d'abord les environs de Rio de Janeiro, et furent en bonnes relations avec les Français ; mais quand les

Portugais vinrent s'établir à la place de ceux-ci, les Tupinamboux émigrèrent vers le Nord pour échapper à la servitude et allèrent dans l'île de Maranham fonder vingt-huit villages ayant chacun leur chef et vivant paisiblement sous la domination française L'abondance du gibier, la fertilité des terres, la facilité que tant de petits fleuves présentaient pour la pêche, leur firent oublier bientôt leur ancienne patrie. En 1616, ils se révoltèrent contre l'oppression portugaise, mais ils furent massacrés et les débris de leurs tribus furent refoulés jusque dans les forêts vierges qui avoisinent les bouches de l'Amazone. Dès lors cette puissante nation disparaît entièrement de l'histoire, et, suivant quelques voyageurs, les Apiacas et les Cahivas, tribus très faibles, en seraient aujourd'hui les seuls restes connus.

Les Toupinamboux étaient grands, bien faits, robustes et agiles; « quant à leur couleur naturelle, attendu la région chaude où ils habitent, n'étant pas autrement noirs, ils sont seulement basanés, comme vous diriez les Espagnols ou Provençaux. Au reste, chose non moins estrange que difficile à croire à ceux qui ne l'ont vu, tant hommes, femmes qu'enfants, vont coustumièrement aussi nuds qu'ils sortent du ventre de leurs mères, sans montrer aucun signe d'en avoir honte ni vergogne. » Ils avaient aussi une singulière coutume qui était spéciale aux peuplades de l'Amérique méridionale; leur lèvre inférieure était dès l'enfance percée d'un trou, dans lequel ils passaient un morceau de jade, d'os ou de bois; c'est cette sorte d'ornement qu'on a appelé barbote ou botoque. Quelquefois ils ne se contentaient pas d'un seul placé à la lèvre, ils en mettaient de semblables aux deux joues, et les premiers explorateurs ont rencontré des Tupinamboux qui avaient jusqu'à sept pierres enchâssées en diverses

parties du visage. Parfois aussi ils se teignaient la peau en diverses couleurs, principalement en noir bleuâtre et en rouge orangé; et quand ils allaient à la guerre, ils ornaient leur tête d'un grand diadème de plumes éclatantes, toutes raides et diminuant de hauteur à mesure qu'elles s'éloignent du front où elles avaient de 25 à 30 centimètres de hauteur. Ainsi costumés, ils avaient un aspect véritablement effrayant et c'était d'ailleurs dans ce but qu'ils se tatouaient, pour faire peur à leurs ennemis. Aussi les femmes ne portaient ni le botocude, ni le diadème, mais elles se faisaient peindre la face.

Les Tupinamboux avaient des sortes de cabanes fort semblables aux tonnelles de nos jardins, mais beaucoup plus grandes et pouvant contenir de vingt à trente familles. Le toit était couvert de feuilles de palmiers ou avec de longs roseaux. Des ouvertures aux deux extrémités servaient de portes et permettaient à l'air de circuler. A des pieux étaient suspendus de nombreux hamacs de coton, tandis qu'une espèce de grenier servait à contenir ce qui appartenait aux diverses familles. Parfois, en temps de guerre, des fortifications, des palissades et des espèces de chevaux de frise défendaient chacune de ces habitations.

Ils vivaient principalement de pêche et de chasse, mais la terre leur fournissait en outre quelques végétaux, tels que le manioc, la patate, l'igname, le maïs, les fruits du bananier, du palmier, diverses sortes d'amandes et une foule d'autres fruits. Plus prévoyants que la plupart des autres peuplades sauvages, ils savaient conserver la viande et le poisson en le faisant sécher au soleil. Ce procédé qu'ils appelaient *boucaner* et le mot lui-même nous ont été transmis par eux et il est encore en usage dans la plus grande partie du Nouveau-Monde. Tous les soins de préparer la

nourriture et de cultiver les terres étaient dévolues aux femmes, tandis que les hommes allaient à la chasse et à la pêche, fabriquaient les armes, les canots et les *jangadas*, radeaux encore en usage dans les memes régions.

De grandes fêtes précédaient ou suivaient les guerres, et avaient lieu en certaines circonstances solennelles. Des danses, des chansons, de longues libations d'une liqueur enivrante dont il y avait une trentaine d'espèces semblables à la bière et dont la plus renommée était le *caouin*, puis l'absorption des vapeurs du petun ou tabac étaient les principaux actes de la fête. Les villages voisins s'invitaient d'avance à un caouin, comme on s'invite parmi nous à un punch ou à un thé.

Ils allaient fréquemment à la guerre, avec des arcs que les Européens pouvaient à peine tendre et de fortes massues que les anciens voyageurs appellent *épées de bois*, armes terribles entre leurs mains. Les luttes étaient acharnées, sans trève ni merci. Les prisonniers étaient réservés pour être solennellement sacrifiés dans quelques fêtes, et leurs membres grillés étaient avidement dévorés par les sauvages. Mais à côté de ces cruautés, dont les détails nous font frémir, il faut signaler chez les Tupinamboux de grandes qualités qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez des peuples d'un etat social aussi peu avancé. L'égoïsme leur était inconnu ; dans les misères si fréquemment renouvelées de la vie sauvage, le faible n'était jamais sacrifié et le fort se résignait le premier à souffrir. Durant les famines, l'esclave lui-même était servi avant le chef. Le vol était rare aussi; jamais ils ne s'appropriaient les objets d'autrui par la force ou la ruse, et ils montrèrent une inviolable bonne foi dans leurs transactions de nation ou de particuliers, avec les peuples étrangers, notam-

ment avec les Français. Il n'y a peut-être pas d'exemple qu'un traité de paix fait avec les Européens ait été rompu par les Tupinamboux.

Les idées religieuses de ces peuples nous sont assez mal connues ; il semble qu'ils reconnaissaient un principe suprême, un être puissant et terrible, père et fondateur de leur race, qu'ils désignaient sous le nom de Tupan ; puis un génie du mal, qui lutte contre le premier et qu'ils nommaient Auhanga. Au-dessous de ces deux divinités rivales, il y avait de bons génies et de mauvais génies. Mais les Tupinamboux ne leur rendaient aucun culte et laissaient ce soin à des prêtres, à la fois sorciers et médecins.

CHAPITRE XXII

Colonie française en Floride. — Ruine de la colonie. — Pirateries à l'égard des Espagnols. — Horrible vengeance de ceux-ci. — Aventures de de Gourgues. — Il massacre les Espagnols en Floride. — Son retour et sa mort.

Les essais tentés pour l'établissement de colonies françaises n'avaient donc point réussi dans la baie de Rio de Janeiro; ceux qu'on fit sur d'autres points n'eurent pas de plus heureux résultats. Après l'insuccès de l'intrépide mais imprudent Villegagnon, que les réformés appelèrent le *Caïn de l'Amérique*, Coligny n'avait pas cessé d'espérer que sur quelque point du nouveau continent on pût faire prospérer une colonie de protestants. La Floride, qui venait d'être découverte, lui parut très propre à l'accomplissement de ses desseins. Les Espagnols avaient tenté plusieurs fois de s'y établir, mais ils avaient toujours été repoussés par les naturels, et le pays, suivant le droit du temps, était à prendre pour celui qui saurait le conquérir. L'amiral proposa au roi d'y envoyer un grand nombre de ses coreligionnaires, et Charles IX ayant approuvé ce projet, il plaça sous le commandement de Jean Ribaut et de René de

Laudonnière deux navires, sur lesquels étaient embarqués 500 marins et soldats d'élite, tous huguenots. L'expédition quitta Dieppe le 18 février 1562 et s'arrêta dans une baie qui reçut le nom de Port-Royal (Caroline du Sud). Après avoir construit un fort qu'ils nommèrent Charles, les deux chefs remirent à la voile et rentrèrent à Dieppe le 20 juillet.

La colonie cependant était gouvernée par un capitaine du nom d'Albert, caractère orgueilleux, indomptable et dur. Il commit les mêmes fautes qu'avait commises Villegagnon. Soldats, marins et colons ne pouvant supporter sa rigueur s'unirent pour l'assassiner ; la colonie n'en fut pas plus heureuse ; le changement de climat, l'ignorance des lieux, le manque de vivres, la ruinèrent. Ceux qui survécurent aux misères de tout genre furent parfois obligés de manger de l'homme. Et avec cette existence si malheureuse, la moralité disparut ; le vol et l'assassinat devinrent choses coutumières. Ces faits étaient complètement inconnus en France, et Laudonnière partit de nouveau pour la Floride, en 1564, avec un nombreux convoi d'émigrants parmi lesquels quelques gentilshommes distingués et braves. Mais les provisions qu'il apportait durèrent peu de temps, la famine de nouveau exerça ses ravages, et les excès, qu'elle avait une première fois produits, reparurent. Les colons se révoltèrent; un officier s'empara de la personne de Laudonnière et les mutins le forcèrent même de signer une patente qui les autorisait à se rendre dans les possessions espagnoles pour y chercher des vivres ; sous ce prétexte, ils armèrent deux bâtiments légers, parcoururent l'archipel des Lucayes et gagnèrent les parages de l'île de Cuba, où ils commirent de nombreuses déprédations. Ils préparaient ainsi contre la colonie naissante une vengeance des Espagnols qui allait être terrible.

Laudonnière, pendant que les plus mutins étaient allés faire au loin une guerre de flibustiers, rétablit le fort Caroline qu'on avait élevé, puis détruit, et s'occupa à placer les nouveaux colons que le capitaine Ribaut venait d'amener de France. Cependant des difficultés avec quelques tribus indiennes rendaient déjà l'œuvre de colonisation fort difficile, quand une flotte espagnole parut tout à coup au large. Pedro Menendez, qui la commandait, somma les Français de se rendre à merci; il promettait : « que les catholiques seraient humainement traités, mais que les hérétiques ne devaient espérer aucune grâce, » et aussitôt il fit attaquer le fort avec les canons de la flotte ; mais ce fut sans effet. Il fut repoussé aussi dans une attaque contre les navires français qui étaient à l'ancre.

Enflé sans doute par ces premiers succès, le capitaine Ribaut voulut prendre l'offensive, malgré les sages conseils de Laudonnière et il embarqua tous les hommes valides. Une violente tempête jeta ses navires en pleine mer, et ainsi il ne put s'approcher de la flotte espagnole ; il laissait le fort sans défense, avec quelques hommes seulement, presque tous malades ou blessés, pour toute garnison. Les Espagnols en profitèrent pour débarquer sans être inquiétés et donner l'assaut. Laudonnière avec ses quarante hommes résista énergiquement, mais enfin le fort fut pris ; le gouverneur et un seul soldat purent s'échapper; tous les autres, officiers, soldats, colons inoffensifs, furent pendus avec cette inscription sur le gibet : « pendus, non comme Français, mais comme hérétiques. » Un peintre dieppois Jacques Le Moyne de Mourgues, qui accompagna J. Ribaut et a écrit *La Relation du capitaine Ribaut à la Floride*, raconte avec indignation les crimes commis par les Espagnols. « Ces massacreurs et bourreaux d'Espagne, dit-il, pour couronner leur

sanglante tragédie, firent un beau grand feu de joie, et ayant entassé là dessus, tous les corps d'hommes, de femmes et des petits enfants, les réduisent en cendres, disant que c'étaient des méchants luthériens, qui étaient venus infecter cette nouvelle chrétienté et y semer des hérésies. Cette furieuse troupe rejetait même sa colère et sanglant dépit sur les morts, et les exposèrent en montre aux Français qui restaient sur l'eau et tachaient à navrer le cœur de ceux auxquels, ils ne pouvaient, comme ils eussent bien voulu, démembrer les corps, car arrachant les yeux des morts, les fichaient au bout des dagues et puis avec cris, hurlements et toute gaudinerie les jetaient contre nos Français vers l'eau. » Une nouvelle tempête livra Ribaut, qui se fia à la foi espagnole et fut cependant poignardé. On écorcha sa peau et on planta les lambeaux à des piquets autour du fort.

Laudonnière revint en France raconter toutes ces horreurs et demander vengeance. Charles IX parut un instant ému et demanda des explications au gouvernement espagnol ; celui-ci nia le fait et l'affaire fut oubliée ; tant ce gouvernement français, faible, hésitant, livré à des femmes, à des cardinaux et des moines, avait peu le souci de sa dignité et de l'honneur de la nation.

Ce que le roi de France ne pouvait ou ne voulait pas faire, un particulier l'accomplit, un homme dont l'histoire doit honorer et célébrer le nom, Dominique de Gourgues. Né à Bordeaux, il avait, dès son jeune âge, pris part à quelques expéditions lointaines et dans une, avait été fait prisonnier par les Espagnols. Ceux-ci le traitèrent durement, comme ils faisaient toujours à l'égard de leurs captifs et il dut pendant de longues années ramer sur leurs galères. Cet homme riche, instruit, et d'assez haute naissance supporta avec rage un tel traitement et la haine de l'Espagne grandit chaque

jour dans son cœur. Quand la galère sur laquelle il ramait fut prise par des pirates turcs, il changea de maîtres, puis fut enfin délivré par des chevaliers de Malte. A peine de retour dans sa ville natale, il ne songea qu'à une chose, se venger des Espagnols; il avait pour eux cette haine durable et concentrée qu'Annibal avait jadis pour les Romains.

Il arma à ses frais, avec l'aide de quelques amis, trois petits bâtiments, marchant également à la rame et à la voile, pour aller attaquer les Espagnols en Amérique. Il choisit leurs colonies de Floride pour futur théâtre de ses exploits, voulant venger, en même temps que lui même, l'honneur du nom français. Il partit avec 80 hommes d'équipage et 100 arquebusiers, obligé de cacher ses desseins pour pouvoir sortir de Royan (près Bordeaux). Après une longue et pénible traversée, il fut fort bien accueilli par les Indiens, qui supportaient avec peine la dure domination des Espagnols. Ils lui envoyèrent leurs meilleurs guerriers, et avec leur aide il s'empara de la ville de Caroline, bâtie sur l'emplacement de l'ancien fort français, et de deux petits forts élevés aux environs. Un Indien, par inadvertance, fit, à quelque temps de là, éclater le magasin aux poudres et de Gourgues dut, faute de munitions, revenir en France. Avant de s'embarquer il fit pendre 88 prisonniers espagnols aux mêmes arbres où les Français avaient été pendus deux ans auparavant et fit mettre au-dessus, à la place de l'ancienne inscription, cette autre : « *Pendus, non comme Espagnols, mais comme traîtres et meurtriers.*

En France, il venait seulement chercher des renforts et des munitions ; il avait promis aux Indiens qu'il reviendrait parmi eux et voulait tenir sa promesse. Mais il fut mal reçu à la cour et quand le gouvernement espagnol demanda la tête du courageux vengeur des

compagnons de Ribaut, Charles IX voulait la livrer. De Gourgues fut obligé de se cacher comme un malfaiteur; il mourut peu après, au moment où Élisabeth d'Angleterre l'appelait au commandement d'une flotte destinée à soutenir le roi de Portugal contre les Espagnols. De Gourgues a eu le malheur de ne point naître en des temps propices. François Ier ou Henri IV eussent utilisé son courage et son audace ; il vint au temps où la cour de France, au lieu de lutter contre l'Espagne, tremblait et s'humiliait devant elle. Les particuliers seuls osaient quelque chose et la bravoure d'un de Gourgues contraste heureusement avec la lâcheté d'un Charles IX. De beaux pays étaient perdus, parce que le gouvernement ne soutenait pas nos marins ; mais l'honneur national était à peu près sauf.

CHAPITRE XXIII

Les Anglais. — Hugues Willougby. — Sir Francis Drake. — Voyage autour du monde. — Walter Raleigh. — Les Hollandais.

Les Anglais n'avaient pas attendu pour chercher de nouvelles terres que les Espagnols et les Portugais eussent découvert la plus grande partie du nouveau monde. Nous avons vu déjà qu'au Canada, Sébastien et Jean Cabot, le fils et le père, avaient précédé nos explorateurs et qu'ils avaient, presqu'en même temps que Christophe Colomb dans le Sud, découvert dans le Nord la terre ferme d'Amérique. Mais après cette grande navigation et les importantes découvertes qui en résultèrent, les Anglais semblent s'être un instant arrêtés; et pendant presque un demi-siècle, on ne voit pas de grande expédition. De Cabot jusqu'à Drake, ils n'ont pas un marin qui soit bien connu. Un seul a mérité d'être mentionné par l'histoire, non à cause des découvertes qu'il a faites, mais parce qu'il mourut, renfermé au milieu des glaces, victime de son audace, Hugues Willoughby. Sa vie nous est entièrement in-

connue avant 1553. A cette époque une expédition de 3 vaisseaux fut équipée à Deptford pour chercher une route vers la Chine, en passant par le nord-est. A la hauteur de Wardhus, en Norwège,une tempête sépara les vaisseaux. Celui que montait Hugues Willoughby vint s'échouer près du cap Siviatoi-Non. Il fallut hiverner ; maintes fois, les pauvres exilés voulurent aller à la découverte ; ils ne purent sortir du champ de glaces où ils étaient enfermés ; l'année suivante, des pêcheurs russes trouvèrent le navire avec les cadavres de ceux qui le montaient ; un testament prouvait seulement que la plupart des membres de l'expédition étaient encore vivants au mois de janvier 1554. C'est surtout à cette fin malheureuse que Hugues Willoughby doit d'être connu.

Sir Francis Drake est une des gloires maritimes de l'Angleterre et un des hommes de mer les plus hardis dont l'histoire ait à raconter les exploits. Tout enfant il fut mousse à bord d'un bâtiment de commerce. Sa vive intelligence, son audace et la franchise de son caractère lui valurent l'estime et l'affection de son patron et quand celui-ci mourut, il laissa son navire au jeune matelot à peine âgé de dix-huit ans. Mais la vie tranquille du caboteur ne pouvait satisfaire les goûts du jeune Drake ; les récits des merveilles qu'on trouvait au Nouveau-Monde, le bruit des exploits accomplis par les Espagnols et les Portugais avaient allumé en son esprit le désir de voir les pays nouveaux. Un homme de même trempe et de semblable audace, projetait alors de mener une expédition au Mexique et ne voulait rien moins que chasser les Espagnols de ce riche empire d'où ils tiraient d'incroyables trésors. C'était un Anglais John Haukins. Drake s'associa à sa fortune ; il vendit le petit navire qu'il avait reçu en legs de son ancien patron et mit tout ce qu'il possédait dans l'entreprise

19

de Haukins. Mais elle ne réussit point ; les Espagnols coulèrent bas trois des six bâtiments qui composaient la flotte, et Drake revint en Angleterre complètement ruiné. Les pertes qu'il avait subies et les horreurs dont il avait été témoin lui inspirèrent pour l'Espagne une haine profonde ; il fit, comme de Gourgues, le serment de lui nuire autant qu'il pourrait. Il tint son serment ; les marins d'Espagne, les colonies d'Amérique tremblèrent au seul bruit de son approche ; son nom fut le plus exécré de tous, et les écrivains espagnols pendant deux siècles vont le charger de leur malédiction.

Pendant les années 1570 et 1571, il fit plusieurs voyages aux Indes occidentales et il acquit bientôt une connaissance précieuse de ces régions qu'il allait remplir du bruit de ses exploits. En 1572 il arma deux bâtiments de guerre, le *Dragon* de 80 tonneaux, le *Cygne* de 25 et il partit pour attaquer les riches colonies espagnoles de la Colombie ; il prit la ville de Nombre de Dios, mais bientôt attaqué par des forces supérieures, il fut obligé d'en sortir et de reprendre la mer. Il se vengea en capturant de nombreux vaisseaux et en brûlant la ville de Santa-Cruz ; il avait infligé aux Espagnols une perte de plus de deux millions. Sa vengeance était pour le moment satisfaite, il revint en Angleterre.

Son retour dans ce pays fut un véritable triomphe. Ses marins et lui avaient acquis d'incalculables richesses et l'orgueil national des Anglais était flatté de ces rapides et brillants exploits. Drake profita de sa fortune et de l'enthousiasme qu'on lui témoignait pour préparer de nouvelles victoires ; un grand projet avait germé et mûrissait dans son esprit ; il voulait comme Magellan faire le tour du monde et, apparaissant tout à coup sur les principaux points de l'empire colonial des Espagnols porter partout la terreur de son nom. Il fut admis à

exposer ses desseins devant la reine Elisabeth ; cette reine, capable de comprendre toutes les grandes idées et qui voyait avec peine le développement énorme de la puissance espagnole, applaudit à cette idée et elle mit à la disposition de Drake tout ce qui lui était nécessaire pour préparer cette mémorable expédition. Avec 5 bâtiments de l'État, Drake partit de Plymouth le 13 ou le 19 décembre 1577.

Le 20 août de l'année suivante, il entrait dans le détroit de Magellan, ayant capturé sur sa route maint vaisseau portant le pavillon ennemi. Mais là la navigation devenait particulièrement difficile ; il fallut 16 jours pour franchir le détroit et à sa sortie une tempête assaillit la flotte; un vaisseau fut perdu, mais les autres continuèrent leur route. On mouilla ensuite, devant l'île Mocha, une des grandes îles qui bordent la côte du Chili, on y séjourna quelque temps ; on répara les navires qui en avaient grand besoin, le personnel prit le repos qui lui était nécessaire, après les travaux qu'il venait d'accomplir. Puis les vaisseaux mirent à la voile et gagnèrent le large. Quelque temps après les Anglais paraissaient tout à coup devant les ports du Chili et du Pérou, pillant les arsenaux et les trésors, brûlant les principaux établissements espagnols, laissant partout après eux la dévastation et la ruine. De là ils remontèrent vers le nord, jusqu'au-dessus de la Californie et prirent possession du grand pays qui s'étend à l'ouest des États-Unis et qu'ils appelèrent *Nouvelle Albion.* Ils y relâchèrent quelque temps, et repartirent le 29 septembre 1579 ; mais manquèrent échouer sur des roches près des Célèbes, gagnèrent Java, puis le Cap, d'où ils revinrent directement en Angleterre. Drake rentra à Plymouth le 5 novembre 1880, gorgé de richesses, las de pillage et ayant acquis par le monde ntier une juste réputation d'audace et d'habileté. Il

avait fait en trois ans le tour du monde en pirate, en conquérant et en grand marin. Mais les Espagnols le poursuivirent dans sa patrie, comme ils avaient poursuivi de Gourgues en France ; ils demandèrent sa tête ; la reine répondit avec hauteur. Quelque temps après elle donna à l'amiral un éclatant témoignage d'approbation. Le 4 avril 1581, elle se fit conduire au vaisseau qu'il montait et voulut dîner à son bord ; elle le fit manger à côté d'elle et devant une foule de gentilshommes l'arma chevalier. Puis elle décida que le navire sur lequel Drake avait fait le tour du monde serait conservé avec soin, comme un monument indestructible de sa gloire et de celle de l'Angleterre.

Drake avait servi la géographie et découvert une grande étendue de côtes dans les deux Amériques. Désormais il sera surtout un soldat, toujours aussi intrépide, toujours aussi heureux, si redoutable que l'Espagne mettra sa tête à prix. Un petit échec qu'il éprouva un jour lui fit contracter une fièvre dont il mourut en 1595, plein de richesses, couvert de titres et de gloire. On ne peut nier qu'il n'ait souvent agi dans sa guerre contre les Espagnols en pirate et en flibustier, mais il fut un des plus aventureux capitaines de ce siècle d'aventuriers, et les Anglais s'en enorgueillissent comme d'un des plus grands marins qui aient jamais été.

Les noms de Hudson, de Davis, qui découvrirent des baies ou détroits, celui de Forbisher, sont pâles et s'effacent à côté de celui-ci : un seul, celui de Walter Raleigh, peut marcher de pair avec lui. Ce grand homme, d'un esprit singulièrement ouvert, egalement apte à tout, explora le premier les Guyanes où le siècle suivant placera l'Eldorado, et fonda en Amérique une colonie qui devait bientôt devenir prospère. Il l'appela Virginie, en l'honneur de la reine Élisabeth,

qui ne se maria jamais. Mais son histoire appartient surtout au XVIIe siècle, et Walter Raleigh aura sa place dans un autre volume.

Les Hollandais ne commencèrent à voyager et à découvrir des terres que longtemps après les Français et les Anglais; leurs voyages, mal connus, se portèrent d'abord vers les régions froides du Nord et du Sud, ou vers les archipels de l'Océanie; mais ceux qui les accomplirent doivent naturellement s'éclipser devant les Woort, les Wigts, les Schouten, les Lemaire, qui vont paraître au siècle suivant[1].

FIN

1. Sous presse : *Voyages, Découvertes et Explorations* du XVIIe au XIXe siècle, par ÉDOUARD CAT, chez Degorce-Cadot, Paris.

TABLE

ET

SOMMAIRES DES CHAPITRES

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

COLOMB EN PORTUGAL ET EN ESPAGNE

CHAPITRE VII

PROJETS DE COLOMB

CHAPITRE VIII

PREMIER VOYAGE DE COLOMB

CHAPITRE IX

DEUXIÈME ET TROISIÈME VOYAGES

CHAPITRE X

DERNIER VOYAGE ET MORT DE COLOMB

CHAPITRE XI

LES ANTILLES

CHAPITRE XII

CONQUÊTE DU MEXIQUE

CHAPITRE XIII

MEXIQUE

CHAPITRE XIV

DÉCOUVERTE DES INDES

1500

CHAPITRE XV

LES PORTUGAIS AUX INDES

1500-1515

CHAPITRE XVI

PREMIER VOYAGE AUTOUR DU MONDE

1519-1523

CHAPITRE XVII

LES ÎLES AUX ÉPICES

CHAPITRE XVIII

COLONIES ESPAGNOLES

CHAPITRE XIX

RÉSULTATS DES DÉCOUVERTES

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

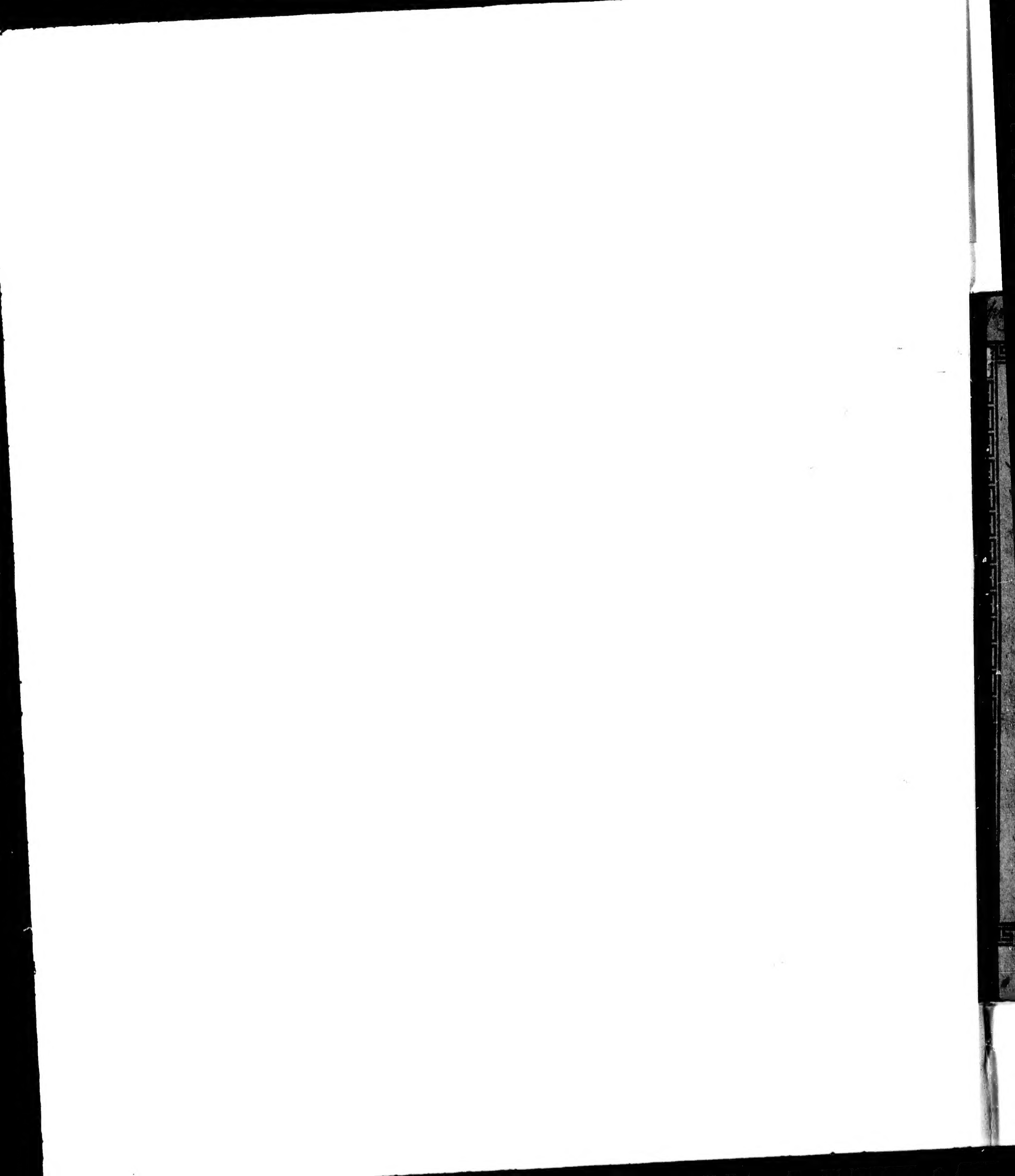
CHAPITRE XXII

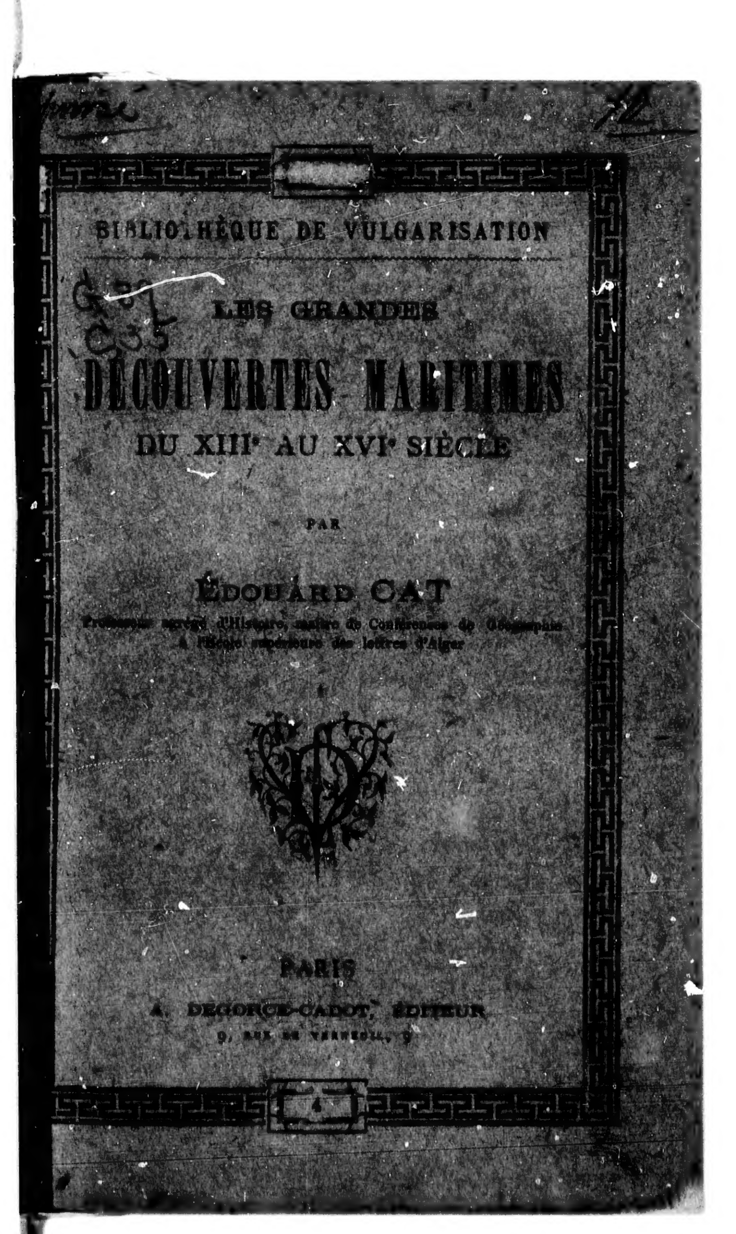
CHAPITRE XXIII

0226-81 — Imprimerie D. Bardin et Cie, à Saint-Germain.

ITRES

aint-Germain.





BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

LES GRANDES

DÉCOUVERTES MARITIMES

DU XIIIᵉ AU XVIᵉ SIÈCLE

PAR

ÉDOUARD CAT

Professeur agrégé d'Histoire, maître de Conférences de Géographie
à l'École supérieure des lettres d'Alger

PARIS

A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

9, RUE DE VERNEUIL, 9

4